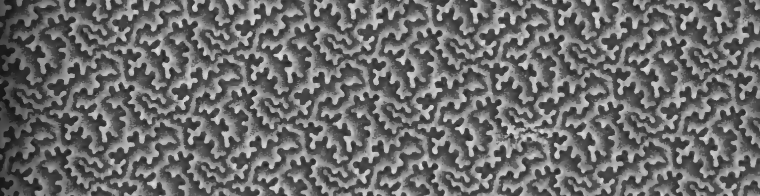
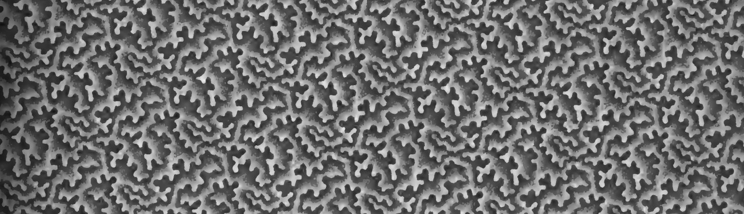
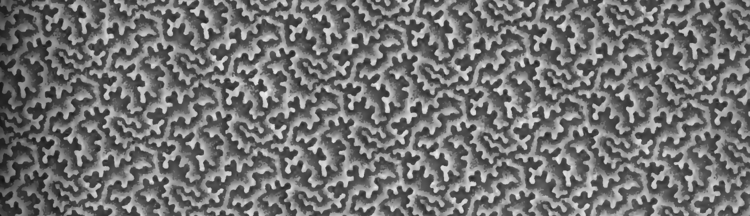
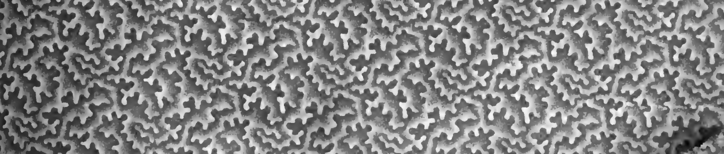


DISSERTATION

SUR ALCUIN

CONSIDÉRÉ

COMME RESTAURATEUR DES SCIENCES EN OCCIDENT SOUS CHARLEMAGNE.

ALCUIN

RESTAURATEUR DES SCIENCES EN OCCIDENT
SOUS CHARLEMAGNE.

DISSERTATION

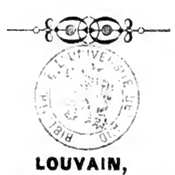
POUR LE DOCTORAT,

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

PAR

M. l'abbé J. B. LAFORÊT.



LOUVAIN,
CHEZ VANLINTHOUT ET Cie,
Imprimeurs-Libraires de l'Université catholique.

1851.

A MONSEIGNEUR

NICOLAS JOSEPH DEHESSELLE,

RÉVÉRENDISSIME ÉVÊQUE DE NAMUR,

HOMMAGE DE VÉNÉRATION, D'AMOUR ET DE GRATITUDE.

A MONSIEUR

P. F. X. De Ram,

RECTEUR MAGNIFIQUE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN,

Gage de respect.

A MONSIEUR

L. J. HALLARD,

Professeur de la Faculté de philosophie et lettres,

ET

A MONSIEUR

N. J. LAFORÊT,

Professeur de la même Faculté,

Témoignage d'estime et de reconnaissance.

Alcuin restaurateur des sciences en Occident sous Charlemagne.

Sa vie, ses écrits, son influence sur le mouvement de la littérature de la France depuis le IX[e] siècle jusqu'aux temps modernes.

Quid non Alcuino fecunda Lutetia debes?
Instaurare bonas ibi qui feliciter artes,
Barbariemque procul solus depellere cœpit.
Poeta Germanus, EUSTACHIUS PRUTENUS.

INTRODUCTION.

CARACTÈRE ET DÉCADENCE PROGRESSIVE DES LETTRES DANS LES GAULES, DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN AU V[e] SIÈCLE, JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE CHARLEMAGNE.

A l'époque où les barbares renversèrent la ville éternelle, centre du paganisme, trois éléments se trouvèrent face à face dans la société gauloise : l'élément romain, l'élément chrétien et l'élément germain. Pendant plusieurs siècles, ces trois éléments constitutifs de l'Europe moderne luttent, fermentent et se transforment au sein de cette société. Partout ils se rencontrent, partout ils se heurtent. Chaque circonstance, chaque fait, chaque événement, atteste, d'une manière plus

ou moins claire, leur influence respective, jusqu'à ce que le César chrétien, Charlemagne, les réunisse et leur communique une impulsion commune, uniforme.

Rechercher quelle a été la destinée des lettres au milieu de cette lutte et de cette transformation, nous paraît être une chose indispensable avant d'aborder positivement notre sujet. Cette recherche en effet nous procurera deux avantages précieux : d'un côté, elle nous fera mieux saisir l'importance des idées de restauration qui caractérisent le règne de Charlemagne; de l'autre, elle nous montrera les obstacles nombreux qu'Alcuin devra renverser pour remettre dans son cours véritable l'astre égaré de la civilisation.

Le V[e] siècle est la première époque bien sensible de la décadence des lettres dans les Gaules.

I. C'est au V[e] siècle que l'on voit les commencements de la décadence littéraire dans les Gaules. Cette décadence se fera par degrés, insensiblement, d'une manière lente; car un peuple ne tombe pas tout d'un coup comme un individu. Une nation qui a vécu sous un gouvernement régulier renferme toujours dans son sein une certaine somme de vérités intellectuelles, et ces vérités intellectuelles ne s'effacent que par une longue persistance des causes de désorganisation. La science et l'érudition devront céder devant le torrent de l'ignorance qui inondera l'Occident tout entier; mais elles ne le feront qu'après de glorieux efforts, qu'après avoir opposé de fortes barrières à l'impétuosité de ses flots.

La cause générale de la décadence des lettres dans les Gaules réside tout entière dans les invasions des peuples du nord : ce sont les invasions qui éteignirent le flambeau de la science en Occident, et établirent le triomple de la barbarie sur les ruines de la civilisation latine.

Or, dès l'an 406, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Hérules, les Gépides et les Saxons, descendant par la vallée du Rhin, commencèrent à se promener sur le territoire de la Gaule. Mais leurs courses n'avaient aucun caractère de conquête régulière. Nulle part il n'y eut prise de possession, occupation militaire. C'était un torrent qui passait. La confusion, le trouble dans les provinces, ne furent que momentanés, passagers. Le travail intellectuel de la Gaule ne fut pas même suspendu. L'esprit humain était comme Archimède au siége de Syracuse, absorbé dans sa méditation et sourd aux pas des vainqueurs.

Les peuples du nord envahissent les Gaules.

Pendant la première moitié du siècle qui nous occupe, ce travail intellectuel se continue sur une assez grande échelle. Les écoles publiques fleurissent encore dans les villes principales de la Gaule. L'enseignement qu'on y donne est vaste et complet; il comprend les sciences que les Romains avaient cultivées avec tant de gloire et de succès. L'activité de la pensée se manifeste dans presque toutes les branches des connaissances divines et humaines. En littérature, en philosophie, en théologie, il y a mouvement, il y a vie. La jeunesse gauloise instruite, studieuse, visite les pays étrangers qui ont le plus de réputation pour les belles lettres. Partout elle recherche les éléments du savoir et se les approprie, partout elle demande des lumières et des moyens de perfectionnement. Ces lumières, ces moyens de perfectionnement elle les puise surtout dans les correspondances littéraires qu'elle entretient avec les trois génies qui, à cette époque, dominent le monde chrétien : savoir, S. Augustin à Hippone, S. Jérôme à Bethléem et S. Paulin à Nole. Ces trois hommes sont les oracles de l'Église dans les questions philo-

sophiques, historiques et religieuses. Placée sous leur influence immédiate, sous leur direction, la société chrétienne de la Gaule marche avec ardeur dans le champ des sciences. Partout l'on voit le zèle, l'application et l'amour des livres; partout on médite, on raisonne, on discute, tantôt sur la morale, tantôt sur les points les plus difficiles de la métaphysique. Tout devient sérieux, élevé. Les idées que l'on échange sont grandes, solides et profondes. Les principes de l'orthodoxie sont exposés avec clarté et précision. En tout, le spiritualisme religieux est le mobile de l'intelligence. Les lèvres du prêtre restent gardiennes de la science dogmatique. Les controverses du pélagianisme et du sémi-pélagianisme exercent les esprits et les plumes, portent l'étude de la théologie et du dogme à son plus haut point, et produisent, dans l'Église de la Gaule, les résultats les plus heureux. Les écrits d'Hilaire, disciple de l'évêque d'Hippone, nous montrent la pensée humaine engagée dans les voies du paganisme aboutissant à la religion du Christ. S. Prosper, dans *son poème contre les ingrats*, produit l'un des plus heureux essais de poésie philosophique au sein du Christianisme. Mamert Claudien, dans son *traité sur la nature de l'âme*, pénètre avec une dialectique forte et serrée dans la question de l'immatérialité du principe intellectuel. Ses raisonnements sont très-subtils et d'une étonnante clarté. Esprit juste et géométrique, il procède avec logique, voit de près la nature de l'âme et décrit son unité avec précision. S. Vincent de Lérins, dans son *avertissement contre les nouveautés profanes des hérétiques*, démontre que l'autorité de l'écriture et la tradition de l'Église sont les deux vrais boulevards de la foi catholique. Sulpice-Sévère publie *son*

histoire sacrée; surnommé le Salluste chrétien, il tient déjà dans sa main le fil de l'histoire universelle; il fait voir le monde antique préparant le monde nouveau et prélude ainsi à la magnifique épopée de Bossuet. S. Hilaire d'Arles brille par son éloquence, par la pureté relative de sa poésie et de sa prose. Sidoine Appollinaire et l'abbé Pomère, tout en concentrant spécialement leurs pensées dans le Christianisme, maintiennent les souvenirs de la littérature classique de Rome.

II. Malheureusement cette activité littéraire et scientifique ne put conserver longtemps les proportions qu'elle avait prises. Comme les armées d'invasion se succédaient avec la rapidité des flots, la Gaule fut bientôt envahie et occupée par de nouveaux peuples germaniques. Les Bourguignons s'emparèrent des pays situés entre le Jura, la Saône et la Durance; Lyon était le centre de leur domination. Les Visigoths prirent position entre le Rhône, la Loire et les Pyrénées; Toulouse était leur capitale. Se voyant menacé de toutes parts, l'empire romain se replie précipitamment sur lui-même; il rappelle ses légions des frontières, les concentre au cœur de l'Italie et abandonne les provinces qu'il ne peut plus protéger. Dès lors l'état de la Gaule changea rapidement. Les rapports des hommes, les institutions, les mœurs, tout fut profondement modifié; la société civile se vit en proie à toutes sortes de désordres. De toutes parts elle se dissout. On ne voit qu'agitation, trouble, ravage, cruauté; les vaincus subissent le joug des vainqueurs et suivent leurs coutumes. Le triomphe de l'épée arrête et comprime l'essor que les lettres avaient pris sous la direction du clergé. L'Église, leur plus grand protectrice, ne tarda pas à être violemment

persécutée. Euric, roi des Visigoths, ennemi du nom catholique autant que du nom romain, employa tous les moyens pour propager les dogmes de l'arianisme; il paralysa l'action du Christianisme et fit couler le sang des évêques.

Les choses en étaient à ce point lorsque les Francs survinrent. Ce peuple essentiellement belliqueux s'avance de l'an 481 à l'an 500 dans le nord de la Gaule, chassant devant lui tout ce qu'il rencontre, et s'établit entre le Rhin, l'Escaut et la Loire. Clovis eut pour capitales Soissons et Paris. Plus Germain, plus ennemi des anciennes traditions que les Bourguignons et les Goths, il s'acharne à les faire disparaître, à les anéantir. Il ensevelit sous les ruines de la domination romaine les belles lettres avec presque toutes les sciences qui faisaient auparavant la plus grande gloire de l'empire (1). La langue latine qu'on avait parlée dans le pays depuis les Césars perd tout à fait ses traits caractéristiques. Elle dégénère en une langue rustique, expression du mélange des peuples. L'émulation pour la culture des lettres n'ayant plus rien qui puisse l'exciter et la nourrir, fait place à l'indifférence la plus profonde; les écoles civiles sont sur le penchant de leur ruine. Elles tombent dans le discrédit. Il n'y a plus personne qui les fréquente. Que font en effet aux guerriers Francs les classiques d'Athènes ou de Rome? L'épée et le bouclier sont les seules choses qu'ils affectionnent. Les luttes, les combats, les aventures militaires, voilà quelle est leur sphère d'action. Aussi la mollesse et l'ignorance se répandent promptement dans la société laïque de la Gaule. La véritable vie intellec-

(1) *Histoire littéraire de la France*, par les religieux bénédictins. t. II. p. 28. XLVII·

tuelle se retire; la philosophie, l'histoire, la poésie, la grammaire et la dialectique ne sont plus étudiées, ou, si on le fait encore, ce n'est, ce semble, que pour bouleverser les règles et les lois sur lesquelles chacune de ces branches repose. On ne s'instruit plus dans les sources et les auteurs originaux. On cesse d'écrire; on ne sait plus qu'analyser et abréger; la bonne critique disparaît avec la connaissance de l'antiquité; et les Gaulois, n'ayant plus de goût pour l'étude de la littérature, se tournent vers les plaisirs extérieurs.

Ainsi, sur la fin du V[e] siècle la société païenne se laisse entraîner vers sa ruine; elle subit irrésistiblement et d'une manière profonde l'influence des barbares; elle ne renferme rien dans son sein qui puisse opposer une digue au torrent de la force matérielle qui l'inonde et la ravage; sa littérature, étrangère aux besoins moraux, ne proclame aucun principe capable d'agir fortement sur l'intelligence des Germains. Elle appartient au vieux monde romain; elle en est l'image et l'amusement; elle en a tous les caractères : la décadence, la stérilité, la futilité, la servilité (1).

L'Eglise et les monastères sauvent l'Europe.

L'activité de la pensée, la puissance de la philosophie se concentrent tout entières dans la société ecclésiastique. C'est le Christianisme qui sauve l'Europe et la république des lettres d'une ruine certaine, inévitable. L'esprit humain proscrit, battu de la tourmente, se réfugie dans l'asile des églises et des monastères (2). l'Église réagit puissamment contre le génie de la destruction. En conservant intacts les principes régénéra-

(1) Guizot, *Hist. de la civil. en France*, 4[e] leçon, pag. 168. Bruxelles 1843.

(2) Ibid., pag. 169.

teurs de l'humanité, elle empêche que tout ne s'abîme dans le chaos. D'un côté, elle lutte publiquement contre les tendances de l'élément barbare; de l'autre, elle poursuit sans relâche à l'ombre des cloîtres le travail de la méditation et de la pensée.

Les monastères de la Gaule présentent une physionomie toute particulière : ils ne sont pas exclusivement, comme l'étaient ceux de la Palestine, des lieux de retraite, de silence, de prière. Sans doute on y prie, on y pratique tout ce qui console, enchante et vivifie l'âme. Mais avant tout ils sont des asiles contre la décadence des lettres (1). Sans cesser d'être les boulevards de la religion, ils deviennent des foyers intellectuels, des centres d'activité scientifique. Les abbayes de Saint-Victor et de Lérins sont les écoles philosophiques du Christianisme : c'est là qu'on écrit, qu'on enseigne, que se trouve la fermentation des idées; c'est là que les plus hautes questions de la théologie et de la métaphysique sont soulevées et résolues avec hardiesse et liberté. L'île de Lérins est à la fois un séminaire d'évêques et une école de savants (2). Placés en face du monde romain qui tombe en dissolution et du monde barbare qui vient s'asseoir sur ses ruines, ces prélats et ces savants répandent partout l'élément religieux. Sous leur direction, la littérature chrétienne s'imprègne d'un esprit supérieur, inconnu à l'antiquité. Son caractère est sérieux et moral; elle repose sur un principe de vie et d'avenir; elle s'adresse à l'âme, à l'intelligence. Ils expliquent aux Germains les desseins de Dieu sur l'empire et sur l'Église. Pui-

(1) *Hist. litt. de la France*, t. II. p. 35. LVI.
(2) Ib., p. 37. LX.

sant son inspiration dans le livre *de la cité de Dieu* et dans l'historien Orose, Salvien justifie les jugements que Dieu exerce sur le monde; il montre l'action de la Providence dans les événements qui semblent la contredire. Il domine le fracas de tant de ruines croulantes par un hymne de confiance et de sécurité qui a pour titre : *Le gouvernement de Dieu.* Le désordre lui révèle la certitude des voies divines, comme les éclipses ont conduit à calculer la marche régulière des astres (1). La justice d'une intelligence supérieure, qui veille à tout, dirige tout, remplace le dogme païen de la fatalité; Dieu, du haut des cieux, tient les rênes des royaumes, et sa main est visible dans la chute de Rome.

Mais ce qui fait surtout la gloire des moines, de ces héros ignorés dont les pas sont ceux de la civilisation même, c'est le soin avec lequel ils s'attachent à sauver les débris de la littérature profane et sacrée. Au milieu des secousses violentes de la société et de la destruction de tout pouvoir temporel, ils furent réellement les Vestales qui entretinrent le feu sacré de la science. Sans eux, l'antiquité serait, en grande partie, lettre close pour nous. Les ouvrages qu'ils transcrivent sont nombreux et importants; car dans les écoles qu'ils dirigent, on se livre à la lecture d'Aristote, de Virgile, de Cicéron, de Plaute, de Nœvius, de Caton, de Warron, de Gracchus, de Chrysippe, et surtout de Fronton. Dans les rayons de leurs bibliothèques, le poète Horace figure à côté d'Origène, de Prudence et de Saint-Augustin.

L'Église ne se contente pas d'établir son ascendant moral sur les Francs; elle conserve encore le beau

(1) M. J.-J. Ampère, *Histoire littéraire de la France avant le 12e siècle*, t. I. Préface. XVII.

idéal, artistique, avec les souvenirs classiques du monde gréco-romain; elle maintient la chaîne de la tradition littéraire et la prolonge à travers les siècles; par le clergé séculier, elle agit, gouverne, dirige; par le clergé régulier, elle médite, étudie, spiritualise la pensée profane. C'est à elle qu'appartient l'empire des idées et toute l'influence dans l'ordre intellectuel.

VIe siècle. III. A peine le Christianisme avait-il organisé ses moyens de résistance au despotisme de l'épée, que le VIe siècle s'ouvrit. Dans ce siècle, les traits de la décadence deviennent plus prononcés : le flot de la barbarie est plus rapide, plus impétueux. A l'extérieur, la Gaule est pressée par des peuples presque tous païens ou hérétiques; à l'intérieur, elle est agitée par la fermentation déréglée de la société germaine au milieu des restes de la société romaine. Ces deux sociétés se choquent avec une violence extrême; juxta-posées, elles n'ont pas encore pu se combiner ensemble.

Dans le monde politique et social, il n'y a que division et déchirement. Tout est en fluctuation, tout se dissout. A la faveur de ce désordre, les ténèbres couvrent de plus en plus le monde intellectuel : la pensée littéraire n'est plus cultivée avec soin; les différents genres de connaissances qui, jusque-là, avaient gardé leurs lois et leurs véritables principes, perdent leur grandeur. Les écrivains, manquant de lumière et de critique, se laissent aller à la crédulité. Ils admettent sans contrôle et sans examen les choses les plus disparates. Le merveilleux est leur grand mobile. Comme ils ne sont plus habitués à l'étude des bons auteurs, ils se trouvent dans l'impossibilité d'approfondir une question, une idée; c'est pourquoi, ils se jouent dans les accessoires et dans des détails de peu

d'importance. Une fausse éloquence défigure l'histoire; le langage se remplit d'expressions inconnues auparavant; ses règles fondamentales sont bouleversées et il devient réellement inintelligible. Le roman, sorte de décomposition de l'idiôme latin, en s'insinuant dans le commerce de la vie, atteste que les barbares sont entrés dans l'imagination et l'intelligence des gallo-romains. Le Roman.

Sous l'empire il y avait de l'honneur à cultiver les lettres; mais depuis que les Francs se sont imposés, c'est la force corporelle qui est principalement admirée. On ne demande que de l'adresse, de l'agilité, de la valeur. Les connaissances scientifiques sont à leurs yeux sans valeur, sans utilité réelle. Clovis, il est vrai, permet aux lettres de respirer pour un moment l'air de la liberté et de l'indépendance; il cherche même, ce semble, à réhabiliter les traditions littéraires de Rome, car sa chancellerie parle le latin. Après lui, Childebert I, Charibert et Chilperic I, employent le même idiôme dans l'administration civile; et la noblesse, toujours attachée de cœur à l'antique Rome, imite la cour avec ardeur. Mais cette réminiscence du monde païen ne trouve nulle sympathie dans les masses. Ici les mœurs dures et féroces des vainqueurs prévalent; ces mœurs impriment à la société européenne une tendance profondément destructive de tout ce qui peut rappeler le passé.

Le clergé, toujours en contact immédiat avec les rudes enfants du Nord essentiellement amis des armes et de la chasse, fut atteint, en partie, par l'atmosphère de la barbarie. Le relâchement se glissa dans la discipline en même temps que la corruption gagna les mœurs (1). Grâce à ce désordre, l'ignorance s'accrut

(1) *Histoire litt. de la Fr.* t. III. p. 8.

et se fortifia. La fausse érudition, le défaut de critique et le mauvais goût étendirent leur empire sur les sciences divines. On étudie la théologie sans de bons modèles. Dès lors, cette étude ne pouvait être que superficielle et imparfaite. Le fond de la dogmatique reste le même que dans les siècles passés, mais on y introduit une foule de questions inutiles, inconnues aux anciens docteurs. On s'émancipe jusqu'au point d'expliquer les mystères par la dialectique (1).

Ce relâchement, cette défection d'une partie du clergé fut une large brèche faite au système de défense adopté par la société chrétienne pour protéger à la fois l'ordre social et la culture des lettres. Quoiqu'établie sur la pierre ferme, la position de l'Église devenait de plus en plus grave et périlleuse. Mais heureusement elle possédait dans son sein d'immenses ressources, qu'elle sut appliquer à propos et avec énergie. Demeurée l'unique pouvoir constitué quand tous les autres s'étaient écroulés, elle imprime à son gouvernement une marche régulière; du sein de la plus épouvantable confusion politique elle fait jaillir l'idée la plus étendue et la plus pure qui ait jamais rallié les hommes, l'idée de la société spirituelle (2); elle resserre les liens de sa hiérarchie administrative; elle maintient la langue latine comme moyen de correspondance entre les divers membres de cette hiérarchie, et empêche ainsi, même dans les temps les plus mauvais, qu'elle ne soit complètement tarie dans sa source (3).

(1) *Hist. litt. de la Fr.* t. III. p. 10. IV.

(2) Guizot. ibid. 12ᵉ l. p. 230.

(3) Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe pendant les* 15ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ *siècles*, ch. 1. p. 3 et 4.

IV. Les doctrines de l'antiquité n'exerçant plus d'influence directe sur les esprits, tout le mouvement intellectuel se concentre dans la sphère religieuse. Les écoles civiles tombent, les écoles ecclésiastiques subsistent seules. Ce fait changea profondément les tendances et le caractère des lettres. Depuis longtemps elles avaient cessé d'être spéculatives pour devenir pratiques ; depuis longtemps elles avaient cessé de se proposer pour but la perfection de la forme, pour être des moyens de direction. Mais plus que jamais, la littérature chrétienne est une littérature de conservation, une littérature d'influence actuelle sur les intelligences, sur le fond des âmes. Ce caractère est général à l'époque où nous sommes ; il se reflète tout entier dans les écoles épiscopales et dans les écoles monastiques qui, dans ce siècle, se multiplièrent en raison directe des dangers que courait la société et se répandirent dans presque toutes les provinces de la Gaule. Dans les écoles épiscopales, les études prennent un caractère essentiellement pratique ; la science devient un moyen de gouvernement. L'application positive, la direction morale de l'homme, voilà l'objet constant des travaux de l'esprit, la théologie est le but principal de l'instruction ; elle est le fond de l'enseignement ; si l'on fait passer les élèves par les humanités suivant les principes de Martianus-Félix-Capella, si on leur donne des leçons de grammaire, de dialectique, de rhétorique, de géométrie, d'astrologie, d'arithmétique, de chant et de poétique, ce n'est que pour mieux les préparer à l'étude des Pères et à l'explication de l'Écriture-Sainte (1). Dans les écoles monastiques, ce n'est

Chute des écoles civiles ; et triomphe de la littérature chrétienne.

(1) *Hist. litt. de la France*, t. III. p. 22 et 23. XXXII.

pas seulement l'Écriture-Sainte, les vies des Saints, les livres ascétiques qu'on lit, qu'on médite; ce sont encore tous les ouvrages des Pères de l'Église, les grecs comme les latins : S. Athanase, S. Basile, les Saints Grégoires, S. Hilaire, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin. Ce sont les poètes chrétiens comme Sédulius ; ce sont les historiens ecclésiastiques comme Orose (1).

Les évêques pour la plupart distingués par leur savoir et leur sainteté, impriment aux lettres la même direction, le même mouvement. Ils ne recherchent exclusivement ni la science, ni les plaisirs intellectuels; ce qu'ils veulent, ce sont des résultats positifs, immédiats, ce sont des réformes morales. Leurs écrits sont l'expression de la force et de la puissance religieuse. S. Remi, qui avait appris à déclamer à la manière de Quintilien avant de devenir l'apôtre des Francs, se distingue par son éloquence vraiment chrétienne. Ennodius, devenu diacre, renonce à toute étude profane et s'adonne tout entier à s'instruire de la science ecclésiastique (2). S. Avite, évêque de Vienne, jette un vif éclat sur la poésie religieuse. Son poëme *sur la création de l'homme et sa chute*, est un véritable *paradis perdu.* Dans ce poëme, il a déjà le sentiment des grandes pensées que l'homère anglais, Milton, développera plus tard avec la force et la magnificence du génie. Il y a même des endroits où, pour le fond, les deux écrivains se rencontrent et marchent d'un même pas. S. Césaire d'Arles représente surtout l'érudition ecclésiastique : il connaît avec exactitude l'Écriture-Sainte et la tradition; sorti des rangs du peuple,

(1) *Hist. litt. de la France*, p. 31. XLIII.
(2) Id. p. 97.

où la religion du Christ était plus pratiquée, plus dominante sous tous les rapports que dans les classes élevées, il offre un modèle de christianisme pur, sans mélange d'aucune influence païenne. Il puise continuellement son inspiration dans les vérités révélées; c'est l'Évangile qu'il médite; c'est dans l'Évangile qu'il trouve cette éloquence populaire, expansive, féconde, cette prédication tendre et pratique qui le caractérise essentiellement. Il ne vise point au mécanisme du langage. Avant tout, il cherche l'induction morale, et toujours il va au gouvernement des hommes par les idées chrétiennes. Saint Grégoire de Tours s'était aussi formé au milieu de la littérature ecclésiastique; son éducation première fut toute religieuse; il passa ses plus tendres années dans l'étude d'Eusèbe, de Saint Paulin de Nole et de l'espagnol Orose. Ce ne fut que très-tard qu'il lut Salluste, Aulu-Gelle, Virgile, Suétone et Pline l'ancien. Aussi dans ses écrits refuse-t-il d'imiter les auteurs latins; il rompt avec l'antiquité profane et se place franchement sur le terrain du Christianisme. Son *histoire ecclésiastique des Francs*, véritable journal de la dissolution sociale de l'Europe, est l'expression de la latinité germanique succédant à la civilisation romaine; en racontant les vertus des Saints et les désastres des peuples, elle proclame l'existence de principes nouveaux, inconnus jusque-là. Elle nous fait voir dans les événements politiques l'intervention de ce pouvoir moral qui deviendra prépondérant au moyen-âge.

Fortunat, évêque de Poitiers, est le seul qui s'efforce de continuer, au sein de la société nouvelle, la culture des lettres païennes : il veut maintenir le mélange de la mythologie et des idées chrétiennes, mais c'est en

vain; il reste entièrement isolé. On doit le considérer comme le dernier représentant de la poésie latine dans la Gaule. Il se plaint en effet que la poésie classique ne soit plus étudiée par les gens de toge et de manteau. Lui-même est une preuve convaincante de la chute des lettres romaines. Car, sa langue ne fait entendre que des paroles couvertes de rouille, et des sons discordants s'échappent de sa bouche sans art (1).

Ainsi l'élément profane a disparu du cadre des études. Il n'occupe plus de place dans la culture intellectuelle de la société gauloise. L'Église, après l'avoir protégé et honoré, est obligée de l'abandonner jusqu'à ce que des temps meilleurs lui permettent de le réhabiliter dans les humanités. La littérature chrétienne dégagée de l'influence romaine marche en avant. Dirigeant seule le mouvement scientifique et moral, elle cherche à créer une forme, une expression qui lui soit propre et personnelle. Cette forme ne tarda pas à apparaître. Elle se produisit toute entière dans les légendes. Les légendes sont la vraie littérature, la seule poésie du VIe siècle. C'est alors qu'elles se constituent, qu'elles sont elles-mêmes, qu'elles revêtent tous leurs mérites et leurs caractères propres. Elles furent pour les chrétiens d'alors ce que les chants sacrés ou orphiques avaient été pour le peuple de la Hellade primitive. Elles occupent par conséquent une grande place dans l'histoire littéraire de la Gaule. Dès lors il importe d'en avoir une connaissance claire et exacte.

La littérature légendaire.

Or la littérature légendaire naquit sous l'influence de trois faits : la nécessité de donner à la nature morale, sensible et poétique de l'homme, un aliment, une satisfaction qu'elle ne pouvait plus trouver dans les

(1) *Fortun. poemata*. tom. II. p. 10.

ruines du vieux monde, les bouleversements politiques, les désordres sociaux, et l'obligation qu'il y eut pour l'Église de combattre les tendances subversives des Germains. L'esprit humain étant sevré de l'antiquité, il était tout naturel qu'il se tournât vers les idées religieuses. Les héros du Christianisme prirent la place de ceux d'Homère et de Virgile.

De la littérature légendaire.

Considérées au point de vue de la forme, les légendes n'ont pas un mérite bien grand ni bien varié : elles ne se font remarquer ni par l'art de la composition, ni par la correction du langage, elles brillent seulement par le naturel et la naïveté. Mais envisagées sous le rapport du fond, elles prennent des traits de grandeur et d'intérêt : elles sont l'expression du principe religieux luttant contre la corruption de la société. Véritables drames colorés, elles enseignent au monde par l'intervention du ciel les vérités morales et les lois de l'humanité; elles opposent le calme de la paix aux fougues de la guerre et mettent un frein à la violence des enfants du nord. Les récits merveilleux dont elles se composent font voir tout ce qu'il y a de sympatique et d'élevé dans le Christianisme. D'une part, c'est le spectacle de la douceur et de la sensibilité morale mise en action : ce tableau excite les sentiments de foi, met en jeu les ressorts de l'imagination, pique la curiosité de l'intelligence et donne aux plus profonds instincts de l'âme humaine la satisfaction que tout leur refusait d'ailleurs. D'autre part, c'est la peinture du dévouement religieux, de la liberté morale, de l'idée de la providence et de la croyance à l'immortalité. En un mot la littérature légendaire, c'est l'Église causant avec les barbares et faisant tomber les mythologies gréco-romaines et germaines devant la réalité des hauts faits

de la religion ; c'est l'Église agissant immédiatement sur leur nature morale, sensible et avide de narrations extraordinaires.

VIIe siècle. V. Quoique le Christianisme eût brisé les entraves que la corruption romaine mettait au libre essor de ses croyances, son triomphe n'était pourtant pas encore assuré. Sa victoire, pour être complète, devait encore lui coûter bien des combats. Désormais il est seul en présence de l'élément germain. Mais cet élément est jeune, vigoureux, violent. Fort de sa grossièreté, il semble inaccessible aux lumières de la raison (1). Il en coûtera pour le dompter et le discipliner. Il cherche à répandre, à populariser le paganisme dont il est entaché. L'esprit barbare veut se mêler à l'esprit religieux. Les mœurs, les habitudes, les croyances superstitieuses des nations venues du nord, luttent avec effort contre les idées de morale qu'enseigne la religion du Christ. Le VIIe siècle, considéré dans tout son ensemble, est l'expression de cette lutte. Dès lors, il est évident qu'il ne pourra procurer aux lettres aucun avantage. Aussi les ténèbres les défigurent profondément et les obscurcissent sur une plus large surface. Tout semble conspirer à leur ruine et à leur destruction totale. Les événements politiques sont brusques et violents, ils ne permettent point qu'on se livre à l'étude et à la méditation. Frédégonde et Brunehaut avaient bouleversé le pays par leur ambition et leurs cruautés ; de ces désordres sortirent comme de leur source naturelle les guerres civiles entre Clotaire II et Thierri, puis entre ce même Thierri et Théodebert, son frère. Les

(1) C'est l'opinion commune que la conversion des Germains fut prompte et facile. Elle coûta cependant plus qu'on ne pense. *Ozanam civil. chrét. chez les Francs*. Ch. II. p. 24.

règnes de Dagobert et de Clovis-le-jeune ne présentent un aspect ni plus heureux, ni plus pacifique. Nulle part on ne rencontre aucun fait qui soit capable de réveiller la pensée assoupie et languisante. Tout tend au contraire à la comprimer et à l'étouffer davantage. A partir de Clovis II, tout devient faiblesse, oisiveté et inertie chez les Mérovingiens. Bientôt le gouvernement passe dans les mains des maires du palais. Alors deux pouvoirs sont en présence dans le même état; ces deux pouvoirs s'observent et se disputent la suprématie. Ébranlée jusque dans ses fondements, l'autorité souveraine néglige le progrès moral et intellectuel. Le mépris pour la littérature fut la conséquence immédiate de l'anarchie civile. La barbarie pénètre de plus en plus dans les esprits; la vie des laïcs devient exclusivement matérielle; chez eux, le manque de connaissance est général et l'indifférence s'empare d'un grand nombre d'ecclésiastiques. On ne prend plus soin d'écrire les faits qui s'accomplissent dans l'Église et dans l'État. Frédégaire seul pense à la postérité; mais quelle absence de vigueur et de clarté dans ses idées! Quelle incohérence dans ses expressions! Il n'offre plus aucun vestige de l'ancienne littérature. Son style prouve la vérité du jugement qu'il prononce lui-même sur la dégradation intellectuelle des Gaules en ces termes : « maintenant le monde » vieillit, et le tranchant de l'esprit s'émousse en nous : » nul homme de ce temps n'est égal aux orateurs des » temps passés et n'ose même y prétendre (1). » Avec lui,

(1) « Mundus jam senescit, ideòque prudentiæ acumen in nobis tepescit, nec quisquam potest hujus temporis, nec præsumit oratoribus præcedentibus esse consimilis. » Fredegarii Scholastici. *Chronicum, prologus.* Apud Bouquet. t. II. p. 413.

l'histoire, que la main rude et forte de Grégoire de Tours avait soulevée un moment au dessus de la chronique, y retombe (1).

Le VII[e] siècle est ingrat, stérile; mais il n'est pourtant pas, ainsi que l'affirme M. Guizot (2), le point le plus bas où l'esprit humain soit descendu. Il retient assez de lumière pour empêcher que les ténèbres n'obcurcissent entièrement ce qui reste de littérature en Gaule. Les deux boulevards de la science, c'est-à-dire les écoles épiscopales et les écoles monastiques, sont encore debout et se soutiennent même avec quelque honneur. Les évêques qui sont placés à la tête des premières réunissent encore la science et la sainteté, l'érudition et la foi; ils enseignent à la jeunesse les arts libéraux et les principes fondamentaux de la morale et de la théologie; en instruisant, en écrivant, ils édifient l'Église; ils continuent la trame de la tradition apostolique, leurs principes de théologie et de morale sont les mêmes que ceux qui étaient reconnus au VI[e] siècle; ils les puisent dans les Pères grecs et latins, leurs croyances sont donc pures. Aussi *l'affaire des trois chapitres et le monothélisme* qui troublaient l'église d'Orient, essayèrent en vain de pénétrer en Gaule. Si la science dogmatique fut moins approfondie, il faut en chercher la cause dans l'absence d'hérésie au sein de l'église gauloise; car c'est dans la lutte, l'opposition, les débats que l'esprit s'éveille, grandit, jette de l'éclat.

De leur côté les moines sont loin de rester inactifs; ils lisent, ils étudient et raisonnent; ils établissent entre eux des conférences, des discussions sur les lectures

(1) J.-J. Ampère, Hist. de la civil. en France avant le 12[e] siècle. t. I. ch. XI. p. 309.

(2) Guizot, Hist. de la civil. en France. 22[e]. leçon. p. 319.

qu'ils font dans leurs moments d'étude; ces conférences, ces discussions, excitent l'émulation, nourrissent l'amour de la culture intellectuelle. A la cour, où ils sont appelés depuis Clotaire II, ils se livrent à des exercices littéraires assez étendus; directeurs d'une espèce d'académie dans l'intérieur du palais, ils instruisent la noblesse dans la science de la religion et lui inspirent le goût des lettres. Dans les provinces, ils érigent de nombreuses écoles pour l'éducation de la jeunesse; à *Luxeuil*, à *Fontenelle*, à *Lerins*, ils travaillent sans relâche au profit de la civilisation. A *Manlieu*, ils entreprennent de réfuter par un écrit public remarquable les hérésies renouvelées de *Novatien* et de *Jovinien*.

C'est dans ces écoles que l'Église organise et développe son plus puissant moyen de réaction contre la barbarie au siècle qui nous occupe. Ce moyen, ce sont les missionnaires qui reculent les limites de l'idolâtrie et répandent l'Évangile parmi les nations encore payennes de l'Europe; Colomban, Irlandais de naissance, est le type de cette classe d'hommes. Nourri de bonne heure aux lettres divines et humaines, versé dans la grammaire, la rhétorique, la géométrie et les Saintes-Écritures, son savoir et sa piété avaient fait l'admiration des religieux de *Bangor*, parmi lesquels il avait passé sa jeunesse (1). Son action civilisatrice sur le continent européen fut grande, les clartés qu'il jeta percèrent les ténèbres de l'Eglise franque. Il pénétra le germanisme des idées et des croyances chrétiennes, et arrêta son action désorganisatrice. Esprit orné, il perpétue le culte de l'antiquité, en ordonnant à ses disciples d'étudier

(1) Ozanam, Civilis. chrét. chez les Francs. Ch. IV, p. 93.

toujours. Ses différents écrits respirent la vivacité, l'énergie, la liberté et l'onction morale.

Première moitié du VIIIe siècle.

VI. Ce n'est que pendant la première moitié du VIIIe siècle que le flambeau de la science fut entièrement éteint dans les Gaules. Cette époque est en effet la plus obscure que l'Europe ait jamais traversée. Tout concourt à étouffer la culture intellectuelle. La Gaule se trouve dans une position critique et tout à fait désespérée. Au Nord-Est, le long du Rhin et du Danube, elle est pressée par de nouvelles peuplades germaniques qui veulent envahir son territoire. Au midi, les Arabes, maîtres de l'Espagne et de la Méditerranée, font d'incroyables efforts pour planter l'étendard du prophète sur les cités de l'Europe; ils descendent des Pyrénées et ravagent la Gaule jusqu'à Autun en Bourgogne. Par ce double mouvement d'attaque, la civilisation et la foi, qui commençaient à s'élever sur les ruines de Rome, sont fortement menacées. Tout est flottant et incertain. Il y a désordre dans l'État, dans l'Église et les cloîtres; de tous côtés, retentit le bruit des armes; on n'entend que des cris de guerre. Charles-Martel, il est vrai, sauve l'Occident par sa victoire de Poitiers. Mais comme il est toujours dans les camps, il ne pense pas à favoriser les lettres. Avec lui, l'officier remplace l'homme d'étude. Ils dépouille de leurs biens les églises et les monastères pour gratifier ses compagnons d'armes. Les lettres n'ont plus rien pour les retenir sur le penchant de leur ruine; on les méprise souverainement et la nuit de l'ignorance les enveloppe de ses voiles ténébreux.

CHAPITRE PREMIER.

CHARLEMAGNE MONTE SUR LE TRÔNE DE FRANCE EN 771.

C'est ainsi que les ténèbres élevèrent successivement leur empire sur les ruines de la science. Les lettres sont bannies de la Gaule. Mais la Providence, qui a sur ce pays des desseins particuliers, ne permettra point que le triomphe de la barbarie soit de longue durée. Nous allons voir dans la même époque une période brillante faire contraste avec une période obscure. L'action de la civilisation n'aura été suspendue un moment que pour renaître avec plus de force et d'éclat. Le règne de Charlemagne arrêtera la décadence et recommencera le progrès. Sous ce règne nous allons voir apparaître un homme qui réhabilitera les éléments du savoir, les fera rentrer dans leur route, nous remettra en face de l'étude, de l'activité intellectuelle et du mouvement propre à l'esprit humain; cet homme c'est Alcuin.

Ce fut en 771 que Charlemagne prit en main les rênes de la monarchie française. Malgré les difficultés des circonstances, le commencement de son règne fut comme un soleil levant, qui perçant d'abord la nuit de l'ignorance, ne fut pas en son midi, qu'il en eut presque entièrement dissipé les ténèbres, et rendu aux sciences une brillante lumière (1). Il se trouvait entre deux barbaries : l'une intérieure, l'autre extérieure. Celle-ci était terrible et menaçante. Dans cette triste et fâcheuse conjoncture, Charlemagne agit avec promptitude et intel-

(1) *Histoire littéraire de la France.* t. IV. p. 6. IX.

ligence : tout d'abord il attaque de front la barbarie intérieure ; en conséquence, il réconcilie la société civile et la société religieuse, réunit dans une vigoureuse unité les nations récemment établies en Gaule et consolide le terrain dans lequel les races germaines, entées sur le tronc romain, doivent prendre racine pour produire l'Europe moderne. En effaçant par la victoire les différences qui existaient entre les gallo-romains et les francs, il achève l'œuvre que Clovis et Pépin avaient commencée.

Il arrête la double invasion du nord et du midi.

Après avoir affermi et consolidé ces différents peuples, Charlemagne les fait marcher contre la double invasion du nord et du midi. Sur tous les points il bat les ennemis de l'Occident et les refoule au delà des frontières. Vainqueur, il consomme la dissolution le l'ancien monde romain et barbare, et procède à l'organisation du monde nouveau. C'est sous sa main que s'est opérée la secousse par laquelle la société européenne faisant volte-face, est sortie des voies de la destruction, pour entrer dans celles de la création (1).

Politique habile et profond, il s'aperçut bientôt que les populations guerrières de la Gaule ne pliaient qu'en frémissant sous la loi de la force. Il comprit qu'elles pourraient lui échapper par un effort violent, et s'abandonner de nouveau à leur caractère, si la fusion ne s'opérait entre elles par les idées et les croyances. Car c'est par les idées et les croyances que les hommes se soumettent et plient leurs volontés aux lois. Mais où chercher ces moyens de civilisation ? le passé n'offrait que des ruines et des débris ; ses institutions gisaient dans la poussière, et du reste, les doctrines qu'il avait

(1) Guizot, *Hist. de la civil. en France*. édit. citée. 20e leçon. p. 310.

créées ne renfermaient aucun de ces principes sur lesquels se fonde le respect. Rien n'était possible que par le Christianisme, seul élément vital que les barbares eussent respecté. C'est pourquoi Charlemagne s'empressa de mettre sa royauté sous l'influence de l'Église. Il prit pour modèle de l'unité politique, afin d'y parvenir lui-même et de la faire apprécier par les autres, l'unité de l'Église qui marchait en avant de la civilisation et habituait les différents peuples à une obéissance uniforme. En appelant le clergé à prendre une part essentielle au gouvernement, il attacha les sujets au prince par un lien différent de celui de la conquête, qui, seul jusqu'alors, avait pesé sur les états de l'Europe (1). Cet acte était de sa part, un acte magnanime et en même temps frappé au coin de la sagesse la plus consommée; car c'est à l'Église qu'il appartient d'établir la véritable union des cœurs et des âmes, c'est elle qui par cela même qu'elle peut accomplir des réformes radicales sans passer par les révolutions, met les empires à l'abri de toute secousse désastreuse.

Il se propose pour but de restaurer les sciences et les lettres.

A peine l'alliance entre les deux pouvoirs spirituel et temporel était-elle contractée, que l'empereur se mit à l'œuvre pour établir l'harmonie entre les principes politiques et les principes d'éducation scientifique. Guidé par les lumières de son génie et la justesse de son esprit, il voulut que la base de son autorité et de sa puissance reposât sur le développement des intelligences. Dès lors la restauration des sciences et des lettres devint son principal point de mire, c'est là qu'il dirige tous ses efforts et toutes ses pensées, et c'est en la réalisant qu'il rendit son nom cher à toutes les générations et sa mémoire immortelle.

(1) César Cantu, *Histoire univ.*, t. IV. ch. XIX. p. 415.

Tout dans la vie et les actes de Charlemagne converge vers ce but. Ses guerres, au premier coup d'œil, paraissent avoir été faites sans système, sans plan arrêté d'avance. Mais, lorsqu'on les envisage à leur véritable point de vue, il est facile de voir qu'elles furent une première protection accordée, un premier service rendu au Christianisme et aux lettres. En effet au dehors il établit la sécurité de la France, et au dedans, il fonde son indépendance nationale. En triomphant des Germains et des Musulmans, il écarte ce qui faisait surtout obstacle à la civilisation, au progrès moral. Ses premières campagnes terminées, on peut dire avec raison que le champ de la culture intellectuelle de l'Europe était préparé. Il fallait maintenant mettre d'habiles ouvriers dans ce champ pour le cultiver et le féconder. Mais ces ouvriers n'étaient point faciles à trouver; il n'y en avait point en France : comment se seraient-ils formés au milieu de la désorganisation et de la ruine des écoles? Alors, obéissant à une grande pensée, Charlemagne jugea que les divers pays étaient faits pour se communiquer leurs richesses et leurs ressources; il ne fut point retenu par cette idée étroite qu'il serait peu honorable pour la France d'être instruite par des étrangers. L'honneur est de s'instruire et de se réformer, n'importe par quels secours (1).

Le grand monarque s'occupa donc de chercher des hommes de science là où il pouvait y en avoir. Tout d'abord il porta ses regards vers l'Italie, jusqu'alors la patrie du savoir et la source de toute civilisation. Ce pays avait encore en sa possession les trésors de la littérature du vieux monde; il avait conservé la tradition des lettres d'une manière assez sûre, assez exacte. Au premier abord, ce fait paraît inexplicable et entière-

(1) Gaillard, *Hist. de Charlemagne.* t. II. p. 79.

ment incompréhensible. Car l'Italie était le point central sur lequel se dirigeaient toutes les attaques des conquérants du Nord. Mais il faut observer que Rome avait eu en Occident un avantage tout particulier : ce fut de ne jamais demeurer entre les mains des barbares Hérules, Goths, Vandales ou autres. De toutes les grandes cités occidentales, elle fut la seule qui ne passa point définitivement sous le joug germanique; elle resta romaine après la ruine de l'empire Romain; elle fut toujours un centre de souvenirs et d'idées, un centre de traditions respectées (1).

Dans ses campagnes d'Italie contre Didier, roi des Lombards, Charlemagne s'occupe des sciences divines et humaines. Il conquiert aussi volontiers un savant qu'une ville. Partout où il trouve un homme appliqué à l'étude, il en fait son butin de victoire, et l'attache à sa personne.

Savants italiens.

Le premier qu'il rencontra fut Pierre de Pise; cet érudit avait enseigné avec beaucoup de réputation à l'école de Pavie, et après la prise de cette ville, il suivit l'empereur en France. A la même époque, Paul Warnefried, diacre de l'Église d'Aquilée, puis moine au Mont-Cassin, l'un des plus savants hommes de son siècle, paraît aussi s'être attaché à Charlemagne. Parvenu à la cour de ce monarque, il travailla avec une grande activité au rétablissement des lettres. Nous en avons une preuve convaincante dans les divers ouvrages qu'il y composa (2). Théodulf, italien, et Leitrade, de la No-

(1) Guizot, *Hist. de la civil. en France.* 27e leç. p. 260.

(2) Tel est un vocabulaire qui se trouve encore manuscrit en partie dans quelques bibliothèques; tel est aussi le recueil d'Homélies choisies des Pères, qui fut répandu parmi le clergé afin de lui inspirer quelque goût pour l'antiquité; telle est enfin l'histoire des évêques de Metz qu'il écrivit aux sollicitations d'Angelramne ou Enguerran, un d'entre eux; *Hist. litt. de la Fr.* t. IV. p. 7 et 8.

rique, tous deux distingués par leurs connaissances, et qui devinrent évêques, l'un d'Orléans, l'autre de Lyon, ne tardèrent pas non plus à arriver en France. Ils y rencontrèrent Paulin d'Aquilée qui donnait au prince d'excellents avis sur le renouvellement des études (1).

Il en était donc de l'empire franc d'alors comme il en était de l'empire russe dans le siècle dernier, quand des savants allemands ou français remplissaient presque entièrement les cadres de l'académie de Saint-Pétersbourg (2).

Tous ces savants étrangers travaillèrent avec activité à l'exécution du grand dessein qu'avait conçu Charlemagne. Ils montrèrent beaucoup de zèle et d'ardeur pour faire revivre le mouvement littéraire. Cependant les résultats auxquels ils parvinrent furent faibles et incomplets. Leur action était trop partielle, trop peu générale. Les lumières qu'ils répandirent n'étaient ni assez vives, ni assez constantes (3) pour pouvoir dissiper les ténèbres qui régnaient dans les esprits. Que fallait-il en effet pour régénérer la Gaule ? Il fallait un enseignement régulier, permanent, un enseignement qui fut surtout approprié à l'état des intelligences ; il fallait l'application systématique et méthodique des connaissances des deux mondes, du monde païen et du monde chrétien. Or, il n'y avait alors en Europe qu'un seul pays où l'universalité de la science et la méthode de l'enseignement se fussent conservées dans toute la sévérité de leur caractère. Ce pays était le royaume anglo-Saxon ; en d'autres termes, l'Irlande et l'Angleterre.

L'Irlande et — Il suffira de rappeler quelques traits historiques pour

(1) Ibid.

(2) Ampère. Ibid. t. III. ch. IV. p. 60.

(3) Pierre de Pise et Paul Warnefried, ne firent en Gaule qu'un assez court séjour.

faire comprendre comment les lettres se conservèrent, et acquirent même de l'éclat dans ces deux îles, tandis que sur le continent elles marchaient d'un pas rapide à leur ruine. Le Christianisme avait été porté en Irlande par des moines (1). Dans les premiers siècles qui suivirent son introduction, aucune invasion de barbares ne vint arrêter ses progrès, dissiper les monastères, les écoles, étouffer le mouvement intellectuel qu'il avait imprimé (2). Quant à l'Angleterre, les tribus saxonnes l'envahirent, l'an 445. Mais le cours de leurs ravages s'arrêta bientôt. Après avoir fondé des royaumes indépendants, ces tribus entrèrent dans le sein de la civilisation sous la conduite des papes. S. Grégoire, à peine assis sur le trône pontifical, envoya parmi elles des missionnaires de la parole divine. A la tête de ces missionnaires se trouvait le célèbre Augustin. Adelbert, roi de Kent, quoique toujours attaché de cœur et d'esprit à l'antique croyance de ses pères, leur permit de prêcher la religion du Christ à Cantorbéry. La simplicité et la candeur de leur vie, la douceur et la clarté de leur doctrine, excitèrent partout l'admiration (3). Le Christianisme fit des progrès rapides; bientôt il fut répandu dans tous les états anglo-saxons. Adelbert, touché et convaincu, se rangea même sous ses drapeaux. Cet événement était important, décisif; Saint Grégoire redoubla d'activité et de sollicitude; il s'empressa d'envoyer à Augustin de nouveaux collaborateurs; c'était *Mellitus*, abbé, *Juste*, *Laurent* et *Deusdedit*. Sous la conduite de ces hommes distingués par leur piété et leur savoir, l'Évangile fit

l'Angleterre possédaient seules les lumières nécessaires pour régénérer l'Occident.

(1) Bède, *Hist. eccl. angl.* lib. III, ch. 27.
(2) Guizot, *ouv. cit.* 22e leçon, p. 320.
(3) Beda *Hist. eccl. angl.* I, 25.

de nombreux adeptes. Ses conquêtes s'étendirent sur une échelle plus large. Sous le règne d'IDWIN, il fut implanté, pour la seconde fois, dans la *Northumbrie*, et la nation entière embrassa le Christianisme (1). Plus tard, il y eut des guerres, des bouleversements qui menacèrent de détruire l'œuvre des missionnaires. Mais les rois, éclairés par les lumières de la religion chrétienne, fondèrent en Angleterre un grand nombre de monastères où la civilisation se mit pour ainsi dire à l'abri. Ces monastères furent réellement la planche qui sauva les sciences et les lettres, au milieu du naufrage de toutes choses.

Les moines d'Irlande et d'Angleterre conservèrent, dans le silence des cloîtres, les principes d'ordre, d'équité, de justice, sur lesquels repose la société (2). Dans leurs écoles, les enfants des puissants comme des faibles, des riches comme des pauvres, venaient indistinctement recevoir une instruction solide. Ces pieux solitaires employaient leurs loisirs à se familiariser avec les poètes et les philosophes de Rome et de la Grèce, avec une patience qu'on ne saurait jamais trop admirer; ils reproduisaient de nombreuses copies de leurs immortels ouvrages, et dérobaient ainsi les chefs-d'œuvre du génie aux outrages du temps (3).

(1) Id. II, 9-13.

(2) Il était tout à fait nécessaire, dit Edmond Burke, historien protestant, de séparer certains hommes d'une société grossière et sauvage, et de placer entre eux et le reste des hommes un mur d'éternelle séparation, afin de les rendre propres à étudier et à pratiquer les arts et les sciences. Voilà pourquoi nous voyons partout dans les institutions créées par chaque peuple pour la propagation des connaissances, qu'on isola et sépara de la foule du vulgaire ceux qui se consacrèrent à ces efforts. Edmond Burke, *abridgment of the engl. hist.*

(3) Stolberg, *Histoire d'Alfred-le-Grand*, ch. III. p. 129.

Les moines Adrien, Théodore et Benoît Biscop.

Après la mort de Deusdedit, le pape Vitalien voulut lui donner pour successeur Adrien, africain d'origine. Directeur d'un monastère près de Naples, cet homme était distingué par sa science, il connaissait très-bien la langue grecque et la langue latine. Il n'osa néanmoins, tant son humilité était grande, se rendre aux désirs du pape. Il lui proposa Théodore, moine grec, pieux, d'un esprit élevé, de talents brillants et d'une érudition profonde. Vitalien l'approuva, mais exigea qu'Adrien suivît Théodore en Angleterre. Ces deux apôtres du Christ, obéissant à la volonté du chef de la chrétienté, partirent emportant avec eux les œuvres de Flave Joseph et un magnifique manuscrit des immortels *poèmes d'Homère.* Lorsqu'ils furent arrivés en Angleterre, ils y fondèrent une école qui fut bientôt fréquentée par un grand nombre d'élèves. Les études y étaient fortes et régulières. Théodore et Adrien firent couler les flots de la science profane et sacrée. Ils enseignèrent la métrique, l'astronomie, l'arithmétique, la musique, l'Ecriture-Sainte (1). Afin de conserver et d'étendre ces proportions scientifiques, ils ne négligèrent aucun moyen pour se procurer les ouvrages choisis de la littérature ancienne. Leurs disciples et surtout le vénérable abbé Benoit Biscop, ami de Théodore, firent différents voyages en Italie pour les rechercher. Peu à peu on éleva dans l'école une bibliothèque qui devint dans la suite la gloire et l'ornement des monastères.

(1) Bed. Hist. eccl. angl. lib. 4. ch. 2. — «Et quia litteris sacris simul et secularibus, abundanter ambo erant instructi, congregata discipulorum caterva, scientiæ salutares quotidie flumina in rigandis eorum cordibus emanabant : ita ut etiam metricæ artis, Astronomiæ, et Arithmeticæ ecclesiasticæ disciplinam, inter sacrorum apicum volumina, suis auditoribus, contraderent.»

Ainsi organisée et alimentée, l'école produisit les résultats les plus heureux. Elle répandit en Angleterre les connaissances que les temps antérieurs avaient produites; elle fut une pépinière de savants qui popularisèrent la science de l'antiquité, la foi divine, la civilisation et le sentiment de l'unité catholique. Bède dit en effet avoir personnellement connu beaucoup d'élèves de cette école, à qui les langues grecque et latine étaient aussi familieres que leur langue maternelle (1).

Les écoles monastiques érigées dans les deux petites îles de Columkill, situé à quelques lieues de Dublin, et de Lindisfarne dans la partie septentrionale du Northumberland, brillèrent aussi d'un très-vif éclat. Celle de Lindisfarne au rapport de Burke, était peut-être à cette époque la plus célèbre de toute l'Angleterre. Son plus beau titre de gloire, est d'avoir compté le vénérable Bède parmi ses élèves.

Bède.

Cet homme, tout-à-fait remarquable, naquit en 673 et mourut en 735. Consacré à Dieu dès l'enfance, il avait grandi dans le cloître de Jarrow, succursale de l'abbaye de Wearmouth, sous la conduite de Benoit Biscop. Écrivain fécond et infatigable, c'est dans l'étude assidue des anciens qu'il puisa toutes ses connaisances. Son érudition était vaste et profonde. Il possédait à fond les langues d'Athènes et de Rome, ainsi que la doctrine des Pères. Poète, rhéteur, historien, philosophe, théologien, sa science était si grande qu'elle était passée en proverbe, parmi les érudits de son siècle. Quoique né dans une petite contrée, il étreignit, selon l'énergique expression des historiens anglais, l'univers entier dans les vigoureuses conceptions de son génie

(1) Bèd. *Hist. eccl. angl.* « Indicio est quod usque hodie supersunt de eorum discipulis qui latinam græcamque linguam, æque ut propriam, in qua nati sunt, norint. »

chrétien (1). Ses écrits comme ceux de Cassiodore, de Boèce, de Saint Isidore de Séville, servirent à imprimer un caractère de régularité et de clarté aux langues modernes. Il contribua puissamment à former la raison de l'Occident et à la former sur la raison de Dieu même. Les protestants ne craignent point d'avouer qu'il eût brillé aux temps de Saint Jérôme, de Saint Augustin ou de Saint Jean Chrysostôme.

Alcuin résume tout l'enseignement latin de l'Irlande et de l'Angleterre.

Son enseignement ne s'éteignit pas avec lui. A la fin du VIII[e] siècle, il fut continué et développé avec un succès de plus en plus glorieux. Un jeune homme, élevé, nourri dans l'amour de la vertu et de l'étude au sein d'un monastère, le résuma dans ses principes profondément chrétiens et dans ses tendances théologiques. Ce jeune homme fut Alcuin.

Ainsi la seconde moitié du VIII[e] siècle nous montre deux hommes qui, dans des pays différents, dominent le monde occidental, sous le double rapport matériel et scientifique. En France, Charlemagne est l'expression du pouvoir temporel sorti vigoureux du chaos social; c'est le glaive puissant qui arrête les invasions du Nord et rouvre les voies de la civilisation. En Angleterre, Alcuin est le représentant de la science divine et humaine, sacrée et profane que l'Eglise avait cultivée dans cette île pendant que, sur le continent, les barbares renversaient les institutions politiques et effaçaient jusqu'aux dernières traces de la culture intellectuelle des Romains. Que ces deux hommes se rapprochent l'un de l'autre, qu'ils s'unissent, qu'ils agissent de concert, et l'Eu-

(1) Richard Smith. *Florum histor. eccl. gentis Angliæ* libri septem. Parisiis 1644. Sectio tertia, p. 152.

rope centrale sera sauvée. La Providence voulut qu'il en fut ainsi. Alcuin viendra à la cour de Charlemagne; avec lui les sciences qui ont fleuri en Angleterre, à l'ombre du Christianisme, rejailliront directement sur le sol de la France; dès lors les lettres, tout en contractant une étroite alliance avec l'antiquité, s'imprègneront d'un esprit profondément religieux, prendront un caractère de liberté et d'expansion propre au génie des peuples du continent européen. On verra réunis les deux éléments que l'on devrait toujours faire marcher de front dans le système d'éducation moderne, à savoir, d'un côté, le goût des auteurs classiques; de l'autre, l'amour et la sincérité de la foi catholique.

Tout le mouvement scientifique de l'époque de Charlemagne se rattache à Alcuin. Il en est le représentant, l'image fidèle. En lui se réfléchit la vie intellectuelle de ses contemporains. C'est dans sa destinée et dans les nombreux ouvrages qu'il composa qu'on retrouve la trace de l'état et du mouvement général des esprits (1). Dès lors nous ne saurions étudier avec trop de soin la nature et le caractère de ses travaux. Essayons de nous former une idée nette et complète de ce restaurateur des sciences en Europe. Ne négligeons aucune particularité, aucun détail qui puisse nous faire saisir les traits caractéristiques de sa physionomie. Étudions-le dans sa vie intérieure et extérieure, dans sa pensée et dans son action sociale. Plus la connaissance que nous en aurons sera claire et exacte, mieux nous comprendrons les tendances et l'esprit qui animaient l'empire chrétien d'Occident.

(1) Guizot. 38e leçon, p. 369. édit. citée.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ALCUIN EN ANGLETERRE. 735—782.

Alcuin (1) naquit en Angleterre, à York, l'an 735, l'année même de la mort de Bède. Il sortait d'une famille noble parmi les Saxons, et illustre à plusieurs titres. Il était parent de Saint Willibrod (2), un de ces apôtres martyrs que l'Angleterre envoya dans la Germanie sur les traces de Saint Boniface. Il avait hérité d'une grande fortune. Quant au nom et à la condition de ses parents, l'histoire ne nous en dit rien; elle garde sur ce point le silence le plus profond. Sa naissance.

Dès ses plus tendres années, Alcuin entra au monastère d'York. C'est là qu'il fit son éducation et puisa ses connaissances; il l'atteste lui-même dans une lettre adressée aux frères de ce monastère; il leur dit avec un doux sentiment de reconnaissance. « Vous avez » protégé les fragiles années de mon enfance, avec une » affection toute maternelle; vous avez supporté les » temps légers de ma jeunesse avec une pieuse patience; » c'est en me plaçant sous la direction d'un enseigne- » ment paternellement sévère que vous m'avez fait Son éducation.

(1) Le premier nom d'Alcuin était Alcwin, qui est saxon; mais il prit ensuite celui d'Albinus qui est plus latin, et le prénom de Flaccus, peut-être pour s'accommoder au génie des savants de ce temps qui se plaisaient à prendre des noms mystérieux et allégoriques. Hist. litt. de la France. t. IV. p. 295. et Froben, Opera Alcuini omnia. Ratisbonnæ anno MDCCLXXVII. t. I. de vita B. Alcuini commentatio cap. I.

(2) Alcuin mentionne la noblesse de ce Saint en ces mots : « nobilis iste fuit magna de gente sacerdos. » Froben. t. II. p. 200, caput XXXIII.

» parvenir à l'âge mur (1). » Il montra bientôt les dispositions les plus heureuses pour la vertu et pour l'étude; son jeune esprit appliqué à la source de toute véritable lumière, à la lecture de l'Écriture-Sainte, se développa au milieu des plus nobles impressions. Le langage de Dieu le toucha profondément. Dans sa candeur, il cherchait à retenir par cœur les psaumes de David. Jugé capable de supporter une nourriture plus forte, plus solide, on lui fit suivre les cours donnés par Egbert, évêque de l'église d'York. Ce prélat, que l'on a appelé l'arsenal des arts libéraux, avait fondé une école pour l'instruction des enfants nobles (2). Dans cette école, il enseignait d'après la méthode de Bède, avec qui il avait été autrefois lié de la plus étroite amitié. Alcuin s'abandonna entièrement à sa direction. Ses progrès furent rapides, il surpassa bientôt tous ses condisciples par son zèle et son application. Son obéissance à l'égard

(1) « Vos fragiles infantiæ meæ annos materno fovistis affectu; et lascivum pueritiæ tempus pia sustinuistis patientia et paternæ castigationis disciplinis ad perfectam viri edocuistis ætatem. id. epist. V. t. I. p. 8. — Voir aussi *le poême des Pontifes et des Saints de de l'église d'York*, t. II. p. 242. vers 16. et seqq.

... Patriæ quoniam mens dicere laudes,
Et veteres cunas properat proferre parumper,
Euboricæ gratis præclaræ versibus urbis.

et p. 258. Vers 1648. et seqq.

Hæc ego nauta rudis teneris congesta carinis
Per pelagi fluctus et per vada cæca gubernans,
Euboricæ ad portum commercia jure reduxi,
Utpote quæ proprium sibi me nutrivit alumnum,
Imbuit et primis utcunque verenter ab annis.

(2) Cette école était à la fois laïque et ecclésiastique; c'est ce qui résulte du passage suivant de la vie d'Alcuin « erat quidem ei (Egberto) ex nobilium filius grex scholasticorum, quorum quidam artis grammaticæ rudimentis, alii disciplinis erudiebantur artium jam liberalium, nonnulli divinarum scripturarum. » Id, de Vita B. Alcuini commentatio t. VI. cap. XII.

de son maître était profonde et digne de tout éloge. Il ne faisait jamais rien sans que son autorité ne l'eût formellement approuvé. Sa confiance était si grande qu'il ne craignait point de lui montrer son cœur à nu et de lui faire connaître les mobiles secrets de ses passions (1). Cette humilité vraiment chrétienne embellissait ses facultés intellectuelles et le rendait plus propre à correspondre aux desseins que la Providence avait sur lui. Alcuin était un astre qui se levait pour dissiper les ténèbres répandues sur le continent européen, il fallait que son aurore fût pure, brillante, et dégagée de tout nuage.

Enseignement d'Ælbert à l'école d'York.

Mais ce fut principalement sous la direction d'Ælbert, coadjuteur d'Egbert, que les facultés intellectuelles d'Alcuin se développèrent. Cet Ælbert était un homme profondément ami de la sagesse. Les progrès de la science et l'avancement des études, voilà quel était l'objet constant de son ambition. L'enseignement qu'il donnait était vaste et vraiment scientifique. Voici comment Alcuin le caractérise dans son poème intitulé : *Des Pontifes et des Saints de l'Église d'York* : « Le docte » Ælbert abreuvait aux sources d'études et de scien» ces diverses les esprits altérés : aux uns il s'empres» sait de communiquer l'art et les règles de la gram» maire ; pour les autres il faisait couler les flots de » la rhétorique ; il savait exercer ceux-ci aux combats » de la jurisprudence, et ceux-là aux chants d'Aonie ; » quelques-uns apprenaient de lui à faire résonner les » pipeaux de Castalie, et à frapper d'un pied lyrique » les sommets du Parnasse ; à d'autres il faisait con» naître l'harmonie du ciel, les travaux du soleil et de » la lune, les cinq zônes du pôle, les sept étoiles erran» tes, les lois du cours des astres, leur apparition et

(1) Ibid.

» leur déclin ; les mouvements de la mer, les tremble-
» ments de la terre, la nature des hommes, du bétail,
» des oiseaux et des habitants des bois; il dévoilait
» les diverses qualités et les combinaisons des nombres ;
» il enseignait à calculer avec certitude le retour solen-
» nel de la Pâque, et surtout, il expliquait les mystères
» de la Sainte-Écriture (1). »

Les progrès d'Alcuin dans la science.

Ramenée à des termes simples, cette pompeuse description nous fait voir que la grammaire, la rhétorique, la jurisprudence, la poésie, l'astronomie, l'histoire naturelle, les mathématiques, la chronologie et l'explication de l'Écriture-Sainte, composaient l'enseignement de l'école d'York. Or Alcuin parcourut toute cette échelle scientifique avec un succès extraordinaire; l'érudition qu'il acquit était si grande, si positive, que ses condisciples le regardaient comme un second maître. L'évêque Egbert lui-même reconnut bientôt qu'il possédait toutes les qualités nécessaires pour enseigner. En conséquence il l'adjoignit au savant Ælbert.

(1) « Ille ubi diversis sitientia corda fluentis,
Doctrinæ et vario studiorum rore rigabat :
His dans *grammaticæ* rationis gnaviter artes,
Illis *rhetoricæ* infundens refluamina linguæ.
Illos juridica curavit cote polire,
Illos *Aonio* docuit concinnere cantu ;
Castalida instituens alios resonare *cicuta*,
Et juga *Parnassi* lyricis percurrere plantis.
Ast alios fecit præfatus nosse *magister*
Harmoniam cœli, solis lunæque labores,
Quinque poli zonas, errantia Sidera septem,
Astrorum leges, ortus, simul atque recessus.
Aerios motus pelagi, terræque tremorem,
Naturas hominum, pecudum, volucrumque ferarum,
Diversas *numeri* species, variasque figuras.
Paschalique dedit solemnia certa *recursu*,
Maxime *Scripturæ* pandens mysteria *sacræ*. »
Id. t. II. p. 256. vers 1433—1447.

Cet Ælbert avait toutes les sympathies des élèves qu'il dirigeait dans le chemin de la science. Cœur noble, généreux, sensible, il s'attachait plus particulièrement à ceux en qui il remarquait un caractère facile, un naturel heureux (1). Or Alcuin possédait ces deux qualités au suprême degré. Aussi l'estimait-il par dessus tout. Il le regardait comme son confident; il conversait avec lui d'une manière intime, familière. Ayant résolu d'aller sur le continent, en Italie, chercher des livres pour les rapporter en Angleterre, il lui proposa de l'accompagner. Alcuin, qui avait alors dépassé l'âge de vingt ans, s'empressa d'accepter (2). Ces deux amis des lettres traversèrent la France et se rendirent directement à Rome. L'aspect de la ville éternelle, qui des Césars païens avait passé sous le gouvernement des papes, dut faire sur Alcuin une profonde impression. Cette ville lui rappelait les plus riches souvenirs; elle avait été le centre de la vieille civilisation, et elle était encore alors le foyer des sciences; elle avait déjà jeté les fondements de la régénération de l'Occident, d'une société nouvelle basée non plus sur la force des armes, sur les légions, mais sur la force morale et intellectuelle. Comme le jeune professeur dut comprendre la haute mission des papes en qui se résumaient les principes de la nouvelle civilisation ! quel vif désir il dut sentir dans son cœur de travailler à la consolidation de l'édifice catholique!

Il devient l'adjoint d'Ælbert.

Son premier voyage sur le continent.

Peu de temps après leur retour en Angleterre, l'évêque Egbert mourut. C'était au mois de décembre 766. Ælbert, qui était son parent, lui succéda sur le siége

Son enseignement à York.

(1) « Indolis egregiæ juvenes quoscunque videbat,
Hos sibi conjunxit, docuit, nutrivit, amavit. »
Id. vers. 1449 et 1450.

(2) L'année de leur départ n'est pas connue précisément.

de l'église d'York. Les fonctions pastorales ne l'empêchèrent point de lire et d'instruire comme auparavant (1). Toutefois il se reposa pour la plus grande partie sur Alcuin du soin de l'enseignement. Dès que celui-ci eut reçu le pouvoir d'imprimer sous la direction d'Ælbert le mouvement aux études, il donna libre essor à ses talents; une fois la lumière mise sur le chandelier, elle jeta l'éclat le plus vif et le plus brillant. Alcuin porta à son apogée la réputation de l'école d'York. Son enseignement était vaste. Il roulait sur les sciences divines et humaines; la théologie était le centre vers lequel tout convergeait; c'était pour mieux l'approfondir et l'expliquer qu'il faisait étudier l'hébreu, le grec et les autres branches de la littérature. Ses leçons étaient données avec clarté et méthode. Pour les écouter et les suivre on accourait de la Germanie, de la Gaule, des côtes de Flandre et de la Frise. Saint Ludger, noble frison, pieux et instruit, et qui fut évêque de Mimigardenford, vint se préparer sous lui à la carrière théologique.

Ses disciples, son influence littéraire en Angleterre.

Bientôt un grand nombre de disciples s'attachèrent à Alcuin. Ces disciples étaient instruits et savants; plusieurs d'entre eux occupèrent une place distinguée parmi les littérateurs de l'époque. Les plus célèbres furent Fridugise surnommé Nathanäel (2), Onias (3), Sigulfe (4) et Joseph (5). Ces disciples se pénétrèrent de son esprit et répandirent partout les sciences qu'il leur avait communiquées.

(1) Sed neque decrevit, curarum pondera propter,
Scripturas fervens industria prisca legendi :
Factus utrumque, sagax doctor, pius atque sacerdos.
Ibid. vers. 1479—1482.

(2) Id. t. I. p. 410. et Ep. CLXXXV. p. 248. et Ep. CXVIII. p. 169. etc.

(3) Id. p. 400.—et ep. CLXXXIII, p. 246.—et ep. CCXXVII. p. 292 etc.

(4) Id. p. 305. — (5) id. epist. CXXXII. p. 195.

Mais, ce qui fit surtout la gloire et le triomphe d'Alcuin comme professeur, c'est que tout le monde, en Angleterre, voulut connaître les principes de sa doctrine; il devint l'idole ou plutôt l'oracle de ses contemporains; les personnes le plus haut placées dans la société civile et dans l'Église, s'empressaient de lui demander des conseils et des lumières; il fut en communication, en correspondance littéraire avec les rois, les princes, les princesses, les vierges, les évêques, les prêtres, les abbés et les moines de son pays. Il leur adressa des lettres dans lesquelles il développe la force et la beauté morale du Christianisme; du monastère d'York où il enseigne, Alcuin provoque le travail de la pensée dans tout le royaume anglo-saxon; il dirige lui-même ce travail et le rend chrétien, profondément religieux.

Il devient chef de l'école d'York.

Cependant Ælbert plein de jours et de mérites, sentant sa fin approcher, remit l'honneur du Pontificat à Eanbald, son condisciple (1). Quant à Alcuin, jusque-là son adjoint, il le fit diacre (2), le nomma directeur en chef de l'école et lui abandonna le soin de la bibliothèque qu'il avait composée des meilleurs ouvrages; cette bibliothèque en effet, était un vrai trésor littéraire, elle comprenait dans ses rayons, les plus beaux monuments intellectuels du monde profane et du monde chrétien. Les littératures hébraïque, grecque et romaine y étaient honorablement représentées. On y voyait les ouvrages des Pères les plus distingués de l'Église

(1) ... Meritis plenusque dierum,
Tradidit Eanbaldo dilecto lœtus alumno
Pontificale decus...

Id. t. II. p. 256. vers 1521—1523. et t. I. XVI. c. X.

(2) Alcuin n'a jamais été élevé à la dignité de prêtre; dans ses lettres, il ne prend que le nom de *lévite* et de *diacre*. Eginhard qui l'avait connu personnellement et qui lui survécut, ne lui donne non plus que le nom de diacre. Id. t. I. XXI. c. XXXIV.—

d'Orient et d'Occident. Aristote représentait principalement la littérature grecque; parmi les Latins, on voyait Virgile, Stace, Lucain, Sedulius, Juvencus, Cassiodore, Boèce, Pompée, Pline, ainsi que plusieurs autres qu'il serait trop long d'enumérer (1).

Second voyage d'Alcuin sur le continent.

Lorsque Eanbald eut succedé à Ælbert, mort le 8 Novembre de l'année 780, il envoya Alcuin à Rome pour y chercher le pallium. Par une coïncidence vraiment extraordinaire, Charlemagne était précisément alors en Italie. Les annalistes de l'époque, Loisel, Eginhard et le Poète saxon, rapportent qu'il s'y était rendu avec la reine Hildegarde, sur la fin de 780, pour passer les fêtes de Noël à Pavie. Au commencement de 781, il poursuivit sa route par la ville de Parme, se dirigeant directement sur Rome où il allait assister à la solemnité de Pâque (2). Or c'est dans cette ville de Parme,

(1) Illic invenies veterum vestigia patrum,
Quidquid habet pro se *latio romanus* in orbe,
Græcia vel quidquid transmisit clara *latinis*;
Hebraicus vel quod populus bibit imbre superno,
Africa lucifluo vel quidquid lumine sparsit.
Quod pater *Hieronymus*, quod sensit *Hilarius*, atque
Ambrosius præsul, simul *Augustinus*, et ipse
Sanctus *Athanasius*, quod *Orosius* edit acutus,
Quidquid *Gregorius* summus docet, et *Leo* papa;
Basilius quidquid, *Fulgentius* atque coruscant.
Cassiodorus item, *Chrysostomus* atque *Johannes*.
Quidquid et *Athelmus* docuit, quid *Beda* magister,
Quæ *Victorinus* scripsere, *Boetius*: atque
Historici veteris, *Pompeius*, *Plinius*, ipse
Acer *Aristoteles*, Rhetor quoque *Tullius*, ingens.
Quidquid quoque *Sedulius*, vel quid canit ipse *Juvencus*,
Alcimus, et *Clemens*, *Prosper*, *Paulinus*, *Arator*,
Quid *Fortunatus*, vel quid *Lactantius* edunt.
Quod *Maro Virgilius*, *Statius*, *Lucanus* et *Auctor*:
Artis grammaticæ vel quid scripsere magistri:
Quid *Probus* atque *Focas*, *Donatus*, *Priscianusve*,
Servius, *Euticius*. *Pompiuis*, *Comminianus*.

Id. t. II. p. 257. vers 1535—1557.

(2) Id. t. I. de vita B. Alcuini commentatio XXVII.—

qu'Alcuin revenant de Rome avec le *pallium*, le rencontra. Charlemagne qui connaissait sa grande réputation de savant, l'accueillit avec une extrême bienveillance. Avec ce regard d'aigle qui savait juger du génie des hommes comme des chances d'une bataille, il comprit que l'instrument principal de ses desseins était trouvé. Il lia aussitôt conversation avec Alcuin, et ne négligea aucun moyen pour l'engager à venir en France ressusciter le mouvement intellectuel. Alcuin touché des beaux sentiments du monarque, voyant qu'il brûlait du désir de sauver la république des lettres et le Christianisme dans son empire, crut que ce serait un crime de sa part de s'opposer obstinément aux sollicitations et aux raisons qu'il alléguait; l'idée qu'il pourrait peut-être dissiper les ténèbres qui enveloppaient l'Église et la société gauloise, fit taire ses objections. Cependant il ne voulut promettre sa cooperation à Charlemagne, qu'autant qu'il obtiendrait le consentement de son évêque et de son roi; il reprit donc le chemin de l'Angleterre en méditant sur les destinées que l'avenir lui réservait. Sitôt qu'il y fut arrivé, il s'empressa de rendre compte à Eanbald de sa légation; ensuite il lui exposa avec humilité les intentions et le désir de Charlemagne et s'en remit entièrement à sa decision. L'évêque Eanbald et le roi de Northumbrie, après avoir mûrement examiné la chose, ne purent qu'approuver les grandes vues de Charlemagne; tous deux permirent à Alcuin de partir pour la France, mais à condition qu'après quelques années d'absence, il reviendrait dans sa patrie; car, disaient-ils, l'Angleterre avait besoin de ses connaissances, de ses conseils et de ses lumières, pour avancer de plus en plus dans les voies de la civilisation.

Il rencontre Charlemagne à Parme, en Italie, et promet de venir en France.

CHAPITRE TROISIÈME

ALCUIN A LA COUR DE CHARLEMAGNE : 782—790.

Arrivée d'Alcuin en France.

Alcuin se disposa bientôt à partir pour la France; étranger à toute idée d'ambition, profondément attaché à sa patrie, le bonheur qu'il trouvait à se dévouer pour l'Église, fut l'unique mobile de sa détermination (1); il prit avec lui deux de ses disciples, Fridugise et Joseph qui se crurent heureux de suivre leur maître sur un sol étranger; c'est en 782 qu'il arriva à la cour du grand monarque; Charlemagne le reçut avec une grande effusion de cœur; il l'embrassa comme un fils embrasse son père (2) et s'empressa de l'établir à côté de lui dans l'intérieur du palais; puis, il lui donna trois abbayes, celles de Ferrières en Gâtinais, de Saint-Loup à Troyes, et le petit monastère de Saint-Josse dans le comté de Ponthieu.

A partir de ce moment, Alcuin fut l'homme important, nécessaire; c'est sur lui que reposa l'avenir des lettres en France. Il devint le confident, le conseiller et le docteur de Charlemagne. Ce grand prince le regarda comme son maitre, son précepteur et l'honora partout comme tel. Il n'entreprenait rien d'important sans son avis. Lorsqu'il s'agissait de depêches

(1) Il a pris soin de refuter d'avance ceux qui pourraient croire qu'en quittant l'Angleterre pour se rendre auprès du monarque franc, il agissait par des vues purement humaines. « Non pro auri avaritia (testis est mei cognitor cordis) Franciam veni nec Remansi in ea, sed ecclesiasticæ causa necessitatis. » Froben, t. I. p. 297. fragmenta Epistolarum.

(2) De vita B. *Alcuini commentatio*, XXVIII. cap. V. t. XI et B. Alcuini vita, LXIV. cap. VI. VII.

de conséquence, c'était Alcuin qui y mettait la main (1). Plein de respect et d'égard pour son autorité de savant il ne lui dit point comme Alexandre-le-Grand faisait à Aristote, de lui adresser le catalogue des êtres vivants que renferment ses conquêtes ; ses idées étaient plus nobles, moins matérielles, surtout moins égoistes; il lui demande des lumières et des moyens de régénération sociale; de part et d'autre il y a bienveillance, sympathie. Entre eux, règne l'accord le plus parfait. Alcuin est le conseil, Charlemagne est le bras ou la volonté qui exécute; Alcuin indique les forces motrices qu'il faut mettre en jeu pour ressusciter les lettres et la civilisation; Charlemagne s'en empare, les applique et les développe. Cette union intime, fraternelle de la puissance politique et de la puissance intellectuelle, du guerrier et du moine est un des plus beaux spectacles que nous présente l'histoire; nous allons voir comment l'empire et l'Église se tenant par la main, vont réunir, par la diffusion des sciences et de la religion chrétienne, les peuples de l'Occident dans l'unité intellectuelle.

Nécessité d'un plan, d'un système pour la renaissance des lettres.

Alcuin ne tarda pas à attaquer de front la barbarie et à lui porter les premiers coups. Les circonstances lui prêtèrent un secours pour ainsi dire actif. On voyait concourir ensemble tout ce qu'un écrivain moderne exige pour le progrès des lettres. L'État était florissant. Tout conspirait à sa grandeur. De glorieux succès en assuraient la tranquillité. L'abondance y regnait, le gouvernement en était doux et aimable, la joie entière et générale (2). Toutefois son entreprise était hardie, herissée partout de difficultés. Pour réussir, il

(1) Hist. litt. de France. tom. IV. p. 296.
(2) Id. t. IV. p. 7.

fallait recommencer l'éducation des peuples, réhabiliter les principes qui constituent la raison humaine. Mais son génie était plus grand que les difficultés à surmonter. Ses talents lui fournissaient tous les moyens pour vaincre les obstacles qu'il allait rencontrer sur sa route.

Le savant réformateur jugea tout d'abord qu'il fallait procéder avec ordre et méthode; il détermina son but avec netteté, précision; ce but il le vit toujours devant lui; il eut toujours des principes clairs, fixes, stables, dans lesquels ils puisa toute sa force d'action.

M. Guizot se trompe évidemment lorsqu'il affirme *dans son histoire de la civilisation en France* (1), qu'il ne faut chercher dans les œuvres du célèbre anglo-saxon, aucun caractère systématique. Nous aurons plusieurs fois occasion de nous convaincre qu'il y a chez Alcuin une tendance uniforme, une unité de vue qui ne se dément jamais, un centre vers lequel tout converge, ou tout se rallie; quel fruit, quel résultat en effet, aurait-il pu produire en face du triomphe de l'ignorance sans un système complet d'éducation? S'il eut agi sans plan, sans ordre; il eut passé sur la France comme un éclair qui scintille dans la nue, puis disparaît, pour la laisser plus noire et plus sombre. Il n'aurait jeté dans la société européenne que les germes d'un développement faible, précaire; jamais il ne serait parvenu à la renouveler au point de vue moral et intellectuel. Son action en un mot, eut été partielle, restreinte, nullement universelle. La raison humaine, surtout quand elle a été, pendant un long espace de temps, obscurcie, défigurée par les ténèbres

(1) Guizot. 22e leç. p. 319.

de l'ignorance, ne se réforme, ne se développe qu'autant qu'on la place sous l'influence immédiate d'un enseignement graduel, hiérarchique, systématique.

Mais ce n'était pas assez pour Alcuin d'avoir un but bien déterminé, bien conçu; il lui fallait encore des moyens pour atteindre ce but. Or où pouvait-il puiser ces moyens? Il ne pouvait les puiser que dans les ouvrages littéraires des temps antérieurs. Mais ces ouvrages avaient perdu la beauté et le mérite de la forme, de l'expression; ils étaient profondément altérés. Du VIe au VIIIe siècle, grâce aux guerres et au révolutions politiques, les manuscrits profanes et sacrés étaient tombés aux mains de possesseurs ou de copistes si ignorants, que les textes étaient devenus méconnaissables : une foule de passages avait été confondus ou mutilés; les feuillets étaient dans le plus grand désordre; toute exactitude d'orthographe et de grammaire avait disparu (1).

Pour réveiller le génie assoupi de la France, il fallait nécessairement remettre les livres en bon état; il fallait dégager la pensée de tout ce qui la rendait obscure, inintelligible. Or c'est ce que fit d'abord Alcuin, il chercha à rendre à l'étude, de bons matériaux ; il concentra toutes ces idées sur la révision et la correction des monuments de la littérature sacrée et profane. Ce fait eut pour l'Occident tout entier les conséquences les plus heureuses. Cependant il est peu d'historiens jusqu'ici, qui en aient compris l'importance, la valeur réelle; ceux qui en ont parlé, l'ont fait avec indifférence comme d'une chose purement accessoire : ils n'ont pas compris le rôle immense qu'il a joué dans la renaissance de l'activité intellectuelle

(1) Guizot 22e leç. p. 321.

sous Charlemagne. Chose étonnante ! on rappelle avec orgueil qu'au XVI[e] siècle, la revue et la correction des chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce, firent partout refleurir les sciences, et l'on ne dit pas un mot d'Alcuin qui déjà, à la fin du VIII[e] siècle, avait reconnu que c'était dans la *philologie* des manuscrits qu'il fallait prendre le premier levier de la restauration des lettres !

Révision, et correction des ouvrages de la littérature profane et sacrée.

Alcuin s'appliqua d'abord à la correction des ouvrages de la littérature sacrée ; il travailla sans relâche à une révision complète de l'ancien et du nouveau Testament qu'il ne put terminer qu'à l'abbaye de Tours ; son activité gagna et stimula Charlemagne ; on vit bientôt paraître une *circulaire impériale* (1), qui avait pour but de réformer les lectures religieuses et de provoquer la culture des lettres sur une vaste échelle. Charlemagne, dans ses moments de repos, déposa le glaive des batailles et prit la plume pour faire disparaître les fautes qui s'étaient glissées dans les lettres à la faveur de l'ignorance des copistes ; il corrigea de sa propre main un manuscrit (2) que l'on conserve encore dans la bibliothèque de l'empereur, et qui contient une explication de l'épître aux Romains, sous le nom d'Origène (3). Il composa même plusieurs ouvrages, et, dans les dernières années de sa vie, il travailla ainsi

(1) Constitution de Charlemagne adressée aux évêques. Baluze. tom. I, col. 203.

(2) Les vers suivants qui se trouvent dans le manuscrit en font foi :

Qui sternit per bella truces fortissimus heros
Rex Carolus, nulli cordis fulgore secundus ;
Non passus sentes mendarum serpere libris,
En bene correxit, studio sublimis in omni. Lambecius, libr. VIII. Bibl. Vindobonensis p. 645.

(3) Hist. litt. de la France, tom. IV. p. 370.

que le rapporte l'historien Thégan (1), à comparer la version latine des Évangiles, avec la version syriaque et l'original grec; il était passionné pour la lecture de Saint-Augustin; le grand ouvrage *de la cité de Dieu* était l'épée de son chevet, comme *l'iliade* était l'épée du chevet d'Alexandre-le-Grand. Son amour pour les lettres était si grand, si soutenu, qu'Alcuin disait « que si tout le monde était semblable à ce monarque, on ferait bientôt de la France une nouvelle Athènes (2). »

Le zèle et l'empressement que les deux plus grands hommes de l'époque mettaient à faire sortir de la poussière et du sein des ténèbres les productions intellectuelles des âges passés, devaient naturellement piquer d'émulation ceux qui avaient un peu de goût et de savoir. Aussi les évêques et les abbés ne tardèrent point à suivre l'impulsion. Ils s'associèrent avec ardeur à l'œuvre de la régénération du monde occidental; ils publièrent une foule de codes et de lois, différents ouvrages de la Sainte-Écriture, des Pères de l'Église et des Conciles (3); partout ils se montrèrent appliqués, actifs; partout l'idée de la restauration des lettres se fait jour dans les esprits; elle se propage; on en comprend l'importance; on travaille dans la même sphère; on tend au même but.

La correction des livres jouait alors le rôle que l'imprimerie joue dans les temps modernes : elle rapprochait les intelligences et leur communiquait les

(1) Theg. cap. 7.

(2) Si plurimis inclitum vestræ intentionis studium sequentibus, forsan *athenæ* nova perficeretur in *francia*. Froben. t. I. Ep. LXXI. p. 102.

(3) Ibid., t. I. De vita B. Alcuini commentatio, XXXI. cap. VI. LXXIV.

mêmes pensées; « dès qu'une révision exacte de quel-
» que ouvrage avait été faite par Alcuin ou quelqu'un
» de ses disciples, on en envoyait des copies dans les
» principales églises et abbayes, et là, de nouvelles
» copies en étaient faites, pour être de nouveau revues
» et propagées. L'art de copier devint une source de
» fortune, de gloire même. On célebrait les monastères
» où on faisait les copies les plus exactes et les plus
» belles, et, dans chaque monastère, les moines qui
» excellaient à copier. L'Abbaye de Fontenelle en par-
» ticulier, et deux de ses moines, Ovon et Hardouin,
» acquirent en ce genre, une véritable renommée. A
» Reims, à Cordoue, on s'appliqua à les égaler; au lieu
» du caractère corrompu dont on s'était servi depuis
» deux siècles, on reprit l'usage du petit caractère
» romain. Aussi les bibliothèques monastiques devin-
» rent-elles bientôt considérables : un très-grand nom-
» bre de manuscrits datent de cette époque; et quoique
» le zèle s'appliquât surtout à la littérature sacrée,
» cependant la littérature profane n'y demeura pas
» étrangère (1). On édita différents ouvrages de l'anti-
» quité païenne (2); et, si l'on en croit la tradition,
» Alcuin lui-même s'appliqua à revoir et à copier les
» comédies de Térence (3). »

Les écrits

C'était peu d'avoir restitué les textes de l'antique

(1) Guizot, histoire de la civilisation en France, 22e leçon, p. 322.—

(2) Froben, ibid.—

(3) D'anciens manuscrits portent que les comédies de Térence furent revues par Callopeus, que l'on croit avoir été un surnom d'honneur donné à Alcuin lequel, dans un autre manuscrit qui contient la vie de saint Willbrod, est ainsi qualifié : « Dominus Albinus magister optimus Calliopicus » comme si l'on disait, aussi savant que s'il avait été formé par Calliope, la plus docte des neuf muses. *Histoire littéraire de la France*, tom. IV. p. 299.

littérature. Le point capital, c'était de tracer des règles, d'établir des principes pour les lire et les étudier avec fruit. Alcuin aborda ce point dans ses ouvrages *grammaticaux*. Un double sentiment, une double connaissance règne dans ces ouvrages : la connaissance du profane et la connaissance du sacré. D'un côté, Alcuin comprend que, dans le domaine de l'éducation, il ne peut abandonner les traditions des grands siècles philosophiques et littéraires. De l'autre, il voit la nécessité d'établir la prépondérance de la pensée chrétienne, des vérités religieuses. Alcuin se reporte vers les classiques de l'antiquité, parce qu'il sait que c'est chez eux que l'on trouve la beauté artistique de la forme, la clarté de l'expression. « S'agit-il en effet de former » l'esprit et la pensée des jeunes gens? C'est un principe reconnu que pour apprendre à bien penser, à » bien parler, il faut l'exemple et les leçons des écri- » vains qui ont le mieux pensé et le mieux exprimé » leurs pensées. C'est dans une sorte de commerce » familier et domestique avec les grands hommes, que » les facultés de l'enfant peuvent acquérir leur force » et leur développement. Or, les anciens grecs et latins, » nous sommes toujours forcés d'en convenir avec » Fénélon, sont les modèles les plus parfaits à imiter, » les maîtres les plus sûrs à écouter, lorsqu'on s'adonne » sérieusement à l'étude de la littérature. Il sera éter- » nellement vrai, que leurs écrits, sous le rapport de l'art » et du bon goût, sont les sources assurées où l'on puise » l'amour du beau, où l'on trouve la propriété des mots, la » justesse de l'expression, la vigueur et l'enchaînement » des idées, la noblesse des sentiments et par conséquent » la vraie manière de bien penser et de bien parler (1). »

grammaticaux d'Alcuin, leur but, leur caractère.

(1) Voir *L'Ami de la religion* du 10 Novembre 1849; *des Études ecclésiastiques*, 1er article, par X. de Ravignan.

Afin de mieux faire goûter ses écrits grammaticaux, Alcuin les mit en forme de dialogue et eut soin d'introduire le prince règnant au nombre des interlocuteurs. Ces écrits méritent, à tous égards, d'être étudiés avec le plus grand soin; ils sont comme les miroirs dans lesquels les connaissances d'Alcuin se réflètent avec leur tendances les plus positives et les plus pratiques. C'est là que l'on peut voir ses idées sur la nécessité de l'éducation pour le développement des facultés intellectuelles, et qu'il établit les bases fondamentales de sa méthode d'enseignement. C'est là que, dans le but sublime de réformer l'esprit des peuples occidentaux, il plie sa forte intelligence aux plus petites choses, aux détails les plus minutieux. Comme s'exprime si bien l'historien Canisius, il se fait tout à tous, pour l'utilité de l'Église catholique et la gloire de l'empire.

Sur la partie qui se rapporte immédiatement à ce que l'on appelait alors les arts libéraux, il nous reste d'Alcuin quatre opuscules : le premier se compose de deux dialogues, l'un entre Alcuin et ses disciples, l'autre entre Alcuin et deux enfants, saxon et franc. Le second opuscule roule sur l'*orthographe;* le troisième sur la *rhétorique* et les *vertus* et le quatrième sur la *dialectique*. Ces deux derniers sont adressés à Charlemagne lui-même. Le temps n'a pas laissé venir jusqu'à nous les autres ouvrages qu'Alcuin avait certainement écrits sur la géométrie (1), la musique (2), l'astronomie, l'arithmétique (3) et la poésie (4).

(1) Froben, tom. II. p. 264.

(2) Certe Alcuinum postulante imperatore Carolo, non tantum de grammatica et dialectica, sed etiam de musica scripsisse, vita illius auctor testatur. Ibid.

(3) Institutiones quoque artes arithmeticæ ac astronomiæ eidem imperatori non ore tantum tradidisse, sed etiam calamo exarasse,

Dans le premier dialogue qui est, à proprement parler, une dispute sur la sagesse ou la vraie philosophie, Alcuin poursuit un ordre d'idées vraiment supérieures. Il y a chez lui, comme l'a très-bien observé M. Ozanam, plus qu'une misérable répétition des anciens; il y a l'enthousiasme sérieux d'un maître qui connaît les joies austères de l'étude et qui veut les communiquer; il montre toute l'élévation d'un esprit qui voit dans la science autre chose qu'une joie terrestre, qui la considère comme une éducation des âmes, comme un noviciat des contemplations éternelles (1). Voici en effet des passages qui nous font connaître toute la beauté et la profondeur de ses pensées. Les disciples interrogent et le maître répond.

Les disciples : « Souvent nous t'avons entendu répé-
» ter, ô notre savant maître! que la philosophie était
» la science qui enseignait toutes les vertus, et la
» seule des richesses d'ici bas qui ne laissât jamais
» dans la misère celui qui la possède. Ces discours,
» nous l'avouons, nous ont excités à la recherche

ex initio dialogi de rhetorica collegi posse videtur, ubi Alcuinus Carolum ita loquentem inducit : ex quo mihi paucis tuis responsionibus januas rhetoricæ artis vel dialecticæ subtilitates claustra aperuisti, valde me in ejus rationes fecisti intentum; maxime quia me in cellaria arithmeticæ disciplinæ pridie sagaciter ruduxisti, vel astrologiæ splendore illuminasti. Ibid. et p. 313.—

(4) Demum inter scripta Alcuini a Trithemio libr. 11. De viris illustribus ord. S. Ben. cap. XXVI, recensetur liber *de arte Metrica;* et sane ipse Alcuinus discipulis suis franconi et saxoni promittit, pleniorem se de metrica ratione informationem daturum. *Plenius* hæc respondet ad quæstionem de communibus syllabis, *vita comite in metrica ratione vobis, filii monstravero* et paulo post : *aptius hæc in illa metrorum subtilitate intelligetis; quia pedes et accentus nisi ex brevibus longisque syllabis nequeunt intelligi. id. p.* 264.

(1) Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs* ch. IX. p. 456.

» d'une si grande félicité. Nous voulons savoir où » aboutit l'enseignemeut de la philosophie, et par » quels degrés on y monte. Mais, notre âge est faible, » et si tu ne nous donnes la main, il nous sera diffi- » cile de nous lever seuls. »

Le maître : « Il est facile de vous montrer le che- » min de la sagesse, si vous la cherchez seulement » pour Dieu, pour conserver la pureté de l'âme, pour » l'amour de la vérité, si vous l'aimez pour elle-même, » et si vous ne poursuivez ni la gloire du monde, ni » les hommes du siècle, encore moins les richesses » et les plaisirs...»

Les disciples : « Maître, lève-nous de terre, où » notre ignorance nous retient, conduis-nous sur ces » hauteurs où la science, dit-on, t'a mené dès ton » premier âge. Car, s'il est permis de prêter l'oreille » aux fables des poètes, il nous semble qu'ils ont » droit de dire que les sciences sont les festins des » dieux (1). »

Le but qu'Alcuin se propose est donc surtout moral, pratique. Il répand des flots de lumière dans l'intelligence de ses élèves, en même temps qu'il nourrit leur cœur des plus purs enseignements du Christianisme. Il concentre toutes ses recherches, toute son activité sur les principes religieux ; il veut créer la pureté, l'innocence de l'âme par l'amour du ciel ; pour celà il analyse l'esprit humain, et constate que le désir du bien, de la vérité, est inné en lui. Mais comment l'homme parvient-il à la connaissance du bien, à la connaissance de la vérité? Alcuin répond que c'est par l'instruction. Cette instruction dit-il, nous la recevons par degrés, par une initiation

Comment Alcuin envisageait la question de la nécessité de l'enseignement.

(1) Froben, t. I. p. 265-269.

successive. Tant que la force intellectuelle ne se montre point en nous, nous marchons d'un pas lent dans la voie de l'éducation, parce que nous sommes infirmes (1); pour nous perfectionner, il faut que nous soyons continuellement placés sous l'influence immédiate de l'enseignement; l'enseignement est la condition nécessaire, indispensable de notre progrès. Le caillou, dit Alcuin, renferme naturellement du feu dans ses veines, mais ce feu ne jallit que par le choc. La lumière naturelle de la science se trouve aussi dans notre intelligence; mais si cette lumière n'est point agitée, mise en jeu, par l'action fréquente, continuelle, de celui qui enseigne, elle reste cachée en elle-même comme l'étincelle dans le caillou (2). Le premier âge de l'homme se passe tout entier dans la sphère des sens extérieurs. Depuis le péché originel notre première vie est une vie charnelle; elle s'écoule sans avoir la connaissance de la vérité. Mais lorsque nous sommes parvenus à l'âge qui est capable de comprendre, de saisir le vrai, alors les sens cessent d'être directeurs, d'être les mobiles de nos actions, ils deviennent sujets; ils entrent sous le gouvernement de la raison (3).

(1) « Nos tamen morulis quibusdam instruendi sumus, et quasi infirmi tardiore gressu ducendi, quo usque aliquid fortitudinis adcrescat in nobis. » Ibid. t. II. p. 263.—

(2) Igem si quidem silex naturaliter habet in se, qui solet exire ad ictus. Naturale itaque est mentibus humanis scientiæ lumen, sed nisi *crebra intentione doctoris excutiatur*, in se quasi scintilla in silice latet. Ibid.—

(3) ... Istis itaque sensibus carnalibus quinque prima hominis ætas imbuitur, necessitate naturæ mortalis, qua ita post peccatum primi hominis nati sumus, ut nondum reddita luce mentis, carnalibus sensibus subditi, carnalem vitam sine ulla veritatis intelligentia transeamus. Tales necesse est esse infantes et parvulos pueros, qui nondum possunt accipere rationem... cum autem quisque

L'homme à le désir inné du bien, de la félicité. Mais où trouve-t-il ce bien, cette félicité? C'est continue Alcuin, dans son intérieur; c'est dans cette partie de lui-même qui est frappée à l'image et à la ressemblance de Dieu. A l'extérieur en effet, tout est inondé, noyé par des flots d'amertunes, tout ce qui s'offre aux regards est mobile, passager, fugitif. Quoi de plus beau que la lumière? Et elle est obscurcie, effacée par les ténèbres. Quoi de plus agréable que les fleurs du printemps? Et elles périssent par le froid de l'hiver. Quoi de plus suave que la santé du corps? Et cependant qui a la confiance de la posséder toujours? Quoi de plus délicieux qu'une paix tranquille? Et cependant elle est souvent troublée par de tristes discordes. Crésus eut de grandes richesses, Alexandre de la renommée, Pompée de l'honneur; mais, la gloire qu'ils avaient acquise par de longs et pénibles travaux, ils la perdirent par une mort violente et imprévue. Il faut donc surtout s'attacher à orner de splendeur l'âme qui est immortelle. Or, quels sont les vrais ornements de l'âme? Le premier de tous est la sagesse. La sagesse constitue sa dignité, sa noblesse. On dira peut-être que la sagesse est difficile à obtenir! mais, quel est le soldat qui est couronné sans combat? Quel est le laboureur qui a son pain en abondance sans travail? Les racines des lettres sont amères, mais les fruits en sont doux (1).

Sa méthode d'enseignement.

C'est après le développement de ces grandes idées, expression d'un Christianisme profondément senti,

venerit ad eam ætatem, cui vita possit capax esse rationis, si veritatem statim comprehendere potuerit, nom jam illis sensibus rectoribus utitur, sed habebit virum spiritum rationalem, cui sensus illos in famulatum redigat.— id. tom. I. p. 501 et 502.—

(1) Id. tom. II. p. 266. et 267.—

qu'Alcuin donne le fond de sa méthode d'enseignement, pour parvenir à l'acquisition de la sagesse, de la vraie philosophie. Sa méthode est simple; elle consiste à dire qu'il faut mettre de l'ordre, de l'harmonie, établir une hiérarchie dans les différents degrés de l'éducation; il faut partir des connaissances inférieures pour arriver aux connaissances supérieures (1); il faut boire le lait de la science avant de manger la nourriture solide. Or il y a sept degrés par lesquels on parvient à la philosophie. Ces sept degrés sont : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astrologie (2). C'est par ces degrés que les philosophes ont passé; c'est en les étudiant qu'ils sont devenus plus illustres que les consuls, plus célèbres que les rois, et qu'ils ont immortalisé la louange de leur mémoire; c'est en les étudiant que les docteurs catholiques et les champions de la foi chrétienne ont toujours triomphé des hérésiarques dans les discussions publiques(3). C'est dans ces sentiers que les jeunes gens doivent courir tous les jours, jusqu'à ce qu'un âge plus parfait, un esprit plus fort, les fasse parvenir à la connaissance des Saintes Écritures, qui constituent le faîte de la

(1) « Vos per quosdam eruditionis gradus ab inferioribus ad superiora esse ducendos reor, donec pennæ virtutum paulatim adcrescant quibus ad altiora puri ætheris spectamina volantes dicere valeatis, *introduxit nos rex in cellaria sua, exultabimus et lætabimur in eis.* » Id. p. 267.—

(2) « Sunt igitur gradus, quos quæritis, ... grammatica, rhetorica, dialectica, arithmetica, geometrica, musica et astrologia. » Id. p. 268.

(3) « Per hos enim philosophi sua contriverunt otia atque negotia. Iis namque consulibus clariores effecti : iis regibus celebriores : iis videlicet æterna memoria laudabilis : iis quoque sancti et catholici nostræ fidei doctores et defensores omnibus hæresiarchis in contentionibus publicis semper superiores extiterunt. » — Ibid.

science; en suivant cet enchaînement de la doctrine, ils deviendront les défenseurs armés de la vraie foi, les partisans invincibles de la vérité (1).

Ainsi chez Alcuin, la philosophie aboutit à la théologie, les arts libéraux sont une préparation graduelle à la vérité religieuse; tout concourt à la connaissance du Christianisme, à la défense de la foi et de ses dogmes.

Cette marche de l'enseignement est aussi celle que suit Dante dans la *divine comédie.* Virgile, qui personnifie la science humaine, conduit le poète toscan à travers tous les degrés de l'enfer et du purgatoire, où sont représentées les affections de la vie terrestre, et Béatrice, symbole de la science théologique, l'élève aux régions supérieures de la contemplation divine.

Il trace les lois et les principes du langage, d'après les classiques d'Athènes et de Rome.

C'est principalement dans le second dialogue qu'Alcuin entre dans les explications grammaticales. Il le fait d'une manière sérieuse et chrétienne, ne négligeant aucune particularité (2); placé en face de la barbarie et de l'ignorance, son but est de renverser leur domination; tout ce qui concourt à ce but lui paraît grand et élevé. Les plus petits détails revêtent un intérêt supérieur. Il raisonne, il discute avec l'attention la plus scrupuleuse sur les éléments constitutifs de la langue latine, il montre sur quels principes elle repose et quel est son mécanisme. Saisissant l'harmonie de ses parties, il fait voir comment elles s'enchaînent et s'engrènent pour ainsi dire l'une dans l'autre.

Alcuin ne régularise point les phrases; il n'entre point

(1) « Per has vero, filii carissimi, semitas vestra quotidie currat adolescentia, donec perfectior ætas et animus sensu robustior ad culmina Sanctarum Scripturarum perveniat. Quatenus hinc inde armati veræ fidei defensores et veritatis adsertores omnimodis invincibiles efficiamini. » Ibid.—

(2) Voir Froben. tom. II. p. 268—300.

dans des détails scientifiques, il se borne à donner les formesgrammaticales, à faire ressortir la valeur des mots, leur propriété et l'enchaînement logique qui doit régner entre eux. Il caractérise tout d'une manière précise, sensible, palpable. Il suit une progression qui frappe et qui éclaire l'esprit de ses disciples. Pour donner à ses raisonnements toute la force et toute la lucidité possibles, il les appuie par des exemples tirés de Virgile, de Salluste, de Térence, d'Horace, de Juvénal, de Lucain et de Cicéron.

Mais Alcuin ne travaille pas seulement à réformer le goût littéraire de la France par l'étude et l'application des classiques; il porte plus loin son attention. Il veut que la restauration s'accomplisse dans toutes les parties de la science humaine, pour cela il cherche à raffermir le fondement de toute littérature. Mettant à profit les lumières que lui fournissent le poète de Mantoue, Saint Augustin et le vénérable Bède (1), il trace les lois et les règles de l'orthographe, lois et règles sans lesquelles il est impossible de comprendre le langage de l'antiquité (2). En recommandant la plus grande exactitude dans ces connaissances préliminaires, il acquit une gloire véritable. Sans son activité qui ne connaissait point de bornes, plusieurs manuscrits du moyen âge seraient plus fautifs encore, et dès lors nous connaîtrions avec moins d'exactitude les travaux intellectuels du vieux monde.

Par son dialogue avec Charlemagne sur la *Rhétori-*

(1) Ibid. p. 301—313.—

(2) C'est ce qu'il exprime par ce distique :

Me legat antiquas vult qui scire loquelas,
Me qui non sequitur, vult sine lege loqui.

Ibid. p. 301.—

que et les vertus (1), Alcuin se place sur le terrain de l'administration temporelle. Il intervient dans le gouvernement intérieur, non pour juger mais pour conseiller et éclairer. Son dessein principal est évidemment de donner toute la constitution de la jurisprudence et d'instruire Charlemagne des procédés des anciens Sophistes et Rhéteurs en ce qui concerne l'éloquence judiciaire. Il montre au Monarque comment la raison humaine éclairée par la raison divine doit procéder pour faire régner la justice dans les questions civiles. Selon lui la rhétorique est l'expression de ces questions civiles ; elle réside tout entière dans les causes judiciaires que nous pouvons concevoir, soulever, par la force naturelle de notre esprit ; elle s'applique à trois genres de la procédure civile : au genre démonstratif, au genre délibératif et au genre judiciaire. Alcuin explique chacun de ces genres ; il assigne l'état des différentes causes qui peuvent surgir, leur nature, leur relation ; il développe les parties du discours, de l'argumentation qui convient à ces mêmes causes; il dit quelle est l'économie et la rationabilité des moyens qu'il faut employer pour connaître la vérité ou la fausseté d'une question civile quelconque. Juriscon-

(1) Alcuin nous fait savoir dans les vers suivants quelle est l'importance qu'il attachait à ce petit traité, et de quelle manière il fut composé :

Qui rogo civiles cupiat cognocere mores
Hæc præcepta legat, quæ liber iste tenet.
Scripserat hæc inter curas *rex Carolus* aulæ,
Albinusque simul; hic dedit, ille probat.
Unum opus amborum, dispar sed causa duorum;
Ille pater mundi, hic habitator inops.
Neu temnas modico, lector, pro corpore librum,
Corpore præmodico mel tibi portat apis.

Ibid.— p. 313.—

sulte autant qu'homme de lettres, Alcuin marche avec le monde profane et le monde chrétien; il confirme ses maximes de gouvernement par des traits qu'il emprunte à l'histoire. Il puise ses exemples dans la vie des philosophes et des diplomates. Toujours il s'adapte au génie militaire de Charlemagne, en lui remettant sous les yeux les grands faits politiques des républiques de l'antiquité, telles que Sparte, Athènes, Lacédémone (1).

Dans les questions de l'ordre judiciaire, il faut toujours s'efforcer de tenir le juste milieu; car tout ce qui est excessif est vicieux. Or les vertus résident toutes dans un juste milieu. Donc, conclut Alcuin, elles sont nécessaires au prince; un vrai monarque doit les posséder. Parmi ces vertus, il en est qui sont principales; ce sont : la prudence, la justice, la force et la tempérance. Le philosophe païen a connu ces vertus; il les a estimées, honorées même; mais il n'a pu apprécier toute leur beauté, parce qu'il n'a cherché leur origine que dans la nature humaine. Le Christianisme seul les a fait briller de leur véritable éclat, en recherchant leur origine et leur principe dans la foi, dans le ciel. Alcuin initie Charlemagne à la connaissance de ces vertus; il lui montre l'influence qu'elles exercent dans l'ordre religieux et dans l'ordre temporel : c'est en elles que le gouvernement civil trouve sa force et sa stabilité; c'est en les pratiquant que l'âme conserve son ordre qui consiste à aimer ce qui lui est supérieur, ou Dieu, et à régir ce qui lui est inférieur, ou le corps (2).

On voit par là qu'Alcuin cherche à faire compren-

(1) Ibid. p. 313—329.—
(2) Ibid. p. 329—332.—

dre à Charlemagne que les études profanes doivent aboutir à la vertu, à la perfection morale. Nous ne pouvons en douter quand nous lisons les vers par lesquels il clôt son traité. C'est un chant tout religieux, tout chretien dans lequel Alcuin exhorte vivement la jeunesse à apprendre la rhétorique et à s'adonner à l'amour de la vertu (1); « O vous, s'écrie-t-il, qui êtes arrivés à l'âge où l'on est propre à l'éloquence, ayez grand soin de vous instruire; les années s'en vont ainsi qu'une eau qui coule. Ne perdez point vos jours au milieu de choses frivoles et inutiles; car ni l'onde qui fuit, ni l'heure qui passe ne reviennent plus; que votre première jeunesse fleurisse dans l'étude des vertus, afin que vieillards, vous soyez couverts de gloire et d'honneur; apprenez à traiter vos causes avec une éloquence facile; par là vous serez les défenseurs et le salut de ceux qui mettront en vous leur confiance; habituez-vous à des mouvements du corps et à des mœurs gracieuses, afin que la louange de votre nom retentisse dans l'univers entier. »

(1) O vos, est ætas, juvenes, quibus apta loquendi
Discite; eunt anni, more fluentis aquæ.
Atque dies, dociles, vacuis ne perdite rebus.
Nec redit unda fluens, nec redit hora ruens,
Floreat in studiis virtutum prima juventus,
Fulgeat ut magno laudis honore senex.
Utere, quisque legas librum, feliciter istum
Auctorisque memor dic, miserere Deus,
Si Nostram, lector, festucam tollere quæras,
Robora de proprio lumine tolle prius.
Disce tuas, juvenis, ut agat facundia causas,
Ut sis defensor, cura, salusque tuis.
Disce, precor, juvenis, motus, moresque venustos,
Laudetur toto ut nomen in orbe tuum.
Ibid. p. 333.—

Quant à la dialectique, Alcuin la définit : la méthode rationnelle de chercher, de discourir et de discerner le vrai du faux. L'opuscule qu'il composa sur cette branche de la science humaine et qu'il dédia à Charlemagne (1), contribua pour beaucoup à la renaissance et au progrès des lettres. Alcuin en effet y développe les règles qui sont indispensables pour former le jugement et le syllogisme. D'un côté, il traite de l'*Isagoge* de Porphyre, des *catégories* et des *topiques* d'après Aristote, de l'autre, il puise dans Térence, Cicéron et Virgile ce qui lui est nécessaire pour exprimer ses idées avec clarté et précision. Mais, ce qui rend cet opuscule à la fois plus instructif et plus important pour nous, c'est qu'il nous donne toute la pensée d'Alcuin sur la nature de la philosophie et sur ses parties constitutives. La philosophie, d'après Alcuin, est la connaissance, dans les limites de l'intelligence humaine, des choses divines et humaines. Elle se divise en trois parties distinctes : la physique, l'éthique et la logique. La physique, qui a pour objet la nature extérieure, comprend l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. L'Éthique, qui roule sur le gouvernement moral, comprend la prudence,

Comment Alcuin définit et divise la philosophie.

(1) La dédicace est conçue en ces termes :
Continet iste decem naturæ verba libellus,
Quæ jam verba tenent, rerum ratione stupenda,
Omne quod in nostrum poterit decurrere sensum.
Qui legit, ingenium veterum mirabile laudet.
Atque suum studeat tali exercere labore,
Exornans titulis vitæ data tempora honestis.
Hunc *Augustino* placuit transferre *Magistro*
De veterum gazis Græcorum clave latina :
Quem tibi rex, magnus Sophiæ sectator, amator,
Munere qui tali gaudes, modo mitto legendum.
Ibid. p. 334.—

la justice, la force et la tempérance. La logique qui se tient dans la sphère des choses rationnelles, est composée de deux parties : la dialectique et la rhétorique. La logique a été remplacée chez les docteurs chrétiens par la théologie. Or qu'est ce que la théologie? la théologie c'est la contemplation, l'intuition des choses divines ou célestes. De là, dit Alcuin, il s'ensuit que la vraie philosophie peut se diviser en deux parties : l'une spéculative ou intuitive, l'autre pratique ou actuelle (1).

C'est ainsi qu'Alcuin dans ses *écrits grammaticaux* consacre l'alliance des deux littératures, païenne et sacrée. C'est en se placant, pour ainsi dire, au milieu des deux mondes, du monde profane et du monde chrétien, qu'il jette les fondements de la restauration des lettres en France. Au paganisme il emprunte la forme, la justesse de l'expression, la régularité du langage; au Christianisme il emprunte le fond, la doctrine, les idées. Mais chez lui la pensée morale est prépondérante, l'élément religieux et pratique domine dans l'étude des lettres. Il fait aboutir les classiques anciens à la religion chrétienne. La Rome païenne est éclairée et dirigée par la Rome chrétienne.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ÉRECTION D'ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PRIMAIRE ET MOYENNE.

Après avoir revu et corrigé les ouvrages de la littérature profane et sacrée; après avoir marqué d'après

(1) Ibid. p. 335.

les classiques d'Athènes et de Rome les principes et les règles du langage, les lois de la pensée, que restait-il à faire à Alcuin? il lui restait à organiser, à régulariser l'enseignement public; il lui restait à ériger des établissements d'instruction qui fussent comme des centres d'activité intellectuelle d'où les lumières et les connaissances partiraient pour se répandre dans toutes les parties de l'empire carlovingien. Depuis longtemps Alcuin roulait ce grand projet dans son esprit; dès son arrivée en France, il avait été son point de mire, son but principal. Tout ce que nous lui avons vu faire jusqu'ici n'a été qu'une préparation, un acheminement systématique vers la réalisation de ce projet. Charlemagne de son côté sentait également la nécessité d'élever des écoles pour dissiper les ténèbres de l'ignorance. Ainsi unis d'intelligence et de vue, guidés par les mêmes lumières, la même conviction, ces deux représentants du savoir entreprirent avec ardeur et d'une manière décisive le travail de la rénovation du monde occidental. L'Europe allait bientôt sortir du chaos dans lequel les barbares l'avaient précipitée, pour rentrer dans la voie du véritable progrès.

Charlemagne décréte l'instruction publique.

L'année 787 marque une ère mémorable dans l'histoire de la civilisation moderne; c'est de cette année que date la circulaire adressée par Charlemagne aux évêques et aux moines pour la fondation des écoles. Voici les considérants de cette *ordonnance impériale* que l'on pourrait appeler la charte constituante de la pensée moderne :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi des Francs et
» des Lombards, patrice des Romains, au nom du Dieu
» Tout-Puissant, salut. Sache votre dévotion agréable
» à Dieu, qu'après en avoir délibéré avec nos fidèles,

» nous avons estimé que les évêchés et les monastères
» qui, par la grâce du Christ, ont été rangés sous
» notre gouvernement, outre l'ordre d'une vie régu-
» lière et la pratique de la sainte religion, doivent
» aussi mettre leur zèle à l'étude des lettres, et les
» enseigner à ceux qui, Dieu aidant, peuvent apprendre,
» chacun selon sa capacité. Ainsi, pendant que la règle
» bien observée soutient l'honnêteté des mœurs, le soin
» d'apprendre et d'enseigner mettra l'ordre dans le lan-
» gage, afin que ceux qui veulent plaire à Dieu en vivant
» bien, ne négligent pas de lui plaire en parlant bien.

» Il est écrit : tu seras justifié ou condamné par tes
» paroles. Quoique, en effet, il soit mieux de bien agir
» que de savoir, cependant il faut savoir avant d'agir.
» Chacun donc doit apprendre la loi qu'il veut accomplir,
» de façon que l'âme comprenne d'autant plus l'étendue
» de ses devoirs, que la langue se sera acquittée sans
» erreur des louanges de Dieu. Car si tous les hommes
» doivent éviter l'erreur volontaire, combien plus doi-
» vent s'en garder, selon leur pouvoir, ceux qui ne sont
» appelés qu'au service de la vérité ! Or, dans ces der-
» nières années, comme on nous écrivait de plusieurs
» monastères, nous faisant savoir que les frères qui les
» habitent multipliaient à l'envi leurs saintes prières
» pour nous, dans la plupart de ces écrits, nous avons
» reconnu un sens droit et un discours inculte. Ce
» qu'une sincère dévotion dictait fidèlement à la pen-
» sée, un langage inexpérimenté ne pouvait l'exprimer
» au dehors, à cause de la négligence qu'on porte aux
» études. C'est pourquoi nous avons commencé à crain-
» dre que si la science manquait dans la manière d'é-
» crire, de même il y eut beaucoup moins d'intelligence
» qu'il ne faut dans l'interprétation des Saintes-Écritu-

» res. Bien que les erreurs de mots soient dangereuses, » nous savons tous que les erreurs de sens le sont beau- » coup plus. C'est pourquoi nous vous exhortons, non- » seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais » encore, avec une humble intention bénie de Dieu, à » rivaliser de zèle pour apprendre, afin que vous puis- » siez pénétrer plus facilement et plus sûrement les » mystères des Saintes-Écritures. Or, comme il y a dans » les livres sacrés, des figures, des tropes et d'autres » ornements semblables, il n'est douteux pour personne » que chacun, en les lisant, ne saisisse d'autant plus vite » le sens spirituel, qu'il s'y trouve mieux préparé par » l'enseignement des lettres. Il faut choisir pour ce mi- » nistère des hommes qui aient la volonté, le pouvoir » d'apprendre, et le désir d'instruire les autres : et que » cela soit fait seulement dans l'intention pieuse qui » inspire nos ordres. Car nous désirons que vous soyez, » comme il convient à des soldats de l'Église, pieux au » dedans, doctes au dehors réunissant, la chasteté d'une » sainte vie et la science d'un bon langage, afin que » tout homme qui vous visitera pour l'amour de Dieu » et pour voir de près la sainteté de vos mœurs, en même » temps qu'il sera édifié de votre esprit, s'éclaire de » votre sagesse, la reconnaisse soit à vos leçons, soit à » vos chants sacrés, et revienne joyeux, rendant grâce » au Seigneur Tout-Puissant. Ne négligez point d'en- » voyer des copies de cette lettre à tous les évêques vos » suffragants, et dans tous les monastères, si vous vou- » lez jouir de nos bonnes grâces : au lecteur salut (1). »

(1) *Encyclica de litteris colendis, apud Baluze.* t. I. capit. p. 200. Sirmond, *Concilia Galliæ,* t. II. p. 124. Pertz. t. I. *legum.* p. 52, traduite par M. Ampère, *histoire littéraire*, t. III. p. 25 et par M. Ozanam. *la Civil. chrét. chez les Francs.* Ch. IX. p. 468 et 69. le texte

Les écoles Carlovingiennes.

L'instruction publique était solennellement décrétée; son organisation ne se fit pas longtemps attendre. Les évêques et les moines, pressés par les lettres fréquentes qu'Alcuin leur écrivait, suivirent avec un vif empressement l'impulsion donnée par l'empereur. Ils procédèrent au rétablissement des écoles dans les cités épiscopales et dans les grands monastères. Le prélat qui se distingua surtout dans ce travail de restauration fut le savant italien Théodulf, dont nous avons déjà dit un mot; il déploya la plus grande activité pour faire revivre le mouvement intellectuel. Il adressa un capitulaire aux prêtres de son diocèce dans le but de leur faciliter les moyens d'étude; il leur enjoignit en outre d'ériger des écoles dans leur paroisse respective et déclara que l'enseignement qu'ils donneraient aux enfants des fidèles serait gratuit (1). « Que les prêtres » disait-il, tiennent des écoles dans les bourgs et les » campagnes; et si quelqu'un des fidèles veut leur con» fier ses enfants pour leur faire étudier les lettres, » qu'ils ne refusent point de les recevoir et de les ins-

latin n'est pas élégant, mais il est correct. L'exemplaire qui nous a été conservé s'adressait à Baugulf, abbé de Fulde: « Karolus, gratia Dei, rex Francorum et Longobardorum ac patricius romanorum, Baugulfo abbati et omni congregationi, tibi etiam commissis oratoribus nostris, in omnipotentis Dei nomine, amabilem direximus salutem. »

(1) « Presbyteri per villas et vicos scholas habeant, et, si quilibet fidelium suos parvulos ad discendas litteras eis commendare vult, eos suscipere et docere non renuant, sed cum summa caritate eos doceant, attendentes illud quod scriptum est: qui autem docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad Justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Cum ergo eos docent, nihil ab eis pretii pro hac re exigant, nec aliquid ab eis accipiant, excepto quod eis parentes caritatis studio sua voluntate obtulerint. » GEORG. GOTHOFR. KEUFFEL, *Historia originis ac progressus Scholarum inter Christianos*. Helmstadii MDCCXLIII § XL. p. 173. —

» truire, mais qu'au contraire, ils les enseignent avec » une parfaite charité, se souvenant qu'il est écrit : » ceux qui auront été savants brilleront comme les » feux du firmament, et ceux qui en auront instruit » plusieurs dans la voie de la justice, luiront comme » des étoiles dans toute l'éternité. Et qu'en instruisant » les enfants, ils n'exigent pour cela aucun prix, et » ne reçoivent rien, excepté ce que les parents leur » offriront volontairement et par affection. »

A partir de ce moment la France se convertit en un vaste athénée ; partout elle se couvrit d'écoles qui répandirent les lumières dans toutes les classes de la société. L'histoire nous dit que ces écoles acquirent rapidement une grande célébrité, et que, de leur sein sortirent les hommes les plus distingués du siècle suivant; mais ce qu'elle ne nous dit pas, du moins d'une manière positive, c'est en quoi consistait précisément la constitution intérieure, c'est-à-dire l'ensemble des cours que l'on donnait dans ces écoles. Cette question est difficile, pleine d'obscurité; cependant il est de la plus haute importance de l'examiner. C'est en la résolvant que nous pourrons seulement parvenir à connaître la nature et l'objet de l'enseignement théologique et littéraire à l'époque carlovingienne (1).

Leur division, leur organisation intérieure et extérieure et leur enseignement respectif.

Les écoles se divisaient en trois classes, savoir : les écoles paroissiales, les écoles monastiques et les écoles épiscopales. Les écoles paroissiales étaient de deux espèces; dans les unes les prêtres donnaient l'instruction, dans les autres, ils la recevaient. Au premier coup d'œil, il paraît étrange de voir des eccle-

(1) Pour la traiter dans tout son ensemble et d'après tous les documents que l'histoire nous a conservés, nous ne craindrons pas de dépasser un peu le règne de Charlemagne.

siastiques suivre des cours en qualité de simples élèves. Mais, pour peu que l'on réfléchisse, la chose s'explique naturellement. Dans les temps qui précédèrent le règne de Charlemagne, quels progrès la barbarie n'avait-elle pas faits ? Nous l'avons vu; elle avait établi sa domination, son triomphe, sur toute la France. Grâce à cette domination, à ce triomphe, des hommes ignorants, grossiers, avaient été revêtus de la dignité sacerdotale. Sans doute, c'était une tâche imprimée à la face de l'Église; mais ces hommes ignorants étaient nombreux; on ne pouvait sans inconvénient les démettre de leur charge; il fallait les rendre capables de remplir les fonctions sacrées. C'est pourquoi Charlemagne leur prescrivit (1) de fréquenter des écoles particulières érigées dans les principales villes de son empire. Mais tous les prêtres ne pouvaient à la fois s'y rendre; il était nécessaire qu'il en restât une partie dans les campagnes, pour le service divin. Le mouvement de l'étude était donc alternatif. Qu'enseignait-on dans ces écoles? On enseignait les principes généraux de la théologie et de la tradition; on donnait des leçons sur l'Écriture-Sainte, le culte religieux, les Saints Canons et sur tout ce qui concerne les Sacrements de l'Église.

Pour ce qui est des écoles dans lesquelles les prêtres

(1) « Statutum est ut omnes presbyteri parochiæ, ad civitatem per turmas et per hebdomadas, ab episcopo sibi constitutas conveniant discendi gratia : ut aliqua pars in parochiis presbyterorum remaneat, ne populi et ecclesiæ Dei absque officio sint, et aliqui utilia in civitate discant, ut meliores ad parochias demum, et sapientiores, atque populis utiliores absoluti, revertantur, et ibi ab episcopo, id est in civitate, sive a suis bene doctis ministris bono animo instruantur de sacris Lectionibus, et divinis cultibus, et sanctis canonibus, quæ predicare et facere debent. » Georg. Gothofr. Keuffel. Ibid. § XLXVIII. p. 205. et 205.—

remplissaient le rôle de professeurs, leur enseignement était plus restreint, plus élémentaire. Elles avaient uniquement pour but d'apprendre aux enfants du peuple les premiers rudiments de la doctrine chrétienne, de les élever dans la connaissance du symbole, cachet de la foi, et de l'oraison dominicale (1).

Les écoles monastiques ou abbatiales qui, après la circulaire impériale, furent érigées sinon dans tous, au moins dans la plupart des monastères, avaient aussi en partie pour objet l'explication des vérités fondamentales du Christianisme; mais on s'y occupait principalement de l'étude des arts libéraux. Quels sont les succès qu'elles obtinrent dans ce genre d'étude? Nous ne pourrions le dire avec certitude. Mabillon n'a que des éloges pour les monastères de son ordre. Dans nos écoles, dit-il, on enseignait toutes les sciences, mais on y voyait surtout fleurir l'étude de l'Écriture-Sainte et des Saints-Pères; cette étude était le centre de tout; c'était là que convergeaient, pour ainsi dire, les humanités et les arts libéraux. On y cultivait assidûment la vertu, les belles lettres, et on s'y livrait à la lecture des auteurs profanes qui n'étaient point entachés d'obscénité (2). Conringius

(1) « Symbolum, quod est signaculum fidei, et Orationem dominicam discere, semper admoneant sacerdotes populum Christianum. Volumusque ut disciplinam condignam habeant, qui hæc discere negligunt, sive in jejunio, sive in alia castigatione. Propterea dignum est ut filios suos donent ad scholam, sive ad monasteria, sive foras presbyteris, ut fidem catholicam recte discant, et Orationem dominicam, ut domi alios edocere valeant. et qui aliter non potueerit, vel in sua lingua hoc discat. » Ibid. § XL. p. 172.

(2) « In Scholis nostris docebantur disciplinæ omnes, præcipue tamen vigebat studium Scripturæ sacræ ac sanctorum Patrum. Eo cetera omnia studia referebantur, eo viam faciebant humaniores litteræ, artesque liberales... erat in scholis nostris, ut virtutis studium, ita et humaniorum litterarum frequens usus, quibus addiscendis etiam profanorum auctorum, eorum qui ab omni ob-

au contraire, soutient que dans les écoles soit monastiques, soit épiscopales de l'ère carlovingienne, on n'enseignait que les arts libéraux (1). Or, selon lui l'enseignement de ces arts libéraux était circonscrit dans les limites étroites d'une littérature moins avancée, plus inculte; il était concentré dans ce que l'on appelait alors le *trivium* (2), c'est-à-dire, la grammaire, la réthorique et la dialectique. Conringius accorde cependant que le trivium était susceptible d'une extension plus grande, qu'il comprenait quelques-uns des éléments constitutifs du *quadrivium*, qui étaient l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Ce sentiment paraît être plus fondé que celui de Mabillon. En effet le programme d'étude que le capitulaire d'Aix-la-Chapelle de l'année 789, fit suivre dans les écoles monastiques et épiscopales, n'était ni plus complet, ni plus scientifique (3). Ce capitulaire ne prescrit d'enseigner ni les sept arts libéraux, ni le *trivium* en entier, mais il ordonne seulement de recueillir çà et là dans le *trivium* et le *quadrivium* des pensées, des idées pour les répandre dans l'intelligence des enfants. Toutefois il ne faut point croire que le cadre des études dans les écoles dont nous venons de parler, soit toujours resté aussi resserré, aussi peu étendu; il prit dans la suite des proportions plus larges; on y ajouta successivement de nouvelles branches, de nouveaux cours. Les ouvrages d'Alcuin que nous avons analysés

scænitate abhorrent, lectio adhibebatur. *Mabillon* in præfatione ad *Acta Sanctorum Seculi III. benedictionorum*, nº 42.

(1) Conringius in *dissert.* III. p. 79. 80.

(2) La division connue du *trivium* et *quadrivium* de Cassiodore et de Boëce fut portée d'Italie en Angleterre par Augustin; en Espagne, par Isidore de Séville; par Alcuin, en France.

(3) « Ut Scholæ Legentium puerorum fiant, psalmos, notas, cantus, computum, grammaticam per singula monasteria vel episcopia discant. » Georg. Gothofr. Keuffel. ibid. § XLI. p. 175.

jusque maintenant, en sont une preuve incontestable. Ce savant moine ajouta en outre, ainsi que nous le verrons, plusieurs traités, plusieurs lettres, sur la théologie et la morale. C'est donc graduellement que les sciences humaines et la dogmatique chrétienne furent enseignées dans les monastères, d'une manière proportionnée à l'intelligence et à la connaissance de l'époque.

Les écoles monastiques se divisaient en internes et externes, ou autrement, en écoles du cloître et canoniques (1). Dans les écoles internes, on n'admettait que les enfants qui devaient embrasser la profession monastique. Les écoles externes au contraire étaient fréquentées par ceux qui, après avoir reçu les premières notions de la science, rentraient dans le monde. La raison de cette distinction était donc toute naturelle; il ne convenait point, comme le fait remarquer Mabillon, que les jeunes gens qui étaient exclusivement consacrés au service de Dieu fussent en contact avec le collége des séculiers (2).

La diversité des arts et des sciences que l'on était obligé d'enseigner dans les écoles monastiques, à cause de la différence d'âge et de capacité intellectuelle des élèves, engendra une autre distinction : il y eut des écoles supérieures et des écoles primaires comme nous disons

(1) « Traduntur post breve tempus *marcello* scholæ claustri, cum beato Notkero balbulo, et ceteris monachici habitus puerules : externæ vero, id est canonicæ *Isoni*, cum *Salomone* et ejus comparibus. » GEORG. GOTHOFR. Keuffel. Ib. §. XLII. p. 179.

(2) « Quia pueris Deo consecratis non conveniebat, ut secularium collegio commiscerentur, divisi sunt in duas turmas, et scholæ Interiores et Exteriores constitutæ. In concilio Aquisgranensi ao. 817. cap. 45. Statutum : ut schola in monasterio non habetur, nisi eorum qui oblati sunt : non quo pueri seculares ab scholis nostris excluderentur, sed quo diversi ordinis pueri divisis in scholis non unos audirent præceptores,... ut ne pueri monachi secularia cum secularibus discerent. » *Ibid.* § XLII. p. 181.—

aujourd'hui. Dans les écoles primaires on apprenait aux enfants le symbole de la foi, l'oraison dominicale, le chant, le comput et la grammaire (1). Les écoles supérieures cultivaient la science sur une échelle beaucoup plus large; on y enseignait les lettres divines, les arts libéraux, les mathématiques, l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, la musique, la rhétorique, la poésie, même les langues orientales, telles que l'hébreu, l'arabe. Ces écoles, dont nous trouvons un modèle parfait dans celle de Tours, à la tête de laquelle nous verrons plus tard Alcuin, ne furent point organisées par suite d'un décret, d'une ordonnance impériale; elles trouvèrent leur origine dans la liberté de l'enseignement religieux. Elles furent créées par le zèle privé de quelques savants qui n'avaient rien tant à cœur que de perfectionner leurs connaissances et de communiquer aux autres les sciences qu'ils avaient acquises. On cherchait à répandre, à propager la culture des lettres; on aimait à populariser l'érudition; pour cela on se servait de deux moyens fort efficaces : lorsque dans un monastère, il n'y avait point d'hommes instruits, d'hommes capables de se livrer à l'enseignement, on ne rougissait point d'en demander à un autre qui en avait; ou bien on envoyait quelques moines étudier les lettres là où elles florissaient le plus, afin qu'ils rapportassent les trésors de la science dans le sein de leur corporation. C'est ainsi qu'entre les moines il y avait partout communication des idées, des lumières; une même pensée, un même désir, celui de l'instruction, remuait leurs âmes.

Venons maintenant aux écoles épiscopales ou cathédrales. Charlemagne, dans ses vues larges et profondes, leur avait assigné leur véritable but, leur caractère

(1) Voir ci-dessus page 72.

spécial. Il voulait que l'on y enseignât les sciences humaines et l'Écriture-Sainte; il voulait qu'elles fussent des foyers intellectuels, où l'on formerait des hommes qui par leur piété et leur savoir, pourraient édifier le peuple chrétien, résister aux diverses hérésies et combattre les ennemis du Christ (1). Les évêques comprirent tous les avantages qui résulteraient de l'application de la pensée impériale, pour la société européenne et pour l'Église. Cependant ils furent lents à s'emparer de cette pensée, à la réaliser. Plus tard Louis-le-Débonnaire les excita de nouveau par un décret (2), à fonder des écoles pour instruire les fils et les ministres de la religion chrétienne; mais il s'écoula plusieurs années sans que ce décret fut mis à exécution.

Au milieu de cette espèce de torpeur, une idée en apparence nouvelle, mais qui ne l'était point (3), une idée capable de stimuler les esprits, se fit tout à coup

(1) C'est ce qu'il est facile de voir d'après le sixième canon du concile de Châlons-sur-Saône de l'année 813 : « oportet etiam, ut sicut dominus Imperator Carolus, vir singularis mansuetudinis, fortitudinis, prudentiæ, justitiæ ac temperantiæ præcepit, episcopi scholas constituant, in quibus et litteraria solertia disciplinæ, et sacræ scripturæ documenta discantur, et tales ibi erudiantur, quibus merito dicatur a domino : Vos estis sal terræ, et qui condimentum plebibus esse valeant, et quorum doctrina non solum diversis hæresibus, verum etiam antichristi monitis et ipsi antichristo resistatur, ut merito de illis in laude Ecclesiæ dicatur : mille clypei pendent ex ea, et omnis armatura fortium. » GEORG. GOTHOFR. KEUFFEL. Ib. § XLVI. p. 196.—

(2) Voici ce décret publié l'an 823 : « scholas sane ad filios et ministros ecclesiæ instruendos vel edocendos, sicut nobis præterito tempore ad Attiniacum promisistis, et vobis injunximus, in congruis locis, ubi necdum perfectum est, a vobis ordinari non negligatur. Ibid. p. 198.

(3) *Launoi* montre qu'elle avait déjà occupé l'esprit de Charlemagne. De scholis celebribus cap. I. et cap. XI.

jour. Les pères du concile de Paris, qui fut tenu pendant le cours de l'année 829, proposèrent à l'empereur Louis d'ériger en France trois écoles publiques, dans le but d'y maintenir la culture des lettres en honneur. D'après leur plan, ces écoles eussent été des espèces d'universités, vrais boulevards de la science, accessibles à tout le monde, aux étrangers comme aux français; on devait y enseigner les connaissances divines et humaines qui pouvaient servir d'auxiliaires pour pénétrer plus facilement, plus profondément dans l'étude de la théologie et de l'Écriture-Sainte (1). Mais ces écoles n'étant ni fixes, ni permanentes, ne produisirent naturellement que des effets passagers, momentanés; par conséquent leur influence sur la société, leur action sur le mouvement de la pensée en Occident, fut faible, précaire, toute de circonstance.

Quant aux autres écoles épiscopales qui étaient fixes, permanentes, ordinaires, elles se divisaient en écoles mineures et en écoles majeures. Primitivement, il n'y eut que des écoles mineures; fréquentées exclusivement par des enfants, on y enseignait la lecture des psaumes, le chant (2), le comput et la grammaire. Plus tard, les

(1) Voici en effet comment Thomassin caractérise l'enseignement que l'on donnait dans ces écoles essentiellement différentes de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici : « in scholis publicis non theologicæ tantum disciplinæ, sed et humaniores litteræ prælegebantur, quæ præsidio esse possent ad theologiam et scripturam penitius faciliusque perdiscendam : in cæteris autem scholis sacræ tantum litteræ, et potissima capita clericalis professionis tradebantur. Ad scholas publicas omnibus dabatur aditus, nullo diœceseon regnorumque discrimine : cum parochorum scholæ parochianis, episcopales diœcesanis tantum, monasticæ denique monachis solis paterent, vel si quos ad eas Episcopi amandassent. » *De Vet. et nova Eccles. Discipl. part.* 2. lib. I. cap. 98. § 4.

(2) Partout dans les écoles épiscopales l'art de chanter figure

empereurs Charles et Louis voulurent en faire ériger de majeures dans lesquelles on élèverait les jeunes gens destinés aux dignités sacerdotales, et où l'on embrasserait l'étude des lettres profanes et de la théologie; mais leur volonté ne fut exécutée qu'en partie; quelques évêques seulement obéirent et se mirent à l'œuvre; encore leur création fut-elle imparfaite, car dans les écoles qu'ils instituèrent, il n'y eut jamais de programme d'étude régulièrement arrêté; la constitution de la doctrine était plus ou moins incertaine, mobile; tout dépendait des talents du maître, des connaissances du professeur. C'est ce que nous voyons clairement dans l'école de Paderborn, en Bavière, et dans celle de Liége en Belgique, qui furent, sans contredit, les plus célèbres de tout l'empire carlovingien. Là les maîtres étaient érudits, savants, profondément versés dans les sciences humaines et divines, dans la littérature classique et la théologie; aussi l'enseignement que l'on y donnait était-il vaste, régulier, complet. A Paderborn, on enseignait la dialectique, la rhétorique, la musique, la grammaire, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la géométrie; on y lisait Homère, Virgile, Crispus, Salluste et Stace; on y familiarisait l'esprit des élèves avec les formes diverses du rithme poétique et musical (1). A

à côté de l'art de lire; il y avait des lecteurs (lectores), et des chanteurs (cantores). Ces deux enseignements étaient étroitement unis; l'un entraînait l'autre. Charlemagne y attachait tant de soin qu'il avait fait venir de Rome des maîtres de chant.

(1) « Studiorum multiplicia sub (eo episcopo Meinwerco) floruerunt exercitia, et bonæ indolis juvenis et pueri strenue instituebantur, norma regulari proficientes haud segniter in claustrali disciplina. Omniumque Litterarum doctrina claruit hic sub ipsius sororio, Imado episcopo. Sub quo in Paderbornensi ecclesia publica floruerunt studia, quando ibi *Musici* fuerunt et *dialectici*, enituerunt *rhetorici* clarique *grammatici*, quando magistri artium exercebant

Liége, les lettres n'étaient ni moins cultivées ni moins florissantes. L'évêque de la ville, sous la direction duquel les cours se donnaient, était à la fois philosophe, rhéteur, poète, musicien; il connaissait parfaitement les divines Écritures et la littérature profane (1).

L'école du palais, son origine.

Telle était, au premier point de vue matériel et scientifique, l'organisation des écoles paroissiales, monastiques et épiscopales, qui furent le résultat de l'impulsion communiquée à l'Europe entière par Alcuin et Charlemagne. Mais au-dessus de ces écoles il y en avait une qui brillait d'un éclat particulier, vraiment royal; c'était l'école du Palais : elle était ainsi appelée parce qu'elle avait son siége dans l'intérieur du palais impérial. Charlemagne lui-même en était le restaurateur; c'est à lui qu'elle devait sa réhabilitation (2). A l'amour des

trivium, quibus omne studium circa quadrivium. Ubi *mathematici* claruerunt, et *astronomici* habebantur, *physici* atque *geometrici*. Viguit *Homerus* magnusque *Virgilius*, *Crispus* et *Sallustius*, et Urbanus *Statius*, ludusque fuit omnibus insudare versibus, et dictaminibus, jucundisque cantibus. Quorum in scriptura et pictura jugis instantia, claret multipliciter hodierna experientia, dum studium nobilium clericorum usu perpenditur utilium librorum.» Georg. Gothofr. Keuffel. Ib. § XLIX. p. 212.—

(1) « Franco, Episcopus Leodiensis (circa annum. 869) vir in divinis scripturis eruditissimus, et in studio secularium Litterarum egregie doctus, philosophus, rhetor, poeta et musicus excellens, ingenio acutus, Sermone disertus, vita et conversatione devotus atque sanctissimus, pluribus annis publicæ scholæ præfuit, et multos in omni scientia discipulos doctissimos enutrivit. » Launoius. *De scholis, celebribus* etc. cap. 25. p.

(2) C'est au père *Pitra*, bénédictin (histoire de S[t] Léger, chapitres II et III), qu'appartient le mérite d'avoir prouvé l'existence de l'école du palais sous les rois Mérovingiens, déjà indiquée par les savants auteurs de *l'Histoire* littéraire de la France, t. III. M[r] Ozanam dans son ouvrage de la *civilisation chrétienne chez les Francs*, a produit des preuves nouvelles de l'existence de l'école Palatine avant Charlemagne, p. 404 et seqq. ch. IX.

armes, il joignait en effet l'amour des muses, la passion des lettres. Pour satisfaire cette passion, il entretenait à la cour quelques érudits, quelques savants, avec lesquels il conversait sur tout ce qui touche à l'érudition; il tenait continuellement leur esprit en éveil, en leur proposant des difficultés sérieuses, scientifiques, sur toutes les branches de nos connaissances; il leur fit faire l'instruction de ses fils et de ses filles avec ordre et régularité; il voulut, comme le rapporte Eginhard (1), qu'ils leur enseignassent les arts libéraux, à l'étude desquels il s'adonnait avec ardeur. De leur côté, les courtisans, marchant sur les traces de l'empereur, firent trève aux idées d'aventures chevaleresques, de bataille, pour lire, discuter, raisonner. Bientôt l'on vit réunis les trois éléments constitutifs de la gloire du palais : l'académie ou plutôt la réunion d'hommes lettrés que le Prince appelle à discuter des questions de tout genre; la bibliothèque, richement pourvue de livres sacrés et profanes (2), enfin l'école, où les jeunes gens sont instruits (3). Alcuin était l'image vivante, l'âme même de cette école; tout ce qu'elle renfermait se mouvait autour de lui comme autour de son centre. Les disciples qui, sous sa direction, se vouaient au culte

Ses trois éléments constitutifs.

(1) Liberos suos ita censuit instituendos, ut tam filii, quam filiæ primo liberalibus studiis, quibus et ipsi operam dabat, erudirentur. Eginh. c. 19. p. 95.—

(2) Il y avait dans le palais du prince, où était l'école, une bibliothèque pour les étudiants, comme il paraît par Ademar en sa chronique d'Angoulème, où il rapporte que *Louis-le-Débonnaire* prêta des livres de cette bibliothèque à Amalarius, diacre de l'église de Metz, pour dresser la règle qu'il composa pour la vie des chanoines, par des extraits qu'il fit des anciens conciles et des Pères de l'Église, et particulièrement des sentences d'Isidore, évêque de Sévile. *Claude Joly, Traité historique des écoles épiscopales et ecclésiastiques.* Paris MDCLXXVIII. ch. XXII. p. 160 et 161.—

(3) *Ozanam,* la civil. chr. chez les Francs. ch. IX. p. 474.

Alcuin était à la tête de cette école; il avait pour élèves tout ce qu'il y avait de grand dans l'empire.

de la science, étaient nombreux et distingués; c'étaient tous les grands dignitaires de l'empire : Charles, Pepin et Louis, fils de Charlemagne; Adalhard, Angilbert (1), Flavius Damætas (2), et Eginhard, conseillers habituels de l'empereur, Riculf, archevêque de Mayence (3), Rigbod, archevêque de Trèves (4), Gisla, sœur de Charlemagne (5), Gisla fille de Charlemagne, (6), Richtrude, religieuse à Chelles, Guntrade, surnommée Eulalie (7), et avant tout Charlemagne lui-même; voilà les personnages qui suivaient ses cours avec zèle, assiduité, enthousiasme. Écoutons comment Alcuin lui-même nous décrit d'une manière poétique tout le mouvement intérieur de cette cour savante, dans une épître ou l'on se perdrait aisément, si l'on ne savait d'avance que sous les noms de David, de Flaccus, d'Homère, et tant d'autres tirés de l'Écriture et de l'antiquité, on retrouve Charlemagne, Alcuin, Angilbert, et tous ceux qui faisaient l'ornement du palais (8).

(1) Epist XXII, Froben. t. I. p. 32. et epist. XXIII. p. 33. Alcuin l'appelle son fils; or, le mot fils et disciple, dans les lettres d'Alcuin sont identiques, comme le fait remarquer Mabillon, lib. XXV. annal num. XXX, VIII. p. 267 et Froben. t. I. *de vita beati Flacci Alcuini commentatio* p. XXXIV. num. LXXXVIII.

(2) Ibid. Ep. XXXIX. p. 54 et epist, XLI. p. 56. C'était un homme d'armes.

(3) Avant qu'il fût évêque, il suivit assidûment les leçons d'Alcuin dans l'école du palais. Ibid. Epist. CLXXXII. p. 245, ou Alcuin l'appelle *desideratissimus filius*.

(4) Ibid. Ep. CXXIX. p. 192. et 193.

(5) Ibid. Ep. XCVIII. et XCIX. p. 148 et 149.

(6) Ibid. Ep. C. p, 149.

(7) Ibid. ep. CLXXXIV. p. 247. Vierge d'une haute noblesse; ce fut à sa demande qu'Alcuin écrivit le traité : *de ratione animæ*.

(8) Voici les passages les plus positifs et les plus caractéristiques que l'on rencontre dans la correspondance d'Alcuin, sur l'école palatine. Ibid. t. I. Epist. XXIII. ad Homerum (Angilbertum)

Le poète n'écrit d'abord que pour accuser réception d'une lettre. Mais, au souvenir du Prince dont elle lui portait les amicales paroles, son cœur s'émeut et son style s'élève : « Vous êtes la gloire et l'espérance » de vos peuples; vous êtes la joie d'un grand em- » pire; vous êtes l'honneur de l'Église, vous en avez » la garde, vous en avez l'amour. Vous avez rempli » de dignes ministres tous les rangs de la hiérarchie » qui peuple la Chapelle. Un prêtre saint, le cœur ins- » piré, marche devant les prêtres, qu'il gouverne de » la voix et de l'exemple. L'ordre des diacres vous a » pour guide, ô Jessé ! votre parole retentit, semblable » au mugissement du taureau, ainsi qu'il convient au » ministre qui du haut de l'Ambon lit au peuple la parole » sainte. Ensuite Sulpicius conduit la blanche troupe

p. 33 : « miror cur Flaccinæ pigritiæ socordiam septiplicis sapientiæ decus, dulcissimus meus David interrogare voluisset de quæstionibus palatinis... dum sæcularis litteraturæ libri et ecclesiasticæ soliditatis sapientia, sicut justum est, apud vos invenientur, in quibus ad omnia, quæ quæruntur, veræ inveniri possunt responsiones. »

Epist. LXXXV. p. 126. « Idem Petrus fuit, qui in Palatio vestro grammaticam docens claruit. — et — « Vestra vero auctoritas *palatinos* erudiat pueros, ut elegantissime proferant, quidquid vestri sensus lucidissima dictaverit eloquentia : ut ubique regalis Nominis carta decurrens, regalis sapientiæ nobilitatem ostendat. »

Epist. LXVII. p. 90. « et ut ad rem veniam, ac ignorantiæ fomentis caput percussi medicari incipiam : ego imperitus, ego ignarus, nesciens *Ægyptiacam scholam* in Palatio Davidicæ versari gloriæ. »

Epist. XXXVIII. p. 53. « ad hanc omni studio discendam et quotidiano exercitio possidendam exhortari, Domne Rex ! juvenes quosque in *Palatio Excellentiæ* vestræ, quatenus in ea proficiant ætate florida, ut ad honorem canitiem suam perducere digni habeantur, et per eam ad perpetuam valeant pervenire beatitudinem. »

Epist. CXXV. p. 184;.. « et juvenum mentes quadam inertiæ rubigine obductas ad acumen ingenii per vestram sanctissimam solertiam eliminandas. »

» des lecteurs : c'est son devoir de les guider, et de
» leur apprendre à ne point déplacer les accents.
» Idithun forme les enfants aux chants sacrés ; et,
» pour que leur voix harmonieuse fasse entendre de
» doux accords, ils apprennent comment la musique
» repose sur la combinaison des pieds, des nombres
» et des mesures. Bientôt les médecins se pressent
» dans l'atelier d'Hippocrate : l'un fait couler le sang,
» l'autre remue les simples dans la chaudière ; un troi-
» sième présente le breuvage bienfaisant. Et toutefois,
» ô médecins, donnez gratuitement, pour que la béné-
» diction du Christ accompagne vos mains ! cet empres-
» sement me plaît, et cet ordre est louable. Mais
» quel crime a commis l'harmonieux Virgile ? Ce père
» des poètes n'était-il pas digne de trouver un maître
» qui fît admirer sa muse charmante aux enfants du
» palais ? Que fait Béséléel (Eginhard), savant dans
» l'art de faire des vers ? Pourquoi n'a-t-il pas pris le
» gouvernement de l'école, sous les auspices du vieux
» Drancès tout chargé, tout blanchi d'années ? Zachée
» le petit se hausse de son mieux pour considérer la
» troupe des scribes. Chaque maître est à sa place.
» Que ma noble fille (Gisla) contemple les étoiles dans
» le silence des nuits, et qu'elle apprenne à louer sans
» cesse le Dieu puissant qui orna le firmament de cons-
» tellations, la terre de verdure ! les pipeaux de Flaccus
» (Alcuin) auront un chant pour vous, Homère (Angil-
» bert), quand vous serez revenu au sacré palais. Puis-
» sent vivre heureux Tyrsis et Ménaclas ! que Ménalcas
» continue de châtier les cuisiniers, pour que le poète
» voie fumer devant lui les plats chauds ; que l'échan-
» son Néhémie lui verse de larges coupes de vin grec,
» puisqu'il a coutume de ne point marcher sans une

» tonne à sa suite. Salut aux fils et aux filles de la royale » lignée ! que le Christ leur donne de vivre heureux » de longnes années, et leur accorde les joies du royau- » me éternel ! ô Christ, salut du monde, notre gloire, » notre vie et notre rédempteur, en tout temps, en toute » année, à toute heure, conservez notre bien aimé David » (Charlemagne) ; donnez-lui la joie d'une heureuse vie » et d'un règne béni ; et qu'à cette prière le peuple » entier, d'une seule voix, réponde : amen (1). »

(1) Mr Ozanam, *Civil. chrét. chez les Fr.* ch. IX p. 477, s'est permis de rapprocher dans cette traduction, les vers qui traitent de la Chapelle, et qui dans le texte forment deux fragments, séparés peut-être, dit-il, par une erreur de copistes. Nous transcrivons l'épître d'Alcuin d'après ce rapprochement.

Epist. CCXXVIII ad Carolum; de studiis in aula regia, Frob. t. II. p. 228.—

... Tu laus, spesque tuis, Toto tu gaudia Regno,
Tu decus Ecclesiæ, Rector, defensor, amator,
Tu dignos equidem misisti sorte ministros
Ordinibus Sacris, jam per loca nota Capellæ...
Presbyter egregius toto sub pectore plenus,
Iste sacerdotes factis et voce gubernat,
Ante illos gradiens, clarissima forma salutis :
Ordo ministrorum sequitur te *Jesse* magistrum.
Vox tibi sorte sonat Christi taurina per aulam,
Ut decet ex alto populis pia verba legente.
Candida *Sulpicius* post te trahit agmina lector,
Hos regat, et doceat, certis ne accentibus errent.
Instituit pueros *Idithun* modulamine sacro,
Utque sonos dulces decantent, voce sonora.
Quot pedibus, numeris, rithmo stat Musica, discat...
Accurrunt *Medici* mox *Hippocratica* tecta,
Hic venas fundit, herbas hic miscit in olla,
Ille coquit pultes, alter sed pocula præfert :
Et tamen, O medici ! cunctis impendite gratis,
Ut manibus vestris adsit benedictio Christi :
Hæc mihi cuncta placent, iste est laudabilis ordo.
Quid *Maro* versificus solus peccavit in aula ?
Quid faciet *Beleel* hiliacis doctus in odis ?

Cette épître a bien l'accent d'admiration passionnée, de respect et aussi d'aimable enjouement qui convenait eux entretiens familiers d'un homme excellent comme Alcuin, avec un grand homme comme Charlemagne. Toute la cour y paraît : le clergé de la Chapelle et les enfants qu'on exerce au chant ecclésiastique, le collége des médecins, les scribes de la bibliothèque, l'école enfin : et autour du Prince tout un cortège d'illustres personnes, vouées au culte des lettres. Le poète n'oublie ni les absents, ni les officiers de bouche dont il ne dédaigne pas les services, ni surtout les nobles princesses qu'il a droit de nommer ses filles depuis qu'elles ont sollicité ses secours (1).

Cur rogo non tenuit scholam sub nomine patris?
Quid faciet tardus canuto vertice *Drances*,
Consilio validus, gelida est ceu dextera bello?
Zacheus arborem conscendit parvus in altam,
Ut videat turbam scriptorum currere circum...
Jam tenet ordo suum proprie nunc quisque magistrum...
Noctibus inspiciat cœli mea filia stellas,
Adsuescatque Deum semper laudare potentem,
Qui cœlum stellis ornavit, gramine terras...
Fistula tunc *Flacci* proprium tibi carmen *Homere*
Jam faciet, tu dum sacram redieris in aulam.
Perpetuum valeat *Thyrsis* simul atque *Menalca*,
Ipse *Menalca* coquos nigra castiget in aula,
Ut calidos habeat *Flaccus* per fercula pultes.
Et *Nemias* groco infundat sua pocula baccho,
Qui secum tunnam semper portare suescit...
Omnibus alma salus pueris sit atque puellis.
Regia progenies valeas per sæcula longa:
Vivere quam Christus multis feliciter annis
Concedat, tribuens æterni et gaudia regni.
Christe salus mundi, laus, gloria, vita, Redemptor,
Temporibus cunctis, annis, atque omnibus horis,
Dilectum *David* conserva in sæcula multa;
Ut gaudens vivat felix, et prospere regnet.
Omnis ubique simul populus respondeat : amen! ...

(1) Ozanam, *ibid.*

Quelle était la nature de l'enseignement qu'Alcuin donnait dans l'école du palais.

Mais quel était l'objet, quelle était la nature de l'enseignement qu'Alcuin donnait à ses augustes disciples? Sur quoi roulaient ses leçons? Sur ce point, nous ne pouvons nullement nous ranger à l'opinion de M. Guizot qui soutient qu'Alcuin parlait un peu au hasard et de toutes choses; qu'il y avait dans l'école du palais plus de conversations que d'enseignement proprement dit, et que le mouvement d'esprit, la curiosité sans cesse excitée et satisfaite, en était le principal mérite (1). L'histoire nous dit que Charlemagne déploya une activité littéraire très-grande, extraordinaire même pour un Prince qui remplissait tout l'Occident du bruit de ses victoires; pour satisfaire sa curiosité scientifique, il fallait qu'Alcuin possédât une érudition vaste, profonde, et surtout qu'il la développât d'une manière claire, méthodique. Charlemagne remuait toutes les questions; il touchait à tous les problèmes; avec Pierre de Pise, il étudie la grammaire et relit les textes des ouvrages classiques; sous la conduite d'Alcuin, il achève de s'instruire dans les sciences alors connues; il apprend la rhétorique, la dialectique, la poésie, l'astronomie, les mathématiques; il étudie les Saints-Pères et l'Écriture-Sainte (2).

Ce qu'il faut penser de l'opinion de M. Guizot sur ce point.

(1) Guizot. *Hist. gén. de la civil. en Europe.* 22ᵉ leçon, p. 323.

(2) Dans l'épigramme CCLX qu'il envoya à ses frères d'York, Alcuin se glorifie d'être le précepteur de Charlemagne.

Talia namque placent vestro quia munera patri,
Qui nunc Egregias Regalibus insonat artes
Auribus, et patrum ducet per prata sequentem,
Præpulchro Sophiæ regnantem stemmate Celsæ.

Frob. t. II. p. 234.

Dans la lettre CXXIV. Charlemagne appelle lui-même Alcuin son très-cher précepteur en Jésus-Christ: « *carrissime in Christo præceptor.* » Ibid. t. I, p. 180.—

Mais c'est surtout l'épigramme CCXXXI qui est importante pour la matière que nous traitons; elle roule sur les études que l'on faisait à la cour (*de studiis in aula*) et renverse directement le

Il s'appliqua avec une ardeur si égale, si constante, qu'en peu de temps, il se trouva posséder tous les arts libéraux et la connaissance de plusieurs langues. Des sciences humaines, il voulut passer aux sciences divines; il étudia la théologie, et obtint dans cette branche des succès assez grands, comme il est facile d'en juger par plusieurs de ses Capitulaires et par les questions sans nombre qu'il proposait aux évêques et principalement à Alcuin. Si nous examinons ensuite la lettre (1) que les princesses Gisule et Richtrude écrivirent à Alcuin, retiré à Tours, nous serons facilement convaincus que cet habile professeur les avait familiarisées avec les plus hautes sciences à l'école du Palais.

Launoi, dans son *traité des écoles* (2), affirme également qu'il y avait au sein de la cour impériale une étude réglée, un enseignement régulier et constant. La littérature profane y était en effet aussi bien cultivée que la littérature sacrée. Toutefois, nous devons l'avouer, il fut un temps où l'on n'expliquait point Virgile aux élèves du palais; mais Alcuin, comme nous l'avons vu plus haut, réclama pour le poète, et tout donne lieu

sentiment de Mr Guizot; Alcuin, en effet, y indique bien clairement le programme d'études qu'il parcourait avec son royal disciple. Voici comme il s'exprime.

O mihi dulcis amor, David, per secla valeto,
Quam te præsentem semper habere velim!
Pierio ut tecum liceat mihi ludere versu,
Scandere vel summi sidera celsa poli :
Vel pulchras tecum numerorum discere formas,
Inrepere aut veterum dicta stupenda Patrum;
Aut tractare sacra æternæ præcepta salutis,
Quæ via te mecum pervehat astra super.

Ibid. t. II. p. 229.—

(1) Nous verrons cette lettre plus loin.

(2) Laun. De scholis celebribus per occidentem instauratis. cap. IV. p. 28-31.—

de croire qu'on lui rendit justice. Virgile eut le privilége de diviser les hommes de ce temps, de faire la passion des uns, le scandale des autres, l'occupation de tous. Rigbod, archevêque de Trèves, savait mieux les douze livres de l'Éneide que les quatre Évangiles. Alcuin, dans son enfance, avait préféré les larmes de Didon aux hymnes de David. Il est vrai que plus tard il se reproche amèrement ce péché, et que, devenu vieux, il ne veut plus faire admirer à ses écoliers de Tours les dangeureuses beautés du poète païen. Mais son disciple Sigulfe leur lira Virgile en cachette, et peu à peu le doux chantre des Géorgiques se fera ouvrir les portes les plus sévères (1).

M. Guizot base toute son opinion sur l'examen d'une pièce qu'il regarde comme l'expression de l'enseignement de l'école du palais. C'est une conversation, intitulée *Disputatio*, entre Alcuin et Pépin, second fils de Charlemagne, qui avait probablement alors quinze ou seize ans. Cette conversation lui paraît prouver qu'Alcuin, dans ces leçons, avait plutôt en vue le jeu de la pensée que la science proprement dite. Aux jours de sa renaissance, dans la joie de ses premières conquêtes, l'esprit, dit-il, n'est ni régulier, ni difficile; il s'inquiète peu de la beauté et de l'utilité réelle de son travail; il jouit de lui-même plutôt qu'il n'étudie, sa propre activité lui importe plus que les résultats; qu'on l'occupe, qu'on l'intéresse, c'est tout ce qu'il demande; il est charmé pourvu qu'il découvre ou produise quelque chose de nouveau, d'inattendu (2). Mais on peut dire que M. Guizot n'a pas saisi le véritable caractère de ce mor-

(1) On le trouve dans les catalogues de toutes les bibliothèques ecclésiastiques du neuvième et du dixième siècle, à St-Gall, à Fulde, à Metz, à Reims, ordinairement en compagnie d'Horace et de Térence. Ozanam, *Civil. chrét. chez les Francs*, ch. IX. p. 480.

(2) Guizot. ibid. 22e leçon. p. 323.

ceau littéraire (1); son coup d'œil sur Alcuin a été trop rapide; il n'a pas vu l'école du Palais dans son vrai jour; il parle trop d'après des idées préconçues. M. Ampère montre ce nous semble plus de critique, plus de réflexion; son point de vue est plus large, plus littéraire, surtout plus historique; aussi apprécie-t-il le dialogue qui nous occupe avec justesse et vérité. « Ce dialogue, dit-il, est une » espèce de catéchisme poétique, contenant un grand » nombre de phériphrases imaginées pour désigner tel » ou tel objet, qui sont tout à fait dans l'ancien goût » germanique. Les peuples les moins avancés arrivent » très-vite à cette recherche d'expression, on en a la » preuve dans plusieurs monuments de la poésie pri- » mitive des Arabes. Il en est de même des anciennes » littératures du Nord, et en partie de la poésie Scandi- » nave. Les Scaldes avaient l'habitude de ne jamais appe- » ler les choses par leur nom et d'inventer, pour dési- » gner les objets les plus simples, des circonlocutions » souvent fort compliquées. Dans ce qu'on appelle la » seconde Edda, l'Edda en prose, tout un chapitre est » consacré à des questions très-analogues à celle » qu'Alcuin propose au jeune Pépin; en voici quelques » exemples : « que sont les cheveux? — Le vêtement » de la tête. — Que sont les doigts? — Les archets » (plectra) des cordes. —

» Cette phériphrase est d'un Scalde.

» Il est donc vraisemblable qu'Alcuin s'est rappelé » les formules poétiques de quelques chants saxons qui » avaient pu le frapper dans son enfance: la poésie » anglo-saxonne a les plus grands rapports avec la

(1) Mr Capefigue regarde le dialogue entre Alcuin et Pépin, comme un modèle d'analyse et de philosophie humaine et chrétienne, à l'usage des jeunes hommes. Hist. de Charlem. t. II. p. 234.

» poésie scandinave; elle fait usage de locutions sem-
» blables, et même, dans les poèmes anglo-saxons qui
» roulent sur des sujets bibliques, on retrouve ces
» périphrases empruntées à la mythologie scandinave
» par des auteurs chrétiens. Ainsi l'homme est appelé
» *fils du frêne*, parce que, d'après cette mythologie, le
» premier homme a été formé du tronc d'un frêne.
» Tout porte donc à penser qu'Alcuin a fait entrer
» dans son dialogue certaines réminiscences de la poésie
» nationale, noyée parmi les jeux d'une littérature
» érudite (1). » On en sera facilement convaincu si l'on examine avec attention les passages suivants dans lesquels le poète interroge et répond tour à tour.

« *Pépin*. Qu'est-ce que l'écriture?—*Alcuin*. La gardien-
» ne de l'histoire.—*P*. Qu'est-ce que la parole?—*A*. La
» trahison de la pensée. — *P*. Qui engendre la parole ?
» —*A*. La langue.—*P*. Qu'est-ce que la langue ?—*A*. Le
» fléau de l'air. — *P*. Qu'est-ce que l'air ? — *A*. La garde
» de la vie. — *P*. Qu'est-ce que la vie ? — *A*. La joie des
» heureux, la douleur des malheureux, l'attente de la
» mort. — *P*. Qu'est-ce que l'homme ? — *A*. L'esclave
» de la mort, l'hôte d'un lieu, un voyageur qui passe.
» — *P*. Qu'est-ce que la liberté de l'homme? — *A*. L'in-
» nocence. —*P*. Qu'est-ce que la terre ? — *A*. La mère
» de tout ce qui croît, la nourrice de tout ce qui existe,
» le grenier de la vie, le gouffre qui dévore tout. »

Les questions suivantes sont bien d'un fils des pirates qui avaient fait la terreur du Nord : « Qu'est-ce que la
» mer? — Le chemin de l'audace. — Qu'est-ce qu'un
» vaisseau ? — C'est une maison errante, une auberge
» partout, un voyageur qui ne laisse pas de traces, l'ami

(1) M. J. J. Ampère, *histoire littéraire de la France avant le 12e siècle*, tom. 3. ch. IV. p. 78 et 79.

» du sable. J'ai vu une femme qui volait avec une tête de » fer, un corps de bois, une queue empennée, et qui » portait la mort. — Cette femme est la flèche, compa- » gne du soldat. — Qu'est-ce qui ne lasse jamais l'hom- » me ? — C'est le gain. — Qu'est-ce que la foi ? — La » certitude des choses ignorées et merveilleuses. — » Qu'est-ce que l'amitié ? — L'égalité de deux âmes (1). »

M. Ozanam reconnaît également la trace de la poésie anglo-saxonne dans la conversation entre Alcuin et Pépin, mais il y retrouve de plus le souvenir de l'école de Toulouse. Donatus le Troyen, Enée, Galbundus, avaient, dit-il, pratiqué cette méthode de provoquer l'imagination de leurs disciples par des questions, par des allégories dont il fallait soulever les voiles. « Qu'est-ce, disait Enée, » que le cheval qui, après avoir fourni sa carrière, ren- » tre à l'étable pour laisser le champ libre à la jument et » aux poulains ? — C'est le soleil qui se couche laissant » le firmament à la lune et aux étoiles. » — « Qui donc, » demandait Galbundus, parcourt en une heure toutes » les sphères du ciel ? — C'est l'esprit de l'homme (2). »

Ainsi Alcuin, même dans ses écrits en apparence les moins sérieux, révèle quelque chose de grand, d'universel. Il réflète la pensée, les habitudes littéraires des peuples du Nord et du Midi ; avec lui, la vieille poésie nationale de l'Angleterre et de la France reprend sa forme primitive, son cachet spécial ; principe et auteur de la science, il descend jusqu'à l'enseignement le plus élémentaire ; il initie l'esprit de son royal disciple au goût, au génie des pays les plus influents de l'Europe centrale ; dès lors, tout dans ses paroles est important, utile ; tout s'élargit ; tout devient d'un intérêt supérieur.

(1) Frob. *Disputatio regalis et nobilisimi juvenis Pippini cum* ALBINO *Scholastico*. t. II. p. 352 - 353.

(2) *Ozanam*. Civil. chrét. chez les Fr. Ch. IX. p. 459.—

Non seulement les historiens ont recherché quelle était la nature, quel était l'objet de l'enseignement de l'école palatine; mais ils se sont aussi demandé si cette école était fixe ou ambulante, stable ou mobile, et s'il fallait voir en elle l'origine de l'université de Paris. Cette double question a été résolue de différentes manières. Mabillon, considérant surtout l'extrême difficulté qu'il y aurait eu d'emporter d'un lieu à l'autre les ouvrages qui étaient nécessaires pour donner les leçons, affirme, en général, que l'école du palais était fixe (1). Mais les raisons qu'il apporte pour soutenir son opinion ne sont rien moins que convaincantes. Ses affirmations ne jettent aucune lumière, n'engendrent aucune certitude. Nous croyons même qu'il se trompe; car l'examen du caractère et de la constitution de l'école démontre qu'elle devait être en quelque sorte nécessairement mobile, ambulante. Quels étaient en effet les élèves qui fréquentaient cette école? C'étaient les membres de la famille impériale. Or nous savons d'après Eginhard (2), que Charlemagne avait tellement à cœur l'éducation de ses fils et de ses filles, qu'il n'entreprenait jamais un voyage sans les avoir à ses côtés, et d'après le témoignage du savant bénédictin lui-même, Alcuin ne quittait presque jamais la société de l'empereur. Pour résoudre exactement la question, Mabillon aurait dû considérer l'école sous ses deux faces: par rapport à la bibliothèque et par rapport à la cour. Si on la considère en effet par rapport à la bibliothèque qu'elle avait à son usage, et qui était fort

Cette école était-elle fixe ou ambulante?

(1) *Mabill.* in præfatione ad acta Sanctor. sæculi IV. benedictin. n° 179.—

(2) « Filiorum et filiarum tantam in educando curam habuit, ut nunquam domi positus sine ipsis cenaret, et nunquam iter sine illis faceret. » Eginh. cap. XIX p. 98.—

considérable pour le temps, comme le rapportent Eginhard (1) et Launoi (2), alors on doit admettre qu'elle était fixée en un lieu plutôt qu'en un autre; ainsi à Aix-la-Chapelle qui était le séjour ordinaire du Prince, plutôt qu'en tout autre lieu; si on l'envisage au contraire par rapport à la cour, pour l'instruction de laquelle elle avait été établie, et qui se trouvait tantôt à Thionville, à Worms, à Ratisbonne, à Wirsbourg, tantôt à Mayence, à Francfort, à Paris et ailleurs, on la jugera ambulante comme la cour même (3).

Faut-il voir en elle l'origine de l'université de Paris.

La seconde question, qui consiste à savoir si l'Académie du palais a donné naissance à l'Université de Paris, a aussi singulièrement partagé les auteurs. Grand nombre de savants ont été longtemps pour l'affirmative. Duboulay a déployé un grand luxe d'érudition pour la soutenir. Toutefois, malgré ses raisonnements on est persuadé aujourd'hui, que la négative doit l'emporter, et que l'opinion contraire n'est soutenable, qu'en ce que l'école du palais qui se trouvait quelquefois à Paris, aura inspiré aux citoyens de cette cité une émulation particulière pour les lettres, et les aura portés à y établir dans la suite du temps une école publique (4). Charlemagne, en effet, faisait d'ordinaire son séjour à Aix-la-Chapelle, où même il passa continuellement, selon Eginhard, ses dernières années, et non pas à Paris. Or, si l'école était l'origine de l'Université, il faudrait qu'elle eût été fréquentée dans cette dernière ville (5). En outre,

(1) Eginh. cap. XXXIII. p. 144.
(2) *Laun. de scholis celebribus.* cap. IV. p. 31 et 32.—
(3) *Hist.* litt. de la France, tom. IV. p. 10.
(4) *Hist.* litt. de la France, t. IV. p. 10.
(5) *Claude Joly.* traité histor. des écol. episc. etc. éd. cit. ch. XXII. p. 162. voir anni *gaillard*, hist. de Charlem. t. 2. p. 141—155.

si l'Université de Paris fut fondée par Charlemagne, où était-elle sous les rois successeurs de sa race, et qui en furent alors les professeurs ? Où était-elle du temps de Hugues-Capet qui fit instruire son fils et successeur le roi Robert, non à Paris, dont il était comte et seigneur, mais à Reims, sous le grand et admirable Gerbert ? Où était-elle enfin sous les rois Henri et Philippe premiers, pendant les règnes desquels les autres villes étaient autant ou plus renommées pour la littérature, que n'était celle de Paris. (1) ?

Il est donc impossible de soutenir que Charlemagne ait fondé l'Université, c'est-à-dire cette libre association de professeurs, consacrée au treizième siècle par les priviléges des papes et par le patronage des rois. Mais on peut dire que Charlemagne avait donné d'avance un esprit à ce corps, qu'il avait commencé la popularité, l'universalité de l'enseignement, quand il appela au rendez-vous de l'étude les hommes savants des quatre coins de la chrétienté. On peut dire qu'en convoquant autour de lui tant d'italiens, d'irlandais, d'anglo-saxons, il accoutumait tout ce qu'il y avait de docte chez les peuples voisins à prendre le chemin de la France ; qu'elle lui dut de voir tous les grands théologiens du treizième siècle venir d'Italie et d'Allemagne, briguer ses chaires, et le bruit de ses disputes retourner aux extrémités de l'Europe avec les quarante mille étudiants qui en étaient venus. On peut dire enfin que Paris reçut de lui ce pouvoir de la parole publique, dont nos pères comprenaient déjà toute la grandeur, lorsque, cherchant à se rendre compte des fonctions que la Providence partageait aux peuples chrétiens, ils voulaient

(1) *Loisel*. traité de l'université de Paris. p. 349.

qu'elle eût donné « le sacerdoce aux romains, comme aux aînés; l'empire aux germains, comme aux plus jeunes; et l'école aux français comme aux plus intelligents (1). »

CHAPITRE CINQUIÈME.

ALCUIN RETOURNE EN ANGLETERRE. 790.

Alcuin était à la cour de Charlemagne depuis huit années environ. Pendant ce court espace de temps, quels prodiges n'a-t-il pas faits ? Il a dissipé les ténèbres de l'ignorance qui couvraient l'Europe centrale; il a remis en honneur les sciences divines et humaines, l'antiquité profane et sacrée; il a organisé l'enseignement public sur une vaste échelle; il a mis à la tête des écoles des hommes zèlés, actifs, capables de cultiver les lettres avec succès. Dans toute l'étendue de l'empire Carlovingien, il est parvenu à faire marcher de front, dans le développement de l'intelligence, l'étude du monde païen et du monde chrétien. Le but pour lequel il avait mis le pied sur le sol de la France était donc atteint. Aussi reporta-t-il bientôt ses regards vers le pays où il avait pris naissance. Il se ressouvint de la promesse solennelle qu'il avait faite autrefois à son évêque et à son roi. Le désir de revoir sa patrie se fit sentir chez lui vif et ardent.

C'est une chose fort honorable pour Alcuin que, sur une terre étrangère, au milieu de tout le prestige de la cour impériale, il soit resté anglo-saxon de cœur et d'âme. Il regarda continuellement son séjour et son

(1) Ozanam. civil. chrét. chez les Francs. ch. IX. p. 482.—

activité en France comme quelque chose de passager, de transitoire; il n'accepta aucune charge, aucune place dans le gouvernement de Charlemagne; il se borna à être son conseiller, son ministre intellectuel; les abbayes qui lui avaient été données en 782 étaient moins un poste fixe que des gratifications, faites dans le but de subvenir à son entretien, et pour faire revivre les lettres et la discipline parmi les moines. Il entretenait assidument correspondance avec la Northumbrie, et son plus grand bonheur était d'aller revoir le monastère d'York. On peut voir toute la tendresse de son affection, toute la sincérité de son attachement à la patrie dans une lettre qu'il adresse à un prêtre d'Écosse en ces termes: « je n'ai jamais été, dit-il, infidèle au roi Offa,
» ni à la nation anglo-saxonne; les amis que Dieu m'a
» donnés en France, je les conserverai fidèlement,
» autant qu'il est en moi; je ferai de même à l'égard
» de ceux que j'ai laissés en Angleterre (1). »

Alcuin semblait même n'employer l'influence dont il jouissait auprès de l'empereur, que pour servir et favoriser ses compatriotes (2); il cherchait à les faire vivre heureux et tranquilles sous la protection de la longue

(1) « Vere Offæ Regi et Genti Anglorum nunquam infidelis fui. Sicut hos amicos, quos mihi Deus donavit, fideliter, quantum valeo, servabo: sic et hos, quos reliqui in patria. Frob t. I. Epist. VII. p. II. Ces paroles démontrent clairement combien était peu fondé le reproche que quelques contemporains faisaient à Alcuin, d'être trop Français, d'oublier trop sa patrie. Celles-ci attestent également son indépendance, son désintéressement tout à fait chrétien: « non pro auri avaritia (testis est mei cognitor cordis) Franciam veni nec remansi in ea, sed ecclesiasticæ causa necessitatis. »

(2) Non immemor enim compatriotarum, imperatorem in amicitia eorum continere adlaboravit. Willelmi. monachi. malmisburiensis; De gestis reg. ang. lib I. cap. III. francof. 1661. fol.

et puissante épée qui avait soustrait l'Occident aux invasions des peuples barbares.

Le moment approchait où les deux génies de la civilisation allaient se séparer. Alcuin s'ouvrit bientôt à Charlemagne du dessein qu'il avait de retourner en Angleterre. L'empereur ne put en aucune façon se familiariser avec cette idée. Voir partir son précepteur et son ami intime, le docteur et le Mécènes de son empire, était pour lui chose plus triste, plus profondément affligeante, que la nouvelle d'une révolte de Witikind. Il souffrait difficilement que le flambeau de la science allât luire dans un pays lointain; il aurait voulu, à quelque prix que ce fut, concentrer sa douce et bienfaisante clarté dans l'intérieur de la cour; aussi fit-il tous ses efforts pour retenir Alcuin auprès de sa personne. Comprenant très-bien qu'il ne pouvait ici ni commander, ni imposer sa volonté, puisque le savant moine n'était point sujet de l'empire, il descendit aux caresses et aux promesses : « très-illustre maitre, dit-il, nous » possédons suffisamment des richesses terrestres, » toute notre joie est de vous en combler et de vous ho» norer comme un père; mais, nous vous en prions, » veuillez nous orner de gloire en nous accordant vos » richesses intellectuelles que nous avons tant désirées » et dont nous avons à peine joui pendant quelque » temps (1). » Alcuin, dont l'âme était l'expression sévère d'un christianisme profondément senti, fut peu touché de l'idée d'être grand et puissant selon le monde.

(1) « Sunt nobis, magister eximie, terrenæ divitiæ sufficienter, quibus te ut patrem honorare gaudemus; tuis nos, oramus, diu desideratis, et vix aliquando inventis, tua cum pietatis merce, illustrari. Frob. t. I. *vita Beati flacci Alcuini abbatis*, cap. VI. num. XII. p. LXIV.

Sa conscience était liée par une promesse explicite, sacrée; accomplir cette promesse dans un esprit exclusivement religieux, voilà quelle était son ambition. Toutefois la bienveillance et la bonté du grand Monarque l'avaient vivement ému; il lui répondit en ces termes: « Seigneur mon Roi, je ne refuse point d'obéir à votre » désir, si l'autorité des Canons le confirme et l'ap» prouve; quoique l'héritage que j'ai recueilli de mes » pères en Northumbrie ne soit point modique, cepen» dant, pour pouvoir vous être utile, je le sacrifierai, » je le mépriserai volontiers; en restant à vos côtés, la » pauvreté pour moi sera pleine de délices; mais c'est » à vous d'obtenir cette permission de mon Roi et de » mon Evêque (1).» Ces paroles étaient franches, loyales, pleines de grandeur d'âme; elles ne respiraient que le dévouement, l'amitié; Charlemagne le comprit et n'opposa plus d'obstacle au départ d'Alcuin.

Mission que Charlemagne lui confia auprès d'Offa roi de Mercie.

Sans aucun doute, il lui donna des lettres pour l'archevêque d'York et le roi de Northumbrie, afin d'obtenir d'eux qu'il revint se fixer en France. On croit aussi qu'il le revêtit du caractère d'ambassadeur, pour que, en cette qualité, il put travailler efficacement au rétablissement des bons rapports entre la cour impériale et Offa, roi de Mercie.

Les bons rapports qui existaient entre Charlemagne et Offa depuis 788, furent rompus l'an 790. Les choses en étaient venues à ce point que toute relation, tout commerce était rigoureusement interdit entre les

(1) «Domine mi Rex tuæ non dispono voluntati renuere, auctoritate Canonum cum firmata fuerit. Libenter etiam paterna in regione mea non modica hæriditate ditatus, hac spreta, tibi ut prodesse possim, hic pauper state delector. Tuum est tantum hoc a meo Rege et Episcopo impetrare.» Ibid. —

Francs et les Anglo-saxons. Voici quelle fut l'origine de cette rupture violente.

A la mort de Cynewolf roi de Wessex, deux prétendants se disputèrent l'honneur de lui succéder : d'un côté, c'était le jeune Egbert remarquable par les qualités du cœur et de l'esprit; de l'autre, c'était Brithrik. Les droits d'Egbert à la couronne étaient directs; il était un rejeton de la maison royale de Wessex; ceux de Brithrik, son cousin, étaient seulement indirects. Ce fut cependant ce dernier qui monta sur le trône. Egbert sentit aussitôt combien sa position était critique et périlleuse; il comprit que son séjour à la cour de Brithrik ne serait ni agréable ni sûr; car nécessairement celui-ci devait le regarder comme un rival, comme un danger de tous les moments. En conséquence, il prit le parti de se retirer auprès d'Offa. Mais Brithrik fit tous ses efforts pour rompre une liaison qui lui paraissait suspecte; et, afin de se ménager l'appui du puissant roi de Mercie, il demanda la main de sa fille Eadburge et l'obtint.

Dès lors craignant de devenir victime de ce mariage contracté dans des vues exclusivement politiques, Egbert se réfugia à Paris, à la cour de Charlemagne. Il y fut reçu avec tous les égards dûs à sa qualité de prince. Offa vit dans cette réception un acte d'hostilité et rompit ouvertement avec le roi de l'Europe.

Alcuin avait déjà entendu dire qu'il serait choisi pour faire disparaître cette mésintelligence qui existait entre la France et la Mercie. C'est ce qu'il dit clairement dans une lettre qu'il adressa à un prêtre d'Écosse dans le courant de l'année 790 (1). Toutefois, lorsqu'il écrivit

(1) « Sed nescio quid nobis venturum sit, aliquid enim dissensionis

cette lettre, il ne savait encore quand Charlemagne le laisserait partir, ni s'il le chargerait de traiter de la paix avec Offa. Cependant nous pouvons affirmer d'une manière certaine qu'il retourna en Angleterre peu de temps après, dans le cours de la même année 790. C'est en effet en 790 que le roi Ethelred fut rétabli sur le trône de Northumbrie; or Alcuin, comme nous allons le voir, se trouvait précisément en Angleterre cette année.

A peine Alcuin avait-il abordé en Angleterre, qu'une révolution s'accomplit dans le royaume de Northumbrie. Les Northumbriens, mobiles et capricieux, se soulevant tout à coup contre leur prince, Osred, le précipitent du trône et redemandent pour roi Ethelred qu'ils avaient chassé l'an 778 (1). Osred aurait pu comprimer la révolte, si les nobles lui fussent restés fidèles; mais ceux-ci pour la plupart firent cause commune avec les insurgés. Dès lors sa couronne fut perdue; on le dépouilla de tous les insignes de la royauté et il fut forcé de chercher son salut dans la fuite (2).

Révolution dans le royaume anglo-Saxon.

diabolico fomento inflammante, nuper inter regem Carolum et regem Offam exortum est, ita ut utrumque navigatio interdicta negotiantibus cesset. Sunt qui dicunt, *nos pro pace esse in illas partes mittendos.* » Ibid. t. I. Epist. 3e p. 6.—

(1) Dans une lettre dont toutes les parties ne sont pas encore retrouvées, Alcuin raconte cet événement en ces termes. « Benedictus Deus, qui facit mirabilia solus!. Nuper Ethelredus filius Ethelwoldi de carcere processit in solium, et de miseria in majestatem. » Malmesb. de gestis reg. angl. lib. I.

(2) Hovedenus s'accorde avec lui sur ce point quand il dit : anno DCCXC Ethelredus de exilio liberatus est, et iterum per gratiam Christi regni solio subthronisatus. Il ajoute de plus : « Osredus autem rex, dolo suorum principum circumventus a regno privatus attonsus est in Eboraca civitate, et postea necessitate coactus exilium petit. » Voir Froben. t. I. p. XXXVII.

Ce nouvel état de choses contraria singulièrement Alcuin. Lorsque le mouvement révolutionnaire éclata, il avait déjà, pensons-nous, obtenu de ses supérieurs la permission de retourner à la cour de Charlemagne. Mais pouvait-il abandonner sa patrie au moment où elle avait le plus besoin de ses lumières, de ses sonseils? Pouvait-il la laisser en proie aux bouleversements et à l'anarchie? Non, son cœur le lui défendait; aussi travailla-t-il activement à la faire rentrer dans l'ordre. Il ne négligea aucun moyen pour inspirer à ses concitoyens l'amour de l'union, de la concorde; il fit connaître aux amis qu'il avait laissés sur le continent l'impossibilité où il était de rentrer en France pendant l'année 790; dans les lettres qu'il leur adressa alors, il leur demande des nouvelles de l'Europe centrale et les prie instamment de se souvenir de lui dans leurs prières (1).

Mais Alcuin traita-t-il alors directement avec Offa la réconciliation entre la France et la Mercie? C'est ce que nous ne pourrions dire avec certitude. Si l'on s'en rapporte à la chronique de Fontenelle (2), ce ne serait point à Alcuin, mais à Gervolde évêque d'Évreux, et à l'abbé de Fontenelle, qu'il faudrait attribuer l'heureux succès de cette affaire. Sans doute, il est juste de reconnaître à cette chronique sa valeur historique; mais cette concession étant faite, est-on en droit d'exclure

(1) Dans l'endroit cité ci-dessus, Alcuin dit positivement que c'est à cause de la révolution qui s'est operée dans son pays, qu'il ne retourne pas en France : « *cujus regni novitate detenti sumus, ne veniremus ad vos.* » Il le déclare également dans la lettre qu'il envoya à Arnon : « *Novitas regni nostri me retinet adhuc in isto anno* (790),... « mementote in orationibus vestris nostri nominis, obsecro. Scribite mihi, obsecro, quomodo habeatis et quid novi apud vos accidisset istis diebus... » Frob. t. I. ep. 2. p. 5.—

(2) Apud Pouquet cap. XV. script. rer. gall. t. V. p. 315.

toute participation, tout concours actif de la part d'Alcuin ? Nous ne le pensons point. Sa correspondance littéraire est là pour le prouver. Cette correspondance en effet atteste clairement qu'Alcuin employa toujours ses efforts pour faire régner l'amitié entre les deux pays ; qu'il ne négligea rien pour faire disparaître les susceptibilités nationales qui auraient pu compromettre ou ruiner cette amitié. Écrit-il à Offa ? Il lui dit que Charlemagne l'estime, qu'il parle souvent de lui avec amour, et qu'il est son ami fidèle (1). Il est donc impossible, ce nous semble, de ravir à Alcuin la gloire d'avoir travaillé au rétablissement de la paix entre l'empereur franc et le roi de Mercie (2).

Cette paix fut rétablie d'une manière ferme et stable. Charlemagne couvrit de sa protection tous les sujets Northumbriens qui se trouvaient pour affaire sur le continent, et s'engagea à leur faire rendre pleine et entière justice partout où leurs droits seraient lésés. Bien plus, voulant sceller la réconciliation, il envoya pour chaque siége épiscopal de la Mercie des ornements ecclésiastiques et fit présent à Offa d'un baudrier, d'un glaive en usage chez les Huns et de deux manteaux de soie (3).

Le changement de dynastie fut loin de ramener le

(1) Sciat veneranda dilectio vestra, quod Domnus Rex Carolus amabiliter et fideliter sœpe locutus est mecum de vobis, et in eo habetis fidelissimum amicum. Frob. t. I. ep. XLII. p. 57.—

(2) Ibid. p. XXXVII. p. XCVII.

(3) « ... De peregrinis vero, qui pro amore Dei et salute animarum suarum, Beatorum Apostolorum limina desiderant adire, cum pace et sine omni perturbatione vadant. Sed si aliqui non religioni servientes, sed lucra sectantes inter eos inveniantur, locis opportune statuta solvant telonia. Negotiatores quoque volumus ut ex mandato nostro patrocinium habeant in regno nostro legitime, et si in aliquo loco injusta affligantur oppressione, reclament se ad nos, vel nostros judices, et plenam jubebimus Justitiam fieri...—

calme et le bonheur dans le royaume de Northumbrie; il fut au contraire le signal d'une nouvelle guerre civile. Osred avec les chefs qui étaient restés fidèles à son drapeau tenta une contre-révolution; il fomenta partout le trouble, la division; mais il échoua complètement dans son entreprise : fait prisonnier le 18 octobre de l'année 792, il fut mis à mort par l'ordre d'Ethelred. Celui-ci, pour assurer son triomphe et rendre impossible toute réaction, donna libre cours à sa colère; insensible à la pitié, à la clémence, il poursuivit sans relâche les ennemis de sa dynastie, et se vengea cruellement des injures passées. Alcuin fut témoin de sa violence. Au milieu de cette secousse profonde, que pouvait-il faire? Sa malheureuse patrie en proie à l'agitation, au désordre, n'écouta plus sa voix chrétienne et pacifique; ses paroles demeurèrent sans effet, ses conseils sans influence. Dès lors il se disposa à retourner en France où Charlemagne le rappelait pour combattre une doctrine qui menaçait de jeter le trouble et la division dans toute l'étendue de l'Europe.

CHAPITRE SIXIÈME.

ALCUIN REVIENT EN FRANCE. — SA FIXATION DÉFINITIVE DANS CE PAYS DE 792 OU 93—796.

§ I.

Ce qui engage

Le christianisme, nous l'avons vu, plus fort, plus

Cognoscat quoque dilectio vestra, quod aliquam benignitatem de dalmaticis nostris vel palliis ad singulas sedes Episcopalis regni vestri... direximus... vestræ quoque dilectioni unum baltheum et unum gladium huniscum, et duo pallia serica. *Ex malmesburiensi* lib. I. de gestis regum anglorum, cap. IV. Epist. Carol. M. ad Offam regem Merciorum apud Frob. t. II. p. 618.—

puissant que Rome et ses légions, avait sauvé l'Occident d'une ruine certaine, inévitable. Au milieu des ravages exercés par les soldats barbares, il était resté le seul principe vital, le seul élément social; prenant de plus en plus de l'extension, du développement, il était parvenu à soustraire l'Europe à l'action des idées païennes et à la faire entrer dans la voie de la morale. Charlemagne monté sur le trône de Pépin le proclama religion dominante de ses vastes États; à partir de ce moment, le Christianisme n'eut plus à craindre les persécutions extérieures; l'épée du grand roi refoula partout le paganisme, son ennemi naturel. Cependant il ne put jouir longtemps en paix de son triomphe. L'Église, expression de la pensée de Dieu, a pour mission de toujours combattre, de toujours lutter contre l'orgueil de la pensée de l'homme. L'esprit humain qui veut tout savoir, tout comprendre, s'irrite dans tous les siècles contre les mystères qu'elle lui propose, et s'ingénie à l'inquiéter dans sa marche. Sous Charlemagne, elle se trouva en face d'une hérésie qui l'attaquait par sa base même; cette hérésie, c'était l'Adoptianisme.

Alcuin à revenir en France.

Dès les premiers siècles de l'Église, l'attention avait été portée sur les rapports de Jésus-Christ avec Dieu le Père; le Concile de Nicée fut spécialement consacré à la fixation dogmatique de ces rapports; il dit anathème à quiconque ne reconnaîtrait pas que le Fils de Dieu est consubstantiel au Père. Or, comme nous le démontrerons plus loin, c'est ce dogme fondamental que l'Adoptianisme battait en brèche.

L'Adoptianisme.

L'histoire apprenait à Charlemagne que toutes les disputes qui s'étaient élevées en Orient sur Jésus-Christ avaient dégénéré en guerres civiles; il savait que dans ce pays, les luttes d'abord purement religieuses, scien-

tifiques, étaient promptement devenues politiques et révolutionnaires. Il craignit que l'Adoptianisme ne franchît les limites de la théologie et ne troublât la face paisible de son empire. Ses craintes étaient justes et fondées; grâce aux progrès que les sciences avaient faits, une querelle religieuse pouvait sous son règne prendre des proportions plus larges, passionner plus d'esprits que sous les régimes précédents. La politique lui faisait un devoir de combattre l'hérésie et ses partisans. Mais ce n'était pas assez de l'action de la puissance temporelle pour arrêter l'erreur dans sa marche; car les idées se propagent, se répandent même tout à côté de l'épée qui est tirée pour briser ce qu'elles veulent créer; l'intervention de la puissance spirituelle était nécessaire, indispensable; il fallait renverser l'Adoptianisme par sa base, l'attaquer dans ses principes, démontrer la fausseté de sa doctrine. Or, pour cela, Charlemagne ne connaissait qu'un homme; cet homme était Alcuin. C'est pourquoi il lui écrivit pour presser son retour d'Angleterre.

C'est dans le combat qu'il va engager contre l'Adoptianisme que nous allons voir toute la force intellectuelle d'Alcuin; c'est là qu'il développe la plus grande et la plus glorieuse activité; c'est là que l'on peut saisir nettement tous les traits saillants de sa physionomie, son caractère propre. La dignité de la matière, l'érudition dont il faut nécessairement faire preuve, la puissance des arguments qu'il faut produire, tout doit concourir à montrer quelle est l'étendue de ses connaissances et la grandeur de ses talents.

L'Adoptianisme a la même origine et repose sur

Dans l'histoire du développement de la pensée humaine, tout se tient, s'unit et s'enchaîne. Le présent trouve sa raison dans le passé; l'avenir prend racine dans

les mêmes principes que le Nestorianisme.

le présent. En politique, les événements ne sont que la réalisation des idées qui, antérieurement, occupaient les intelligences, faisaient l'entretien et la vie de la société. En religion, les dogmatistes établissent sous une forme nouvelle des opinions qui dans d'autres siècles, ont été soutenues et propagées. Ils rassemblent les débris de systèmes abandonnés et créent une doctrine qui leur est propre, personnelle, mais sans valeur et sans consistance; car, du moment qu'ils ont perdu la trame de la vérité, ils flottent au gré de tous les vents et ne vivent plus que dans les illusions. L'hérésie, dans ses transformations multiples, est l'expression de cette inconstance et de cette mobilité. Si donc nous voulons avoir une connaissance juste et exacte de l'Adoptianisme, si nous voulons saisir le secret de son origine, de sa naissance, il nous faut jeter un coup d'œil rapide sur les erreurs qui l'ont précédé dans la lutte contre l'autorité de l'Église; infailliblement nous trouverons qu'il a avec l'une ou avec l'autre, des rapports d'affinité, de consanguinité.

Or l'hérétique sans contredit le plus redoutable et le plus actif que l'Église eut à combattre dans les premiers siècles de son établissement fut Arius. Reprenant le fond de toutes les erreurs précédentes, Arius entreprit une guerre directe, acharnée contre le Christ. Son erreur ruinait le Catholicisme par sa base. Dieu, disait-il, est trop grand pour se mettre en rapport, en commerce immédiat avec les êtres finis. Lorsqu'il voulut créer le monde, il créa d'abord le Verbe, afin de créer par lui le reste. Le Verbe n'est donc ni éternel, quoique antérieur au monde, ni Dieu en réalité, mais seulement de nom; il n'est ni de même nature, ni de même essence (ομοὐσιον), que le Père; il n'est

point non engendré; il a un commencement; d'où il suit que le Verbe n'est que le fils adoptif de Dieu, l'humble serviteur du Père (1).

Les Ariens, dans l'exposition et le développement de cette doctrine, se montrèrent inconséquents; il y eut entre eux, désaccord, défaut d'unité et d'ensemble. Les uns distinguèrent entre le Verbe et le Fils, et soutinrent que le Verbe n'était devenu Fils qu'au moment où il s'était fait homme; les autres prétendirent que le Verbe de Dieu, dans son incarnation, n'avait pris de l'homme que la chair, et non pas l'âme raisonnable. Apollinaire s'empara de cette dernière idée; il se l'appropria et l'éleva à la hauteur d'un système. Il ne niait point la divinité du Verbe comme les Ariens, mais il niait formellement la présence d'une âme humaine dans le Christ. Il n'y a, disait-il, dans le Christ que deux éléments, un corps humain et la divinité, laquelle remplit dans ce corps la place et les fonctions de l'âme humaine (2). L'âme raisonnable était la source du péché, Jésus-Christ n'avait donc pas pu la prendre. Selon lui, le Verbe n'avait été homme qu'en apparence, non en effet; l'homme qu'il avait pris était le fils naturel de Dieu, d'où il suivait clairement que le corps de Jésus-Christ était consubstantiel au Verbe, qu'il était éternel comme la divinité, ou bien

(1) Voici les paroles d'Arius lui-même telles qu'elles sont rapportées par S[t] Athanase : « Verbum non est proprium Patri, sed aliud est in Deo Verbum; hic vero Dominus extraneus quidem et alienus est a Patris substantia, et duntaxat secundum cogitandi modum dicitur Verbum, et non est secundum naturam, ac verus Dei filius; sed per adoptionem (κατὰ θέσιν), hic quoque filius dicitur. » *Athan. in epistola de sententia* Dionysii, tom. I. part. I. fol. 258, n. 23.

(2) Henri Klee, Manuel de l'histoire des Dogmes chrétiens, t. II. ch. IV. p. 23.

que la divinité du Verbe, en se faisant chair, avait changé de nature. Apollinaire fut conduit logiquement, tout en combattant l'Arianisme, à confondre, à mêler les deux natures dans le Christ. Son système suscita partout des adversaires. Le plus redoutable fut Théodore de Mopsueste; Théodore rétablit la distinction des deux natures. Il déploya dans ses procédés beaucoup d'activité, de force intellectuelle, mais il montra peu de prudence; son ardeur inconsidérée, fougueuse, en quelque sorte, l'entraîna bientôt loin de la vérité. Son Christ n'est pas non plus un Dieu véritable; il n'en a que le nom; il est plus spécialement, plus particulièrement que les autres hommes, le serviteur du Père éternel; il est appelé Fils de Dieu à l'instar des Saints. Par là, Théodore établit d'une manière indécise, obscure, la dualité de Fils en Jésus-Christ, et commence à partager le Christ. Nestorius, qui probablement avait été son disciple, compléta son œuvre; il enseigna ouvertement la séparation des deux natures et l'existence en Jésus-Christ d'une double personnalité : la personnalité de l'homme-Christ, la personnalité de Dieu le Verbe; il créa deux Christs, l'un Dieu, l'autre homme, l'un né du Père, l'autre de la mère (1).

Genèse de l'Adoptianisme.

D'aprés ce que nous venons de voir, il est évident que le Nestorianisme sortit de la lutte imprudente qu'il engagea contre l'Arianisme et l'Apollinarisme. Or la même cause donna naissance à l'Adoptianisme. Entre Nestorius et Élipante créateur de l'Adoptianisme, il y a

(1) « Nestorius, contrario Apollinari morbo, dum sese duas in Christo subtantias distinguere simulat, duas inducit de repente personas, et inaudito scelere duos vult esse filios Dei, duos Christos, unum Deum, alterum hominem, unum, qui ex patre, et alterum, qui sit genitus ex matre. » VINCENT. DE LERIN. bibl. PP. tom VII. fol. p. 254.

Il sortit des controverses de l'église d'Espagne contre l'Ariame, l'Apollinarisme et l'Eutychianisme.

des rapports frappants d'affinité, de confraternité; leurs opinions se ressemblent parfaitement et pour le fond et pour la forme. C'est ce que nous allons démontrer brièvement en nous appuyant sur les témoignages des historiens d'Espagne.

L'Arianisme pénétra de bonne heure en Espagne. Appuyé sur la violence, il s'y propagea avec rapidité; partout il se fit des partisans nombreux, exaltés, fanatiques. L'Église d'Espagne, si catholique, si orthodoxe, ne resta pas inactive; elle employa tous ses efforts pour repousser l'agression; souvent battue, jamais vaincue, elle finit par triompher de son ennemi. Vers l'an 587, l'Arianisme fut presque entièrement extirpé par les travaux et le zèle de Saint Léandre évêque de Séville, et par la piété du roi Reccared. Toutefois il parvint à se maintenir. N'exerçant plus d'influence directe sur l'opinion publique, les Ariens concentrèrent toute leur activité dans des sociétés secrètes. Là, ils combinèrent les moyens d'agiter le peuple, de troubler la paix de l'Église; là, ils enseignèrent qu'il ne fallait point reculer devant le crime pour rendre à leur doctrine, à leur religion, l'éclat et la grandeur du passé. Bientôt, il se présenta une circonstance qu'ils jugèrent favorable à l'application de ces maximes perverses et révolutionnaires. Reccared mourut en 601; Liuva II son fils, âgé de 22 ans, lui succéda. Witteric, un des chefs du parti arien, le tua et s'empara de la couronne. Monté sur le trône, environné du prestige de la puissance royale, l'Arianisme devint turbulent, audacieux; il fit accepter ses croyances aux esprits faibles et indécis; il leur imposa ses idées et ses principes. La foi du peuple et du clergé espagnol fut fortement ébranlée (1).

(1) La préface du IX[e] concile de Tolède tenu l'an 655, le dit

Le danger pour l'Église était grand; mais, pleine de conviction et d'énergie, elle soutint le choc avec une fermeté inébranlable. Pour corroborer sa foi, et en même temps pour donner aux chrétiens un signe de ralliement, elle assembla de nombreux Conciles. Dans ces Conciles elle proclame la consubstantialité de Jésus-Christ avec son Père et maintient les décrets du Concile de Nicée (1). Partout elle démasque l'hérésie, partout elle la signale. De part et d'autre, il y eut un mouvement extraordinaire de pensée, d'étude, de discussion; c'était une question de vie ou de mort entre deux principes diamétralement opposés. L'Église finit par l'emporter une seconde fois sur l'Arianisme.

Toutefois sa victoire lui avait coûté cher; elle avait de nombreuses pertes à déplorer. Dès le principe, l'Arianisme, pour rendre sa position inexpugnable, avait multiplié à l'infini ses moyens de défense. A l'aide du sophis-

C'est en 532 que les premiers principes de l'Adoptianisme se

clairement; voici comme s'expriment les Pères de ce concile : « Eramus huc usque prolabentis sæculi collusione instabiles, quia annosa series temporum subtracta luce conciliorum non tam vitia auxerat, quam matrem omnium errorum ignorantiam otiosis mentibus ingerebat. Hactenus enim florentem Domini vineam devastaverunt apri frendentes : sponsam Christi, quam sui pretiosissimi sanguinis effusione conciliavit, consputare et polluere conata est hæreticorum subdola machinatio : et inconsutilem domini vestem dividere, unitatem fidei scindere, caritatis tollere fomenta, cum suo proprio pertinaciter sensui volens inhærere sacræ scripturæ puritatem suæ pravitatis intelligentia profanat. » Labbe, tom. 6. p. 451. —

(1) Les IVe, VIe, VIIIe, XVe, XVIe et XVIIe Conciles de Tolède prouvent à l'évidence par les matières qu'ils traitèrent, combien la position de l'Église était critique. Le Concile de Merida de l'an 666 et le 4e de Braga démontrent la même chose. Partout les Pères s'attachent au Concile de Nicée, parceque le dogme de la Trinité et de l'Incarnation étaient attaqués. *Mariana*, t. I. rer. hispan. fol. p. 236, et Froben. t. I. p. 952. c. XXIII.

répandirent en Espagne.

me, il avait versé le doute dans les intelligences; partout il avait répandu les ténèbres, l'obscurité, sur les dogmes catholiques; partout il avait jeté des germes d'hérésie. De bonne heure ces germes s'étaient développés et avaient laissé entrevoir la formation d'une doctrine nouvelle, profondément subversive du Christianisme. Cette doctrine, c'était l'Adoptianisme. Saint Isidore (1) et l'historien Mariana (2), attestent positivement que, vers l'an 532, on disputa vivement en Espagne sur l'adoption en Jésus-Christ; Bonose et ses disciples soutinrent que J.-C. n'était que le fils adoptif de Dieu. Cette erreur, d'abord timide, prit au 7ᵉ siècle, une allure plus franche et des proportions plus larges.

Bonose et Théodiscle.

Saint Isidore, véritable rempart de la catholicité en Espagne, mourut en 636; il eut pour successeur Théodiscle, grec d'origine. Celui-ci enseigna ouvertement l'Adoptianisme. Son archevêque assembla un synode en 642 et le déposa solennellement de sa charge. Ayant perdu l'honneur du sacerdoce, Théodiscle passa chez les Arabes, embrassa le mahométisme et professa, sous le gouvernement de l'empereur Héraclius, des doctrines perverses et profondément immorales (3).

(1) « *Justinianus* de Hispania ecclesiæ valentinianæ episcopus. Ex quatuor fratribus episcopis ex eadem matre progenitis unus scripsit quoque librum responsionum ad quemdam Rusticum de interrogatis quæstionibus, quarum prima est de spiritu sancto, secunda *est contra bonosiacos, qui Christum adoptivum et non proprium dicunt*... floruit in Hispaniis temporibus theudi principis Gothorum (or Theud commença de regner en 532 et fut tué en 549). *S. Isid. tractatus de claris præsertim Hispaniæ scriptoribus*, tom. II. Script hispan. illustr. fol. 4. édit. francof. an. MDCIII.—

(2) *Mariana*, tom. I. rerum. hispan. fol. 171. édit. an. MDCCXXXIII. hagæ comit.

(3) Successit beatissimo Isidoro Theodisclus natione græcus. — Hic infidelis inventus, et erroneus in articulis fidei comprobatus,

Ainsi tout atteste que, jusqu'à la fin du 7e siècle, l'Arianisme se maintint en Espagne malgré la vigilance et l'activité de l'Église catholique.

Le 8e siècle vint lui imprimer une nouvelle énergie. Les Arabes firent invasion en Espagne et établirent leur siége dans la capitale même du royaume. Dès lors l'Arianisme fut moins inquiété dans sa marche et il put se développer sur une échelle beaucoup plus large. Le Christianisme fut privé en grande partie de sa liberté d'action. Ce fait eut les conséquences les plus tristes. L'observation des lois et des règles canoniques devint difficile, souvent même dangereuse. Bientôt les prêtres cessèrent de marcher sur les traces de Léandre et de Saint Isidore. Les communications avec Rome, centre du catholicisme, furent interrompues, et l'Église d'Espagne resta isolée du reste de l'Europe chrétienne. Dès-lors sa liturgie devint différente de celle de l'Église occidentale. Des opinions particulières se formèrent, prirent cours, et le clergé inférieur cessa de combattre les ennemis de la foi avec les armes naturelles de l'Eglise, qui sont l'Écriture-Sainte et la tradition.

Le mal allant toujours en se développant, il ne tarda pas à atteindre le clergé supérieur; l'Épiscopat perdit sa vigueur, son énergie morale; il n'eut plus une entière, une pleine conviction des vérités de la religion; son orthodoxie chancela et il perdit les lumières qui sont

per synodum ab archiepiscopali dignitate degradatus est. Asserebat enim Dominum nostrum Jesum cum patre et spiritu sancto non esse unum Deum, sed potius adoptivum. Hic, ut dictum est, privatus honore sacerdotii ad Arabes transit et sectæ pseudoprophetæ Mahometi adhæsit, et plura docuit detestanda sub Imperatore Heraclio. Lucas tudensis. Chron. mundi. lib. III. tom. IV. scriptor. hispan. illustr. p. 53. Plusieurs autres historiens Espagnols affirment la même chose. Voir aussi Froben t. I. p. 953, CXXV.

Ce fut Elipante, évêque de Tolède, qui, au VIIIe siècle érigea l'Adoptianisme en système, en fit une doctrine complète.

nécessaires pour discerner l'esprit de mensonge. Un de ses membres les plus distingués embrassa l'erreur.

Élipante, évêque de Tolède, depuis longtemps remplissait ses fonctions avec négligence et inexactitude. Il entretenait même des relations assidues et amicales avec les Maures. Peu versé dans la connaissance de la dogmatique chrétienne, il tomba dans l'hérésie de l'Adoptianisme (1). C'est lui que nous regardons comme l'auteur véritable de cette hérésie; c'est lui qui, à proprement parler, l'érigea en système, en fit une doctrine arrêtée, un dogme.

Eginhard, il est vrai, soutient une opinion opposée; il affirme (2) que c'est Félix, évêque d'Urgel, qu'il faut regarder comme le créateur de l'Adoptianisme. Mais ses paroles ne peuvent, en aucune manière, invalider notre assertion. En effet le pape Adrien (3),

(1) Petrus Pulcher, Elipantum habuit, post alios quosdam successorem, qui tantum munus sibi demandatum, non solum negligenter, verum et inique admodum explevit. Usus enim frequenti Maurorum commercio, cum longe abesset ab illorum temporum felicitate, in quibus ecclesiastica, sinceraque doctrina vigebat, parumque accurate in sacris litteris versatus esset, in hæresim de adoptionę Christi servatoris nostri arroganter et ignoranter impegit. Rodericus Ximenez archiepiscopus toletanus. Tract. de primatu ecclesiæ toletanæ. tom. X. concil. mansi. col. 513. §. IV. et Froben. t. I. p. 953. XXVI.

(2) Felix natione Hispanus ab Elipanto Toleti episcopo per litteras consultus, quid de humanitate servatoris Dei et Domini Jesu-Christi sentire deberet; utrum secundum id, quod homo est, proprius an adoptivus Dei filius credendus esset ac dicendus, valde incaute et inconsiderate, et contra antiquam Ecclesiæ catholicæ doctrinam adoptivum non solum pronuntiavit, sed etiam scriptis ad memoratum Episcopum libris pertinacissime pravitatem opinionis suæ defendere curavit. in annalibus, ad an. DCCXCII.

(3) Dans la lettre qu'il écrivit aux Evêques d'Espagne, tom. XIII. concil. mansi. page 865.

Saint Paulin d'Aquilée (1) et Alcuin (2) avaient étudié spécialement l'hérésie dont il s'agit dans sa source primitive, et tous disent formellement que ce fut Elipante qui l'organisa, qui la propagea. Or il serait, ce nous semble, singulièrement étonnant qu'ils eussent ignoré ce qu'Eginhard connaissait sur un point aussi capital, aussi important (3).

Elipante agit d'abord par ignorance, par inadvertance; sincère et de bonne foi, il croyait que ses idées sur l'humanité du Christ étaient en tout conformes à la vérité catholique. Mais, il ne tarda pas à devenir hérétique, lorsque, averti de son erreur, il s'efforça de la défendre avec arrogance et opiniâtreté. La polémique que ce prélat engagea contre l'Arianisme et le Bonosiacisme qui au fond ne constituaient qu'un seul et même système, fut la source première de ses égarements en matière de dogme, la cause de sa chute et de sa séparation complète de l'Église Romaine. Alcuin (4) et

C'est par inadvertance, par imprudence, qu'Elipante tomba dans l'Adoptianisme.

(1) Voir Froben. t. I. p. 923. IV.

(2) Dans la lettre qu'il écrivit aux Evêques Laitrade et Néfridius et à l'abbé Benoit, Alcuin s'exprime ainsi : « nam ego aliquibus nobis narrantibus nostræ societatis fratribus, eundem Elipantum sicut dignitate, ita et perfidiæ malo *primum* esse partibus illis agnovi.» Ibid. p. 860.

(3) Il faut donc nécessairement admettre que ces trois hommes se sont trompés en étudiant l'Adoptianisme ou bien dire, ce qui est seul vrai, qu'Elipante consulta Félix bien longtemps avant d'exciter le trouble dans l'église d'Espagne.

(4) *Aliam quoque ejusdem prophetæ subsecutus posuisti sententiam, quam ex tuo præscribens sensu dixisti :* ipse quoque Deus Dei filius secundum divinitatem in qua ipse et pater unum sunt dicit, gloriam meam alteri non dabo. *Alterum volens, ut video, intelligi, qui hæc dicit, et alterum, de quo hæc dicta sunt, id est de humanitate Christi. Nequaquam hanc sententiam poneris, nisi eam ita tibi placuisset intelligi. Erras frater Elipante, erras, et male erras in hujus sententiæ interpretatione, in qua etiam et*

S. Paulin d'Aquilée (1) l'attestent positivement. Elipante lui-même confirme indirectement l'assertion que nous venons d'émettre. Car en plusieurs endroits de ses écrits, il appelle Alcuin un nouvel Arius, croyant qu'il était impossible de rejeter l'adoption de Jésus-Christ, sans renverser du même coup sa divinité.

Bonose niait entièrement la consubstantialité du Verbe avec Dieu le Père. Selon lui, le Verbe divin, dans le mystère de la Trinité, occupait une position inférieure, dépendante; il devait être regardé comme quelque chose d'extrinsèque, d'étranger. Pour le réfuter, Elipante appela à son secours des expressions, des maximes, des principes qui, comme nous l'avons vu, avaient eu vogue auparavant; il établit dans le Christ une distinction fondamentale, essentielle, entre le Fils naturel selon la divinité et le Fils adoptif selon l'humanité.

Sa dispute avec Mégèce.

Ce qui fut peut-être pour l'évêque de Tolède l'occasion prochaine de partager ainsi le Christ, c'est la dispute violente qu'il soutint contre un certain hérétique nommé Mégèce. L'histoire ne nous dit rien de bien positif sur ce Mégèce; le pape Adrien est le premier qui en fasse mention; dans la lettre qu'il adressa au prélat d'Espagne, il reproche à Egila, évêque de ce royaume, de suivre certaines erreurs de Mégèce, son maître (2).

Arius aliquando erravit, intelligens duas esse personas, id est, ejus qui hæc verba dixit et illius ad quem dicta sunt, quasi pater de filio dixisset : gloriam meam alteri non dabo. *Voluit ex verbo, quod dixit,* alteri, *filium minorem patre intelligere. Tu vero dum hujus foveam impietatis transilire contendisti, in voraginem Nestorii incaute pede corruisti,* putans filium Dei hæc ex divinitatis substantia prædicere de humanitatis natura, quam suscepit ex beata Virgine. lib. II. adv. Elipantum. Frob. t. I. n. IV. p. 888.—

(1) Lib. I. fol. 122 et 123. édit. madris. Voir Froben. t. I. p. 954. c. XXVII.

(2) Froben. t. I. p. 955. C. XXVIII.

Or le point capital de ces erreurs consistait à dire que, dans la Divinité, il y avait trois personnes corporelles : David était la personne du Père, Jésus de Nazareth la personne du Fils, l'apôtre Saint Paul celle du Saint Esprit (1). Évidemment cette erreur était trop grossière pour ne pas soupçonner qu'elle renfermait un sens secret, plus profond. Un homme grave, sérieux, érudit comme Egila, dont l'orthodoxie avait plus d'une fois mérité des éloges de la part des chefs de la chrétienté (2), ne pouvait embrasser une doctrine purement matérielle et qui aurait été dénuée de tout fondement. Pour gagner son intelligence, il fallait nécessairement lui proposer des idées d'un ordre élevé, des idées métaphysiques. Il est donc probable que, sous la dénomination de corporéité de personne en Dieu, une hérésie importante était cachée. Cette hérésie était le Priscillianisme. Les lettres du pape Adrien sur la situation religieuse de l'Espagne en font foi (3). Or les Priscillianistes affirmaient avec Sabellius que Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint Esprit n'étaient que trois noms ou trois puissances d'une seule et même personne. La Trinité admise par Mégèce n'était donc qu'une Trinité métaphorique, illusoire. A la fois Sabellianiste, Priscillianiste et même Donatiste, il renversait de fond en comble la Trinité de personnes dans l'unité de la substance divine. Il ne reconnaissait dans le Fils de Dieu d'autre personne que celle qu'il avait reçue de David, selon la chair; d'où il devait nécessairement conclure avec Priscillien, Paul de Samosate et Photin, que le Christ n'avait point existé avant la S[te] Vierge sa mère, ou avec les Ariens qu'il y avait

(1) Ibid.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

plusieurs fils, plusieurs vertus procédant de Dieu et cependant inférieures à Dieu; dans l'un comme dans l'autre cas, Mégèce ne pouvait admettre que le Christ fût véritablement le Fils du Père éternel.

Elipante ne se borna pas à attaquer l'Arianisme dans la personne de Bonose, le Sabellianisme et le Priscillianisme dans celle de Mégèce, il dirigea aussi ses efforts contre l'Eutychianisme (1) qui avait jeté plus d'une fois l'alarme dans l'Église d'Espagne.

Or voici en quoi consistait précisément cette hérésie. Eutychès admettait la divinité du Verbe, mais il enseignait que dans le Christ la nature humaine n'est rien; selon lui, le verbe n'avait point pris dans l'incarnation une chair véritable, une chair consubstantielle à la nôtre. Il y avait donc entre Priscillien et Eutychès une différence profonde, nettement tranchée, et en même temps des points de contact, des traits de ressemblance. Ils différaient en ceci: Priscillien niait que le Fils né de la Vierge fût vrai Dieu; Eutychès déclarait Jésus-Christ de même nature, de même essence que son Père; ils s'accordaient en ce que tous deux, ils rejetaient la réalité de la chair dans le Christ. Il ne suffisait donc point pour Elipante d'avoir démontré la consubstantialité du Fils avec Dieu le Père, il fallait encore faire voir que le Verbe avait pris réellement chair et sang dans le sein de la Ste Vierge. Il entreprit de démontrer cette vérité dogmatique; mais les moyens qu'il employa furent peu prudents; il établit la non confusion des deux natures d'une manière trop exclusive, trop rigoureuse; il devint Adoptianiste par principe, par conviction; il fractionna le Christ en deux Fils, l'un propre, naturel, l'autre adoptif.

La genèse de l'Adoptianisme est donc la même que

(1) Ibid. p. 937. c. XXXIII.

celle du Nestorianisme. De part et d'autre, l'hérésie nait, se développe sous l'influence des mêmes circonstances, des mêmes causes. Nestorius veut défendre la dualité de natures en Jésus-Christ contre les attaques d'Arius et surtout d'Apollinaire, précurseur d'Eutychès, et il établit la dualité de personnes. Elipante défend contre l'Apollinarisme et l'Eutychianisme la non confusion de la divinité et de l'humanité dans le mystère de l'incarnation, et il crée deux Christs, deux Sauveurs du monde.

Principes de l'Adoptianisme.

Non seulement l'Adoptianisme présente la même origine, la même genèse que le Nestorianisme, mais il repose aussi sur les mêmes principes.

Parallèle entre la doctrine de Nestorius et celle d'Elipante.

Nestorius prit pour fondement de sa doctrine, que la Sainte Vierge n'était point la mère de Dieu, mais seulement la mère de l'homme appelé Christ et auquel le Verbe s'était uni. Ce Christ n'était point engendré du Père éternel; il n'était point son Fils naturel; c'est à cause des progrès qu'il fit dans le bien, c'est par sa vertu sans cesse développée et perfectionnée, qu'il mérita l'honneur insigne d'être uni intimement au Verbe de Dieu. Sa vie, prise dans son ensemble, n'est qu'une marche, un acheminement successif, graduel, vers la dignité de Fils; ses actes, frappés au coin du mérite le plus pur, de la piété la plus parfaite, la plus sublime, provoquent de la part du Verbe des sentiments d'amour, de sympathie, d'union. Le Verbe choisit l'humanité du Christ pour temple et l'habite transitoirement. Le Christ-homme est réellement déifer; il porte Dieu, mais il ne l'est point et ne peut l'être (1). Car il fut oint de la

(1) L'Incarnation n'était pour lui qu'une simple habitation (ἐνοίκησις) du Verbe dans la nature humaine; le Christ était simplement θεοφόρος, κτήτωρ θεότητος; il n'était pas fils de Dieu et ceux qui l'adoraient étaient des nécrolâtres (νεκρολάτραι), des anthropolâtres (ἀνθρωπολάτραι). Voir Klee, ouvrage cité, t. II. ch. IV. p. 46.

grâce du St.-Esprit, sanctifié par le baptême, revêtu de la dignité sacerdotale, et, en qualité de prêtre, il adressa des prières à Dieu son Père : partout il se montre serviteur. Or toutes ces choses sont entièrement incompatibles avec la notion de vrai Dieu; elles ne conviennent qu'à l'homme qui, par un privilége particulier, mérita d'être appelé Christ; en outre si Jésus-Christ dans son humanité eût été réellement Dieu, il faudrait admettre le *théopaschisme* et dire que le Verbe a souffert, est mort, ce qui répugne, ce qui est impossible (1).

Nestorius voulait maintenir l'unité de personne en Jésus-Christ; mais il est évident que les principes que nous venons de résumer la détruisent et la renversent de fond en comble; quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il ne peut concevoir entre la divinité et l'humanité d'autre relation qu'une sorte d'accord entre les deux natures, produisant une unité tout extérieure et purement morale.

Or Elipante et Félix procèdent exactement de la même manière; le principe constitutif de leur hérésie c'est que Jésus-Christ, selon l'humanité, n'est pas le Fils propre de Dieu, mais seulement le Fils adoptif. Cette assertion est comme le pivot sur lequel roulent leurs arguments; elle résume leur pensée tout entière; elle caractérise le fond de leur enseignement. C'est ce qui ressort clairement de leurs écrits (2). Ils prouvent cette

(1) Cette analyse du Nestorianisme est prise des ouvrages de Saint Cyrille.

(2) « Non in gloria deitatis in qua per omnia similis est patri, dissimilis vero omni creaturæ; sed in sola humanitate, in qua per omnia similis factus est nobis, excepta lege peccati; similis utique in natura, cui tamen nullus similis extat, vel æqualis in gloria. In hoc autem illum adoptivum credimus apud patrem, in quo secundum carnem filius est David, non tamen in hoc, quod Dominus existit. » *Felix apud Alcuinum*, Frob. t. I. p. 797, num. XIV.—

assertion en disant que la divinité n'a pu être engendrée de la Sainte Vierge, ni l'humanité du Père éternel (1). Selon la divinité Jésus-Christ est essentiellement Fils du Dieu vivant; de toute éternité, il est engendré de lui; selon l'humanité il est Fils adoptif; en effet il reçut la plénitude de l'onction, de là son nom de Christ (2); il fut sanctifié, régénéré même par les eaux du baptême (3). C'est par les progrès qu'il fit dans la grâce et la sagesse qu'il mérita l'honneur de l'adoption (4). Le Verbe habite

Dans la lettre qu'il écrivit à Alcuin, Elipante s'exprime en ces termes : « Ecce Joachim, cujus filia gloriosa Dei Virgo Maria esse dignoscitur adoptiva esse creditur, quare non dicatur adoptivus Dominus Jesus de eadem generatus? » Ibid. 870, num. V.

(1) *Quodsi idem redemptor noster (inquit Félix) in carne sua, quam ex utero Virginis ab ipso videlicet conceptu suscepit, adoptivus apud patrem non est, sed verus et proprius filius, quid superest, nisi ut eadem caro non de massa humani generis, neque de carne matris sit creata et facta, sed de substantia patris sicut et divinitatis ejus generata. Ibid. B.* FLACCI ALCUINI contra FELICEM LIB II. C. XII. p. 808.

(2) *Singulariter namque (inquit Félix) beatus Apostolus Petrus in eo simul duas naturas in una persona, Deo sibi revelante, confessus ait :* tu es Christus filius Dei vivi. *in eo enim quod ait :* tu es Christus, *ad humanitatem ejus pertinet, in qua unctus est : et quod addidit* : filius Dei vivi, *ad divinitatem ipsius, in qua essentialiter verus Dei filius est, convenit. Ibid. p.* 832 *num. IV.*

(3) *Si quis vero, hanc spiritalem generationem, quæ per adoptionem fit, a Christo secundum hominem abdicare vult, prius necesse est, ut illam, quæ secundum carnem est, ab eo funditus abscindat. Nam si in ista, quæ spiritalis est, nobiscum non communicat, procul dubio neque in illa quæ carnalis est. ibid.* FÉLIX APUD ALCUINUM. LIB. II. p. 809. num. XVI.

(4) *Quia mox in sequentibus eruditionis tuæ sensibus invenitur, te dixisse :* quæ ille, *inquis*, de humanitate filii Dei, in qua natus homo, per adoptionis gratiam meruit esse, quod est, et accipere quod habet : *tu dicis cum antecessoribus tuis Pelagio et Nestorio Christum meruisse, ut esset, quod est; cum sanctus Augustinus, et omnes catholici doctores nullis præcedentibus meritis in ipso humanitatis*

dans le Christ adoptif; selon l'ordre du Seigneur, l'homme-Christ porte la divinité, mais le Verbe seul mérite véritablement le nom de Dieu (1).

Jésus-Christ homme est notre médiateur, notre avocat, notre pontife auprès de Dieu (2) ; il a sacrifié, il a prié pour nous et pour lui (3) ; c'est le Fils de l'homme et non pas le Fils de Dieu qui a souffert le supplice de la croix (4) ; en vertu de sa nature, par condition, par

Christi exordio eundem esse Deum conceptum et natum testantur. ibid. Alcuinus *contra Felic. id. lib. VII. num. IX.* p. 853

(1) Quid autem aliud est, quod et tu dicis, Dei verbum habitasse in homine assumpto, quasi in templo quodam, non sicut Evangelista ait : verbum caro factum est? secundum, inquis, domini mandatum *gestabat Divinitatem*, et habitator est templi sui. Ibid. lib. VII, p. 848. num II. p. 803, et 804. n. IV. — et p. 829. lib. IV.

Voici ce que dit Elipante dans sa lettre à Alcuin : « ego quidem non Deum Dei filium ante sæcula ex patre genitum, per quem facta sunt visibilia et invisibilia, spiritualia atque corporea, quem credo adoptione non esse, sed genere; neque gratia, sed natura, Deum esse negavi ; sed juxta beati Isidori sententiam, qui dicit : quia sunt nonnulli, qui de filio Dei prava sentiunt, et quod de illo secundum humanitatem dictum est, transferunt ad divinitatem ; et quod de divinitate mutant ad humanitatum. Noster tamen *Julianus dicit* : *homo Dominicus, et humanatus Deus.* — Ibid p. 875 et 76. num. XIII.

(2) *Proponit itaque sententiam de epistola Evangelistæ, ubi ait :* advocatum habemus apud patrem, Jesum Christum Justum. Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, *quam ita a te intelligendam asseris : advocatus, inquis, idem est qui et mediator, qui propter culpas delinquentium apud patrem intercedit, quod non de Deo vero, sed de homine assumpto sentiendum est.* Ibid. lib. V. adv. Felic. p. 834, num. VII.

(3) Sed quia longum est, cuncta tuæ pravitatis argumenta discutere, de hoc tibi respondere in præsenti sufficiat, quod filium Dei hominem factum, verum Deum per hoc maxime negare coneris, *quia pro se legitur orasse, sicut et pro nobis.* Quod ubi legisses, prorsus ignoro,... hoc ipsum namque et præcessor tuus *Nestorius* solebat dicere Ibid. lib. VII. n. XV. p. 857 et 58. —

(4) Nusquam in Evangelio Dei filius pro nobis, sed tantum filius hominis traditus legitur. ibid. lib. V. p. 834. num. VIII.

nécessité, il est le serviteur de Dieu (1). Or toutes ces fonctions sont absolument incompatibles avec la notion de vrai Dieu. Donc, concluent Elipante et Félix, Jésus-Christ n'est que le Fils adoptif du Père.

Comme les Nestoriens, ces deux évêques développent dans le sens de l'Adoptianisme tous les passages de l'Écriture-Sainte qui concernent l'humanité du Christ. Comme eux, ils établissent deux personnes distinctes; comme eux, à côté de ce dualisme rigoureux, ils cherchent pourtant à sauver l'unité de personne et ne conservent qu'une unité fictive, illusoire, toute de sentiment et d'affection.

Tel est le fond de cette doctrine de l'Adoptianisme qui, au 8e siècle, bouleversa l'orthodoxie de l'Église d'Espagne et menaça de faire un schisme dans la société européenne. Ce fut dans le courant de l'année 785 qu'Elipante la propagea d'une manière ouverte, publique (2). C'est alors qu'il leva l'étendard contre le

(1) « Nunquid qui verus est Deus, fieri potest, ut conditione servus Dei sit, sicut Christus Dominus in forma servi, qui multis modis, multisque documentis non tantum propter *obedientiam*, ut plerique volunt, sed etiam per *naturam* servus patris et filius ancillæ ejus verissimi edocetur. » Ibid lib. VI. p. 840. num. IV.

(2) L'évêque Ithère et l'abbé Beatus commencent ainsi les livres qu'ils écrivirent contre Elipante : « legimus litteras prudentiæ tuæ anno præsenti : et non nobis, sed Fideli *abbati* mense Octobri in Era DCCCXXIII, clam sub sigillo directas, quas ex relatu advenisse audivimus; sed eas usque sexto kalendas *Decembres* minime vidimus. Cumque nos ad fratrem Fidelem non litterarum illarum compulsio, sed recens religiosæ *Dominæ adosindæ* perduceret devotio, audivimus libellum ipsum adversum nos et fidem nostram cuncta *Asturia publice* divulgatum... Frob. t. II. p. 585 et 86. Or l'ère Espagnole de 823, d'après le calcul de tous les chronologistes, revient à l'année de l'Incarnation 785; parce que l'ère d'Espagne excède l'ère chrétienne de 38 années complètes. Voir l'art de vérifier les dates, édit. 1770. dissertat. § IX. p. XVI.

C'est fut en 785, qu'Elipante leva l'étendard de la révolte contre le dogme de l'incarnation.

dogme de l'incarnation. Ses talents, son éducation, l'influence que lui donnait sa position, tout concourut à lui gagner des partisans; il en eut de nombreux, d'exaltés; ses idées se répandirent avec la rapidité de l'éclair dans l'Asturie, la Gallicie et tout le centre de l'Espagne. Partout on discuta, partout on raisonna; tout ce qui était resté de vie théologique en Espagne sous la domination de l'épée musulmane, se produisit au grand jour; les évêques se divisèrent en deux camps; les uns soutinrent l'Adoptianisme, les autres le combattirent. Ses deux adversaires les plus redoutables furent l'évêque Ethére et l'abbé Beatus.

Félix, évêque d'Urgel.

Bientôt l'erreur atteignit les provinces limitrophes de l'Espagne. Elle trouva dans ces provinces un défenseur actif; c'était Félix, évêque d'Urgel. Ce Félix communiqua à l'Adoptianisme une nouvelle force, une nouvelle vie; il le propagea dans la Septimanie. Comme son évêché se trouvait sur la frontière de la France, il fut un intermédiaire naturel entre l'Église d'Espagne et l'Église Gallo-franque. L'hérésie franchit les Pyrénées et se glissa dans la partie méridionale de l'empire Carlovingien. Du moment qu'elle s'y montra, les deux chefs de la Chrétienté européenne, le pape Adrien 1er et Charlemagne, combinèrent leurs efforts pour l'attaquer; ils exhortèrent les évêques des provinces de la Gaule voisines de l'Espagne à se réunir en synode à Narbonne (1) pour l'arrêter dans sa marche et l'étouffer,

(1) Anno incarnationis dominicæ DCCLXXXVIII indictione XII gloriosissimo domino imperatore Carolo regnante anno XXIII. V. Kal. Jul. dum pro multis et variis ecclesiasticis negotiis, et præsertim pro Felicis Urgilitanæ sedis episcopi pestifero dogmate, monente per suæ auctoritatis literas domno apostolico Adriano, ac domino imperatore per missum suum nomine Desiderium, convenissemus urbem Narbonam. Baluze. in additione ad cap. XXV. lib. VI. de concord. sac. et imp. et Frob. t. I. p. 925.

s'il était possible, dans ses premiers développements. Mais le mal, loin de diminuer, prit de l'extension, gagna du terrain et l'intégrité de la foi catholique fut plus que jamais compromise. En 792, l'empereur fit assembler un concile à Ratisbonne (1), et eut l'honneur de le présider. Félix, accusé, s'y était rendu pour expliquer sa doctrine et la défendre; il discuta avec beaucoup de chaleur et de vivacité; toutefois ses raisonnements furent peu solides, peu convaincants; tous ses arguments furent successivement renversés et anéantis par Saint Paulin d'Aquilée. Convaincu d'erreur, il l'abjura solennellement en touchant de la main le livre des saints Évangiles (2).

L'Adoptianisme avait essuyé un premier échec; au commencement de la lutte, un éternel anathéme, comme s'exprime Alcuin, pesait déjà sur lui. Félix avait désavoué son opinion, condamné son sentiment; il avait promis de rester inviolablement attaché à l'Église (3).

Cependant Charlemagne sentit que le dogme de l'incarnation n'était pas assez raffermi, assez triomphant par l'autorité du concile; il comprit qu'en matière de dogme, une décision n'a de force véritable qu'autant qu'elle est ratifiée, sanctionnée par celui qui est le centre de la catholicité. Le concile de Ratisbonne était un concile national; dès lors il n'avait qu'une autorité secon-

(1) « Antequam ego... venissem in Franciam, hæc eadem vestri erroris secta eodem glorioso principe præsidente, præsente Felice, quem multum laudare solis, vestræ partis tum defensore, ventilata est in celeberrimo loco, que dicitur Raiginis-Burg, et synodali auctoritate sacerdotum Christi, qui ex diversis christiani imperii partibus convenerant æterno anathemate damnata. Alcuin. lib. I. Adv. Elipantum p. 882. num. XVI. Frob. t. I. — et Bouquet, tom. V. Script. rer. Franc.

(2) S[t] *Paulin* lib. I. adv. Felicem. c. V.—

(3) Ibid.

daire, purement locale. Il terminait la controverse en France; mais il ne pouvait faire loi ni en Espagne ni dans les pays placés en dehors de la domination de l'empereur. C'est pourquoi Charlemagne envoya Félix à Rome, en le faisant accompagner par Angilbert, afin que le pape parlât pour l'Église universelle.

Dès qu'il fut arrivé auprès d'Adrien 1er, Félix renouvela sa profession de foi catholique; bien plus, pendant son séjour à Rome, il composa, sous la direction du Souverain Pontife, un livre entièrement orthodoxe qu'il déposa d'abord sur les saints autels, ensuite sur le tombeau de l'apôtre Saint Pierre, comme gage de sa réconciliation avec l'Église.

Après cette double confession du dogme chrétien, on pouvait croire que l'évêque d'Urgel était définitivement rentré dans le chemin de la vérité. Aussi le pape Adrien lui permit-il de retourner en Espagne (1). Mais à peine eut-il remis le pied sur le sol natal de l'Adoptianisme, que ses premières idées lui revinrent plus énergiques, plus impérieuses. Il avait été humilié plutôt que converti. Il se releva avec la promptitude et la vivacité d'un ressort qui a été comprimé, et il prêcha de nouveau l'erreur.

A la vue de cette perfidie, Charlemagne redoubla de vigilance et de sollicitude pour la pureté de la religion et la paix de l'Église. Voyant que les efforts qu'il avait faits jusque-là pour éteindre l'hérésie avaient été inutiles, il s'appliqua plus sérieusement encore

(1) Ici quelques historiens se trompent en affirmant que Félix fut rétabli sur le siége épiscopal d'Urgel; la lettre qu'Elipante et les évêques d'Espagne, ses partisans, écrivirent à Charlemagne en 794, le prouve évidemment; dans cette lettre ils demandent à l'empereur que Félix soit réintégré dans sa charge : « ut Felicem in proprio honore restauret, et pastorem gregi a lupis rapacibus dispersæ reformet. » Frob. t. II. p. 567. num. IV.

à trouver les moyens de l'extirper de ses États et de l'Église. Il pouvait l'écraser, l'anéantir par l'emploi de la force. Mais il savait qu'en matière de discussion religieuse le recours à la violence crée souvent l'opposition, les partis, allume le feu de la guerre civile. Il résolut de la faire attaquer théologiquement, au point de vue de la tradition et de la dogmatique chrétienne. C'est après avoir pris cette résolution, qu'il rappela Alcuin d'Angleterre. Dans une question aussi grave, aussi importante pour l'empire et la religion, il lui était impossible de trouver un défenseur plus éclairé de la vérité, un représentant plus fidèle de l'orthodoxie. En effet toutes les connaissances d'Alcuin portaient l'empreinte de la théologie. Son âme était toute remplie de l'esprit du Christianisme; elle était l'expression, l'image vivante de la doctrine catholique.

Appelé par le roi très-catholique et par la volonté de Dieu (1) à combattre les ennemis du Christ, Alcuin se hâta de revenir en France. Il quitta l'Angleterre sur la fin de 792 ou tout au commencement de l'année suivante (2). Il est certain qu'en 793, il était rentré à la cour de l'empereur; les lettres qu'il écrivit alors à ses frères d'York le prouvent clairement (3).

Placé en face de l'hérésie, Alcuin se traça une ligne de conduite pleine de prudence et de sagesse. Le pre-

Alcuin emploie la dou-

(1) « Divina, ut credo, jubente dispensatione, ad gloriosum et omni honore nominandum hujus regni principem et regem Carolum vocatus adveni...» Epist. Alcuini ad Laitradum et Néfridium Episcopos ib. Frob. t. I. p. 861.

Et ibid. lib. I. Adv. Elip. p. 882. num. XVI. « antequam ego, eodem sapientissimo rege Carolo Jubente, venissem in Franciam...

(2) Mabillon, *annal. eccles. franciæ* p. 496. pagius. crit. baron. anno DCCXCIII. num. VII. et alii.

(3) Voir les lettres IX, X, XII et XIII. Frob. t. I. p. 13—21.

ceur et la persuasion pour faire rentrer les évêques schismatiques d'Espagne dans le sein de l'église catholique. — Sa lettre à Félix.

mier moyen qu'il employa pour faire rentrer Félix dans le giron de l'Église, fut la douceur; il essaya de toucher son cœur, de convertir son intelligence par des avertissements fraternels, par des exhortations amicales: il lui écrivit une lettre où tout respire la plus tendre charité: « très-cher frère, lui dit-il, prends garde de professer des principes contraires à la foi de l'Église, à la » doctrine catholique, de peur qu'une partie du peuple » de Dieu, à cause de l'iniquité d'un fils de la tribu » de Juda, ne fuie les combats du Seigneur et ne tombe » devant ses ennemis. Rentre avec tes amis dans le » camp du souverain Roi; si quelquefois tu as suivi » ses drapeaux, d'un pas tardif, chancelant, raffermis » ta marche, sois un vaillant soldat du Christ. Jésus » lève son bouclier devant toi; reviens, combats sans » relâche les ennemis qui te poursuivent jusqu'à ce » que tu cueilles la palme de la victoire.

» La résistance seule fait l'hérésie; ne résiste pas » en vain: la doctrine évangelique illumine le monde; » attachons-nous à cette doctrine et prêchons-la fidèlement. Faibles hommes que nous sommes, venus à la » fin des temps, qu'avons-nous de mieux à faire, que » pouvons-nous imaginer de meilleur que de suivre la » doctrine évangelique de toute l'ardeur de notre âme, » avec la fermeté et la sincérité de la foi? N'inventons » pas des noms nouveaux, ne faisons pas retentir à » la gloire de notre nom, une vaine louange par la » nouveauté de quelques doctrines, afin de ne pas être » trouvés répréhensibles en ce pourquoi nous voulons » être loués. Mets ton espérance dans la très-sainte » miséricorde de ton Dieu, et supplie nuit et jour ce » Dieu de diriger les dernières heures de ta vie dans » la voie de la vérité et la paix de la foi catholique,

» de peur que, si la sainteté de l'Église universelle te » repousse, il ne te refuse le repos éternel dans son » sein.

» En embrassant l'erreur, tu souilles l'unité de la » charité. Où donc est l'Église catholique? elle est en » nous ou en vous? or nous soutenons à la face de l'uni- » vers entier, que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu. » Vous prétendez, au contraire, qu'il n'est que son Fils » adoptif. Pensez donc combien il serait humiliant pour » le Christ-Dieu de ne posséder en ce monde d'autres » élus que vous qui êtes en petit nombre; de n'avoir pour » Église que celle qui est renfermée dans les limites » étroites de votre opinion! Qu'est devenue la puissance » qui a été donnée à Pierre, prince des apôtres? Lui » a-t-elle été enlevée? Et l'a-t-on remise entre vos mains, » pour édifier, à la fin des siècles, dans un petit coin » de la terre, une nouvelle Église, opposée à toutes les » traditions apostoliques? Vénérable frère! ne bâtis pas » sur le sable; lève-toi, reviens à ton Père; rentre dans » le sein de l'Église, ta mère (1). »

Craignant que ses prières ne fissent sur le cœur mobile de Félix qu'une impression passagère, Alcuin développa quelques réflexions qui devaient, sinon convaincre son esprit, au moins l'ébranler, le faire douter. En terminant sa lettre, il lui montre que les Pères de l'Église les plus éclairés, qui ont le mieux compris le dogme de l'incarnation, condamnent l'opinion à laquelle il se rallie; les écrits de Saint Athanase, de Saint Cyrille, de Saint Augustin et de Saint Hilaire renversent de fond en comble l'Adoptianisme. Or, dit Alcuin, nous regardons comme impie celui qui s'insurge contre des hommes en qui le christianisme se reflète dans toute sa pureté,

(1) Ibid. Epist. Abbini ad Felicem hæreticum, t. I. p. 783 et 84.

dans tout son éclat. Car, personne n'est sobre ni sage en allant contre la vérité; personne ne peut être catholique s'il s'élève contre les doctrines de l'Église une et sainte; personne n'est pieux, quand ses pensées et ses sentiments sont contraires au témoignage des Saintes-Écritures. Rentre donc, ô Félix, dans la voie royale que les apôtres ont ouverte et que suivent les Saints Pères; exhorte ton frère, le vénérable Elipante que je nomme avec amour, afin qu'avec toi et la foule innombrable des Saints, il monte jusqu'aux portes de de la Cité éternelle. Combien votre conversion sera louable! qu'elle sera utile à l'unité de la paix et de la foi! quelle gloire elle vous procurera auprès de Dieu et de ses saints (1)!

Un avertissement aussi cordial, aussi fraternel, des raisonnements aussi sérieux, aussi solides, auraient tout naturellement trouvé de l'écho dans une âme humble, amie de la vérité. Mais malheureusement celle de Félix était sous l'influence des préjugés; elle avait goûté l'orgueil qui s'attache presque toujours à la défense d'un système, d'une opinion particulière; au lieu de réfléchir et de se calmer, elle s'irrita davantage; le langage du moine chrétien avait été doux, pacifique; celui de l'évêque hérétique fut violent, acerbe, passionné. C'est ce que nous verrons plus loin.

Lettre d'Elipante et des évêques d'Espagne, ses partisans, aux prélats de la Gaule, de l'Aquitaine, de l'Austrie et à Charlemagne.

Sur la fin de 793, ou pendant le courant de l'année 794, Elipante et les évêques d'Espagne qui suivaient son parti, ayant appris, par Félix, tout ce que l'on avait fait contre eux à Rome et à Ratisbonne, écrivirent aux prélats de la Gaule, de l'Aquitaine et de l'Austrie. Ils envoyèrent en même temps une longue lettre à Charlemagne. Dans ces lettres, ils s'efforcent de justifier leur

(1) Ib. p. 784—787.

doctrine au point de vue du dogme et de la tradition; ils expliquent dans le sens de l'Adoptianisme tous les passages des Saints-Pères qui se rapportent à l'humanité de Jésus-Christ (1). Leur foi, disent-ils, est pure, sincère; aucune tâche ne la défigure; aucun nuage ne l'obscurcit; chez eux, tout est orthodoxe, catholique; un seul homme, en Espagne, doit être regardé comme fauteur d'hérésie, c'est l'abbé Béatus dont la vie est souillée par toute espèce de crimes; ils conjurent Charlemagne de se constituer arbitre entre cet impie et le pieux Félix. Mais dans une question aussi importante, aussi décisive pour la catholicité tout entière, il doit se conduire avec justice, avec équité; il doit prendre garde d'imiter l'empereur Constantin, qui, de chrétien qu'il était, devint Arien et mourut ennemi de l'Église (2). Condamner Béatus (3), exterminer son erreur, et rétablir Félix dans l'honneur de l'épiscopat (4), voilà ce qu'il doit se proposer, voilà ce qui fera sa gloire. Enfin ils supplient l'empereur de ne pas rester isolé dans ses opi-

(1) Ibid. *Epistola altera episcoporum Hispaniæ ad episcopos Galliæ, Aquitaniæ et Austriæ.* t. II. p. 368—373—

(2) « Reminiscens et illud (quod omnipotens Deus a vobis longe efficiat) de Constantino imperatore, qui dum esset idolatriæ cultor, per beatum Sylvestrium factus est Christianus, postea, per serpentem, sororem suam, sanctorum trecentorum decem et octo sententiam refutans, in Arriano dogmate conversus, et ad infernum, flenda ruina, dimersus, diem clausit extremum. » Ibid. Epist. episcop. hisp. ad Carolum. p. 367. num. IV.—

(3) « ... Unde itidem petimus, ut fœtidissimi antifrasii Beati doctrinam, qui Dei filium veram de virgine, præter peccatum, carnem nostræ similem adsumpsisse denegat, de regno tuo aboleas, et catholicam fidem enucleato sermone, populo tibi subdito tenendam præcipias. » Ibid. p. 367.

(4) « Idcirco veluti prostrati coram tuis obtutibus cum lacrymis poscimus, ut famulum tuum Felicem in proprio honore restaures, et pastorem gregi... » Ibid.

nions, d'admettre l'Adoptianisme, reconnu, avoué par un grand nombre de Pères; ils l'engagent à convaincre ses sujets plutôt par la justice que par la terreur de sa puissance; ils demandent qu'il cesse de nier, à la manière des païens, que le Christ soit le Fils de Dieu le Père (1).

Ici comme partout l'hérésie se produit avec son caractère véritable, indélébile : comprenant très-bien que son édifice ne repose que sur un sol mouvant, elle cherche à l'affermir par des moyens iniques. Pour tromper les peuples et les princes, elle emploie la calomnie, le mensonge.

Lorsque Charlemagne eut reçu ces lettres, il ordonna que tous les Pères de l'Église d'Occident se réunissent en concile (2); ce concile s'assembla en 794 à Francfort sur le Mein, près Mayence. Félix qui, par sa position, était sujet de l'empire, fut appelé à comparaître. Mais, convaincu que son opinion serait de nouveau condamnée, il refusa d'obéir à l'injonction royale. Dans ce Concile, les assertions téméraires des évêques d'Espagne furent examinées avec soin, réfutées avec énergie. Les passages des Saints-Pères qu'ils avaient expliqués dans

(1) « ... Scilicet tantorum venerabilium patrum, de adoptione carnis Christi, sententias ne reprobes solus. Nam dicitur quod terrore potestatis multos, non justitia convincaris... sed et opinio inutilis in gentibus divulgata est, quod credi nefas est, eo quod more gentilium Christum negaveris Dei patris esse filium. » Ibid. p. 568.—

(2) « Sanctorum patrum Synodale ex omnibus suæ ditionis ecclesiis congregari concilium; præprimis vero ad beatissimum apostolicæ sedis pontificem Adrianum ter quaterque missos suos direxit, scire cupiens quid sancta Romana Ecclesia apostolicis edocta traditionibus de hac respondere voluisset inquisitione. Convocavit quoque de Britanniæ partibus aliquos ecclesiasticæ disciplinæ viros. » — Ibid. *Epist. Caroli magni regis ad Elipantum et ceteros episcopos Hispaniæ*. p. 583. n. V.—

le sens de l'erreur, furent rendus à leur véritable signification. Ce fut surtout l'œuvre de Saint Paulin d'Aquilée. On fit tomber pièce par pièce tout le fragile échafaudage de l'Adoptianisme.

Alcuin fait connaissance au Concile de Francfort, avec St-Benoît d'Aniane.

Alcuin était présent aux discussions, aux délibérations; il y prit même une part active, quoique indirecte. Connaissant à fond la tradition et la dogmatique, il facilita les moyens de confondre les adversaires du Christ, de démasquer leur fourberie. Les Pères purent juger combien son érudition dans les sciences divines et ecclésiastiques était vaste, profonde, sûre. Charlemagne fut l'interprète de leur désir, quand il demanda qu'ils l'admissent désormais dans leur société, pour traiter les affaires religieuses qui pourraient surgir en Europe (1). A partir de ce moment, Alcuin devint le collaborateur des prélats de l'Allemagne, de l'Italie et de la Gaule. Il fit aussi alors connaissance avec l'illustre et savant abbé d'Aniane, Saint Benoit, qui avait apporté au Concile le tribut de ses lumières et de ses conseils (2). Ces deux âmes qui avaient été élevées loin du contact du monde, qui s'étaient développées sous l'influence exclusive des idées chrétiennes, furent heureuses de se rencontrer; de part et d'autre, il y eut épanchement de tendresse, témoignage

(1) Voici les paroles de Charlemagne renfermées dans le dernier canon du concile: « commonuit ut Alcuinum (utique præsentem) ipsa sancta synodus in suo consortio sive in orationibus recipere dignaretur, eo quod esset vir in ecclesiasticis doctrinis eruditus. Omnis namque synodus secundum admonitionem regis consentit, et eum in eorum consortio sive orationibus receperunt. » *Baluze.*— tom. capit. p. 270.

(2) « ... Inter quos (Patres Francofordiensis Concilii) etiam venerabilis et sanctissimus abbas benedictus, qui vocatur Vitiza, monasterii Anianensis a partibus Gothiæ et religiosos monachos etc... » *Annales veteres francorum vulgati tom. V. Collect. Veter. monum. Martini et Durandi p.* 902.

d'affection; elles lièrent entre elles une amitié dont les nœuds restèrent indissolubles.

Il lui remet, pour les moines de la Septimanie, un petit opuscule contre l'Adoptianisme.

Le Concile terminé, Benoît se disposa bientôt à partir pour retourner dans sa patrie. Alcuin lui remit, pour les monastères de la Septimanie, un petit opuscule qui était une courte, mais complète réfutation de l'Adoptianisme. Les moines de cette province voisine de l'Espagne, théâtre même de la guerre que Félix faisait à l'Église, étaient particulièrement exposés à s'écarter de la doctrine chrétienne. Alcuin craignait que le poison de l'erreur ne se glissât parmi eux (1).

Les arguments qu'Alcuin exposait dans son opuscule étaient puissants, péremptoires, très-propres à mettre la foi des moines à l'abri de toute atteinte: ils n'étaient, quant au fond, que le résumé de la doctrine de l'Église sur l'incarnation du Verbe. Sous la plume de l'illustre anglo-saxon, les Pères grecs et latins s'unissent pour affirmer que celui qui nous a adopté, J.-Christ, n'est pas Fils adoptif de Dieu; l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, par la voix de leurs chefs les plus distingués, proclament que le Verbe, dans notre humilité comme dans la majesté divine, est vrai Dieu.

Félix répond

Cependant Félix travaillait à raffermir les bases de

(1) « Legimus in sæcularis litteraturæ historiis, quosdam viros medicinalis artis peritos, dum aliquas civitates pestilentiæ lue infectas audierunt, amore civium suorum, aliquod medicamenti genus provida sollicitudine excogitasse, quo cives suos a grassantis morbi infestatione præmunirent, ne ingruens periculum ex insperato partem cognatæ subverterit multitudinis. Hoc idem nostræ videtur agendum esse devotioni contra hæreticæ pravitatis pestilentiam, quorum doctrina ut cancer serpit; ut virus infunditur; ut venenum serpentino dente ingestum, quos laceret, occidit. Nec posterior nobis in catholicæ fidei veritate animarum solicitudo integritatis esse debebit, quam antiquis in scientia sua corporalis cura salutis fuisse probatur. » Ibid. t. I. p. 760. num. 1.

l'Adoptianisme ébranlées par la lettre d'Alcuin. Il rédigea un libelle dans lequel l'invective et l'erreur sont semées à pleines mains. Tout y respire l'injure, la colère, la passion; il accumule impiété sur impiété et crée de nouveaux blasphèmes contre la divinité du Christ (1).

à la lettre d'Alcuin par un libelle injurieux.

Avant de rendre ce libelle public, Félix voulut le faire lire et approuver par Elipante. Celui-ci lui conseilla de l'envoyer non pas à Alcuin son adversaire acharné, son ennemi implacable, mais à Charlemagne lui-même; il espérait que l'empereur montrerait plus d'équité, plus d'impartialité. Félix suivit ponctuellement l'avis de l'évêque de Tolède (2).

Charlemagne ordonne à Alcuin de réfuter l'Adoptianisme principe par principe.

Aussitôt que Charlemagne eut reçu le libelle, il l'envoya à Alcuin avec ordre de réfuter l'Adoptianisme point par point, principe par principe (3). Alcuin était profondément humble, se défiant de lui-même et de ses connaissances. Il écrivit à l'empereur qu'il ne se croyait pas capable de combattre seul les nouveaux développements que l'hérésie venait de prendre; il le pria de lui adjoindre des

(1) « ... Nam idem præfatus Felix mox libellum, non epistolari brevitate succinctum, sed sermonum serie prolixum nobis dirigere studuit; in cujus principio de confessione veræ fidei quædam ex sanctorum patrum catholicis sensibus ab eodem bene prolata legebam; sed mox in sequentibus multipliciter pristini erroris assertionem confirmare nitebatur; nec solum antiqua non destruere, sed etiam nova quædam addere, pejora prioribus adgressus est; sicut enim fabulæ ferunt, hydram, una secta cervice, centenis pullulasse capitibus; sic ex uno serpentini capitis errore multiplex pravæ doctrinæ seges inhorruit. » Ibid. lib. I. Adv. Felic. p. 789, num I. et lib. I. Adv. Elipantum. p. 882. num. XVI.—

(2) C'est ce qu'il est facile de voir par ces paroles d'Alcuin à Charlemagne : « vestra vero nulli contemnenda auctoritas nostræ devotioni mandavit... libello respondere quem contra nos Felix quidam Episcopus *vestræ direxit auctoritati.* » Ibid. p. 787.

(3) Ce fut vers l'an 799 qu'Alcuin reçut le libelle ; il le dit positivement dans la lettre CLXXVI qui fut écrite en 800, ibid. p. 238.—

hommes instruits, versés dans l'étude de la théologie et et de l'Écriture-Sainte. C'était, disait-il, le seul moyen d'étouffer l'erreur et de l'empêcher de se répandre dans toutes les parties de l'empire chrétien (1). Il désigna lui-même ces hommes; c'étaient le Pape Léon, successeur d'Adrien, Saint Paulin d'Aquilée, Rigbod, archevêque de Trêves, et Théodulf, évêque d'Orléans (2). De plus, Alcuin réclama l'intervention directe, active, de la puissance temporelle pour surveiller les mouvements des Adoptianistes; il engagea Charlemagne, le soldat du Christ, à se lever pour défendre la religion catholique, l'épouse de son Dieu (3).

L'Église des Francs retrouvait une de ces questions de métaphysique religieuse que depuis trois siècles elle n'entendait plus agiter et qui devaient désormais tenir l'esprit humain en haleine. La théologie avait repris les armes : elle ne les quitta plus. Les disputes de l'Espagne rendaient aux écoles carlovingiennes le service le plus grand qu'on puisse rendre aux puissances naissantes, de les contredire, de les provoquer et de les forcer à vaincre (4).

(1) « Ego solus non sufficio ad respondendum; provideat vero tua sancta pietas huic operi tam arduo et necessario adjutores idoneos, quatenus hæc impia hæresis omnimodis extinguatur, antequam latius spargatur per orbem Christiani imperii, quod divina pietas tibi tuisque filiis commisit regendum et gubernandum. » Ibid. ep. LXVIII. Ad. Carolum. p. 96. —

(2) « ... De libello vero infelicis non magistri, sed subversoris placet mihi valde, quod vestra sanctissima voluntas et devotio habet curam respondendi ad defensionem fidei catholicæ. Sed obsecro... ut exemplarium illius libelli Domno dirigaur apostolico, aliud quoque Paulino patriarchæ, similiter Richbodo et Teodulfo episcopis, doctoribus et magistris, ut singuli pro se respondeant. » Ibid. Epist. LXIX ad Carolum. p. 97. —

(3) « Surge vir a Deo electe, surge fili Dei, surge miles Christi, et defende sponsam domini tui, etc., » ibid. Epist. LXVIII. p. 96.

(4) Ozanam, *la civil. chrét. chez les Francs*. Ch. IX. p. 449.

Convaincu que l'Église et l'État couraient un danger réel, imminent, Charlemagne s'empressa d'adopter les vues de son précepteur. En conséquence, il envoya un exemplaire de l'ouvrage de Félix au pape Léon et à Saint Paulin d'Aquilée (1). Il n'est pas certain qu'il en ait envoyé un à Rigbod et à Théodulf. Dès lors, Alcuin se mit à l'œuvre pour repousser l'agression de l'erreur et établir le triomphe de la vérité. Dans ce débat solennel, il procéda avec gravité et circonspection; il demanda à l'empereur de ne point le presser dans son travail; il voulut consulter à loisir et d'une manière attentive tous les passages des Pères qui avaient trait à l'humanité de Jésus-Christ (2). Toutefois il travailla avec tant de zèle et d'activité qu'en peu de temps il eut recueilli toutes les pièces nécessaires pour faire le procès à l'hérésie. Il avait reçu le libelle de Félix au commencement de 799; et la réfutation en était faite pour le Concile qui eut lieu à Aix-la-Chapelle, pendant le courant de cette même année (3).

Ce concile se tint dans l'intérieur du palais impérial; il est un des plus célèbres de l'ère carlovingienne. Charlemagne, qui désirait voir l'erreur confondue et réduite à l'impuissance au point de vue théologique, fit en sorte qu'Alcuin et Félix y assistassent (4).

(1) Frob. t. I. p. 933, XLIII. —

(2) « ... Flaccus vero tuus tecum laborat in reddenda ratione catholicæ fidei, tantum detur ei spatium ut quiete et diligenter liceat illi cum pueris suis, (discipulis abs dubie, nunc aliorum etiam magistris) considerare patrum sensus, quid unus quisque dicerit de sententiis, quas posuit præfatus subversor in suo libello, et tempore præfinito a vobis, ferantur vestræ autoritati singulorum responsa. » Ibid. Epist. LXIX ad Carolum. p. 97 et 98. —

(3) « ...Nam istum libellum (réfutation) in disputatione, quæ in vestra veneranda præsentia cum Felice ventilata est, *præsentem* habui. » Ibid. p. 787 et 88. et l'*Hist. littér. de la France*, t. IV. p. 311. —

(4) « ... Advocans namque (rex Carolus) institutorem suum Turonis,

Aussitôt que ces deux hommes se trouvèrent en face l'un de l'autre, une discussion approfondie sur le dogme de l'incarnation s'ouvrit entre eux; cette discussion fut longue (1), vive et chaleureuse. Alcuin déploya tout son savoir, tous ses talents; il se montra grand théologien, dialecticien subtil et plein de raison; appuyé sur la tradition, sur l'autorité des Pères et de l'Église, il triompha sur tous les points; Félix, qui n'avait pour lui que son autorité individuelle, se sentant isolé, ne sut disputer le terrain; il dut s'avouer vaincu, céda les armes et reconnut de nouveau les principes de la foi catholique.

Sa conversion, cette fois était-elle sincère? Provenait-elle d'une conviction intime, éclairée, profonde des vérités du Christianisme? Ou bien fallait-il la regarder comme une émotion pieuse, passagère, transitoire? Pouvait-on, sans danger pour la religion, renvoyer l'ancien évêque d'Urgel dans sa patrie? Telles étaient les questions qu'Alcuin et les évêques de la Gaule se faisaient tout naturellement. Connaissant par expérience combien la mobilité de Félix était grande, Charlemagne jugea à propos de le retenir en France; il le plaça sous la direction et la surveillance de Laitrade évêque de Lyon. Cette mesure eut les résultats les plus heureux; aidé des conseils et des lumières de son maître, Félix étudia à fond le dogme de l'incarnation. Les doutes et les ténèbres qui, jusque-là avait offusqué son intelligence s'éva-

et miserum Felicem hæresis hujus adstructorem de Hispaniæ partibus congregavit synodum magnam Episcoporum in Aquisgrani imperiali palatio in quorum ipse sedens medio Felicem, licet valde repugnantem de natura filii Dei secundum carnem, cum Albino doctissimo disputando rationabiliter confligere jussit. » Auctor vitæ Alcuini. n. XIII. et Frob. t. 1. Epist. LXXVI. p. 112. — et Epist. CLXXVI. p. 238. —

(1) « A secunda usque ad septimam sabbati parum aliud gestum est. » Auctor vitæ Alc. Num. XIII. Frob. t. I. p. 933. n. XLV.—

nouirent, et il ne tarda pas à devenir un adversaire de l'Adoptianisme ; il écrivit une confession de foi entièrement catholique qu'il envoya aux prêtres et aux fidèles de son diocèse.

Cette confession de foi produisit une sensation profonde dans toute l'Europe : elle répandit la joie parmi les catholiques et jeta l'alarme dans le camp des Adoptianistes. Elle enlevait en effet à l'hérésie une grande partie de sa force et de son prestige. Elle comprenait trois points : dans le premier, Félix avoue que dans le concile d'Aix-la-Chapelle, il a été convaincu par l'autorité des Pères et du Saint-Siége ; il déclare qu'il est rentré dans le sein de l'Église universelle, non d'une manière feinte, par hypocrisie, mais franchement et sincèrement. Dans le second, il expose le dogme catholique de l'incarnation, condamne nommément Nestorius et engage ses amis à faire de même ; enfin il corrobore sa profession par les témoignages des Saints-Pères (1).

A partir de ce moment, Félix parut être vraiment orthodoxe ; Alcuin, dans plusieurs de ses lettres, loue la sincérité de son attachement à l'Église (2) ; une amitié affectueuse, cordiale, finit par s'établir entre ces deux hommes dont les principes avaient été jusque-là si opposés (3).

Toutefois, qui le croirait ? Après la mort d'Alcuin et de Laitrade, Félix déjà vieillard rompit de nouveau avec l'Église et reprit le chemin de l'erreur !

(1) Froben. t. I. p. 917 — 923. —

(2) Ibid. libr. I. adv. Elipantum. p. 878. num. VII. et p. 880. num XII. et p. 882. num. XVI, et libr. IV. p. 908. num. V. —

(3) « ... Felix modo fuit ad sanctum Martinum apud præfatum filium nostrum (Laitradum) et multum amat me, totumque odium, quod habuit in me, versum est in caritatis dulcedinem. » Ibid. Epist. XCII. p. 36. —

Toujours guidé par son esprit d'humilité vraiment chrétienne, Alcuin n'osa pas tout d'abord rendre publics les livres qu'il venait de composer contre Félix (1). Après les avoir mis en ordre, il voulut les faire examiner et approuver; il les soumit à la censure de Charlemagne et de ses amis (2).

La critique se fit avec lenteur, d'une manière peu active; elle dura environ deux mois; Alcuin ne put s'empêcher de le faire sentir à l'empereur dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet (3). Elle fut enfin terminée au commencement de l'an 800; Charlemagne lui remit alors les

(1) Ces livres sont au nombre de sept (ibid. p. 789 — 859). Ils sont écrits sans beaucoup d'ordre, parce qu'Alcuin est obligé de suivre son adversaire partout où il se transporte, pour le réfuter pied à pied, assertion par assertion. Aussi Alcuin prie-t-il ses lecteurs de lui pardonner, s'ils ne trouvent pas dans sa manière de procéder toute la méthode qu'ils sont en droit de souhaiter. « Multis enim in locis minus ordinata disputatione currere, et sæpe ante dicta repetere, solutasque videtur iterare sententias, quia in omni loco proponendis quæstionibus necessario respondendum fuit, ne aliquo adversarius in loco suas jactet propositiones permanere indiscussas, et ego quasi victus non haberem quid responderem. Igitur plurima copioso, sed non scholastico sermone Sanctorum Patrum exempla præfatus disputator colligere studuit, etc. » — Ibid. Beati Flacci *Epistola ad Carolum magnum*. p. 788. —

(2) « ... Quia libellus nec adhuc ante vestram perlectus est sapientiam, nec a vobis, cui maxime sudavit, comprobatus, ratum duxi publicis non efferre auribus. Nunc vero videat vestra auctoritas, quid de eo fieri velit. Tantum deprecor, ut nullatenus priùs vel abjiciatur vel in publicum proferatur, quam totus inter familiares personas Vestræ auctoritatis examini perlegatur. » ibid. Epist. ad Carolum. p. 788.—

(3) « ... Unde ad interioris pugnæ genus meæ parvitatis devotionem provocare voluistis : Cujus certaminis sudori libenter succubui, ut in libello, quem vestræ nuper direxeram pietati, agnosci poterit, licet necdum vestræ auctoritatis sigillo eundem libelli tenorem confirmatum cognoverim, et hoc, reor, vel tarditate portitoris vel angustia temporis gestum esse. » Ibid. Epist. LXXXIV. ad Carolum. p. 124.— et Epist. XCIV. p. 139. —

livres dans lesquels on n'avait rien trouvé qui fût contraire à l'esprit de l'Église; tout y était catholique, orthodoxe; tout y respirait la foi la plus pure; on n'y avait remarqué que quelques fautes grammaticales qui provenaient de la rapidité de la rédaction (1).

CHAPITRE SEPTIÈME.

ALCUIN ET ELIPANTE.

Jusqu'ici nous avons vu Alcuin aux prises avec l'évêque d'Urgel; nous avons été temoins de son triomphe; mais le combat qu'il avait engagé contre l'hérésie n'était point pour cela terminé; sa victoire était loin d'être complète. La véritable colonne de l'Adoptianisme, Elipante, était toujours debout; tant que cette colonne n'était point ébranlée, le christianisme courait des dangers réels. Or, depuis longtemps, Alcuin avait pensé aux moyens qu'il fallait employer pour ramener l'évêque de Tolède; pendant qu'il était occupé à réfuter le libelle de Félix, il avait conçu le dessein de sonder les dispositions de son esprit; il voulait savoir jusqu'à quel point il adhérait encore à l'erreur que le Concile de Francfort

(1) C'est ce qu'Alcuin dit en ces termes: « Gratias agimus quod notari jussistis errata illius (libelli) et remisistis ad corrigendum... minus tamen quiddam fecistis, quam plenum postulasset caritatis officium, quod sensus non docte prolatos vel catholice exaratos similiter noluistis notare.... quod vero in litteris vel distinctionibus non tam scholastice currit, quam ordo et regula artis grammaticæ postulat, hoc sæpius velocitas animi efficere solet, dum legentis intentio oculorum præcurrere festinat officiun. Nec ego capitis dolore fatigatus examinare possum, quæ subito casu ex ore dictantis evolant. » — Ibid. *Epist.* LXXXV ad Carolum regem. p. 125. —

et le Souverain Pontife avaient condamnée d'une manière explicite et solennelle. En conséquence, il lui écrivit une lettre pleine d'onction et d'amour : « Très-saint » prélat, lui dit-il, tu es une ville située sur la monta- » gne, une ville qui ne peut être cachée, dont les murs » ne doivent, en aucune manière, être minés par la » perfidie, mais doivent être ceints de tout côté du rem- » part très-solide de la foi catholique, afin qu'ils soient » toujours inexpugnables et que le peuple qui se réjouit » en écoutant l'autorité de ta parole, opère son salut. » Je n'ai point l'intention, excellent père! d'entamer » avec toi dans cette petite lettre, une discussion suivie, » profonde; je viens seulement te prier, avec humilité, » de suivre de tout ton cœur la doctrine apostolique » dans l'unité et la paix catholique; n'introduis point de » nouveaux noms dans les traditions que tu as reçues » de tes pères; aime, prêche, crois tout ce que l'autorité » évangélique, la dignité apostolique et l'unité catholi- » que enseignent sur Jésus-Christ; garde-toi de faire » résonner aux oreilles des chrétiens le nom d'adop- » tion dans le Christ; ce nom est nouveau, insolite; » depuis la prédication des apôtres, le monde ne l'a » jamais entendu prononcer.

» l'Église du Christ doit être une dans la foi et la » charité. Or de deux choses l'une : ou bien l'Église du » Christ est comme nous le croyons, celle qui est répan- » due dans l'univers entier, ou bien c'est celle que » Félix et ses sectateurs ont élevée. Mais il est tout à » fait indigne du Christ, notre Dieu, de n'avoir dans son » troupeau d'autres brebis, d'autres fidèles que ceux » qui, en petit nombre, se cachent dans les montagnes. » Pour toi qui es l'élu et l'ami de Dieu, unis-toi avec » tes amis à l'Église universelle de Jésus-Christ, afin

» que tu sois un digne membre de la tête de celui qui a » versé son sang pour toi (1). »

Elipante était un vieillard violent, emporté, irascible à l'excès; il avait combattu et terrassé plus d'un adversaire du Christ; il se croyait infaillible en matière de dogme ; à la vue des avertissements qu'Alcuin lui donnait, il jeta feu et flamme; il lui répondit par une lettre injurieuse, sarcastique. Voici en quels termes était conçue la suscription de cette lettre dans laquelle il s'efforce de prouver que sa doctrine est l'expression fidède des idées des Saints-Pères sur l'humanité de Jésus-Christ : « A très-révérend frère Albinus, diacre, non ministre » du Christ, mais disciple de très-exécrable et nommé » par antiphrase, Béatus, nouvel Arius... S'il se con- » vertit de l'erreur de sa route, salut éternel de la part » du Seigneur; s'il refuse de le faire, damnation éter- » nelle (2)! » Le corps de la lettre respire la même colère, la même arrogance. Elipante la termine par ces paroles qu'il lance à la face d'Alcuin : « Cesse d'ouvrir » en vain tes lèvres qui aboyent contre les mystères du » Christ; prends garde d'être ce dont Dieu te préserve, » ce Béhémot, à qui les montagnes offrent des herbes » pour aliments... Prends garde d'être un autre Arius; » prends garde d'être un autre Nabazaridan, prince des » cuisiniers, qui détruisit les murs de Jérusalem; » prends garde de faire du très-glorieux prince Charles » ce qu'Arius fit de Constantin, et qu'il pleure sur lui- » même dans les siècles des siècles (3). »

(1) Ibid. Epist. Albini magistri ad Elipant. episcopum Toletanum. p. 863 — 868. —

(2) « ...Reverendissimo fratri Albino, diacono, non Christi ministro, sed antiphrasii Beati fætidissimi discipulo... novo Arrio, si converterit ab errore viæ suæ, a domino eternam salutem : et si noluisset, æternam damnationem. » Ibid. *Epist. Elip. ad Albinum. p.* 868, *num. I.*

(3) Ibid. p. 870, num. VI. —

L'évêque de Tolède avait mis à nu le fond de son âme; il venait de prouver qu'il était inaccessible à la douceur, à la persuasion; convaincu qu'il était dans la vérité, il fallait pour le détromper, lui démontrer clairement que son opinion heurtait de front la tradition, l'autorité des Pères et de l'Église. C'est ce qu'Alcuin entreprit de faire. Se trouvant en face du plus fort et du plus puissant rempart de l'hérésie, il disposa ses moyens d'attaque de manière à le renverser infailliblement; il battit l'Adoptianisme en brèche sur tous les points; il poursuivit l'erreur de position en position, de retranchement en retranchement; il la força de reconnaître, sinon d'avouer, qu'elle ne reposait sur rien de sérieux, de solide (1).

Pour mieux comprendre l'unité et la profondeur des vues théologiques d'Alcuin, nous allons réunir en faisceau les arguments qu'il développa dans ses écrits contre Félix et Elipante. En rassemblant ses principes dans un cadre restreint, nous pourrons saisir l'ensemble et les péripéties de la lutte qu'il engagea avec tant de gloire contre l'Adoptianisme; d'un côté, nous verrons la faiblesse et l'inconstance de l'erreur, de l'autre, la force et l'immobilité de la vérité.

Nous l'avons dit, l'Adoptianisme n'était qu'un Nestorianisme mitigé, timide. L'hérésie d'Elipante et de Félix et l'hérésie de Nestorius sont deux rejetons sortis du même tronc, deux branches nourries de la même sève; de part et d'autre, c'est la même origine, ce sont

(1) L'ouvrage qu'Alcuin écrivit contre Elipante est divisé en deux parties : la première contient deux livres ; c'est une réfutation de la lettre d'Elipante ; la deuxième contient aussi deux livres ; elle établit solidement la vérité catholique ; elle a pour titre : *De l'incarnation de Jésus-Christ, des deux natures et de la vérité d'une seule personne en lui* : ibid. p. 876 — 915.

les mêmes principes. Dès lors, quelle marche devait suivre Alcuin pour combattre les ennemis qu'il avait en face? Il devait tout simplement reprendre les armes dont s'était servi Saint Cyrille pour terrasser le Nestorianisme. C'est ce qu'il fit avec une activité et une force de raison théologique remarquable. Il suit pas à pas le Père de l'Église grecque; il emploie la même tactique; il opère les mêmes mouvements; c'est sous sa conduite qu'il marche à la victoire. C'est pourquoi il dit à Elipante; « je voudrais que vous connussiez avec certitude, ô » frères! qui vous êtes constitués les défenseurs de » l'Adoptianisme, que tout ce que le bienheureux » Cyrille, pontife de l'Église d'Alexandrie, a répondu » à l'impie Nestorius est en même temps une réponse à » vos assertions; car l'impiété de la même erreur doit » être renversée et détruite par les réponses de la même » vérité (1). »

Le premier argument qu'Alcuin emploie contre Elipante et Félix, est l'argument de la prescription: « Est- » ce que l'Église du Christ, dit-il, après avoir condamné » les hérésies d'Eutychès et de Nestorius, n'était pas » en paix dans l'unité de la foi catholique lorsque vous » avez levé l'étendard de l'Adoptianisme (2). La doctrine

(1) « Hoc velim certissime vos cognoscere, ô viri fratres hujus adoptionis in christo adsertores, quod quidquid beatus Cyrillus Alexandrinæ ecclesiæ pontifex synodali auctoritate impio respondit Nestorio, vobis responsum esse absque dubio sciatis: quia ejusdem erroris impietas ejusdem veritatis responsionibus destrui debet. » Ibid. *libr. IV. adv. Elip. p.* 908, *num. V.* —

(2) « Nunquid non tota Ecclesia Christi, damnatis Eutychetis et Nestorii hæresibus, ubique in pace catholica, et in unitate fidei apostolicæ, nullo turbante, multo quiescebat tempore, donec hæc nova, et antiquis temporibus inaudita secta per vestram insolentiam subito exarserit? » (ibid. t. I. beati flacci Alcuini contra Felicem Urgelitanum Episcopum. lib. I. p. 792. num. VII.)

» que vous défendez est une doctrine nouvelle ; vous » prêchez l'adoption dans le Christ, mais l'Écriture-» Sainte ne connaît point ce mot ; l'Église catholique, » depuis la prédication évangelique, ne l'a jamais pro-» noncé ; nulle part on ne le rencontre ; ni dans les » écrits de l'ancien et du nouveau Testament, ni dans » les Saints-Pères, ni dans le symbole des apôtres, ni » dans celui du concile de Nicée, ni dans les décrets » d'aucun synode, ni dans une autorité quelconque de » la foi chrétienne. Comment osez-vous innover en ma-» tière de religion ? Comment osez-vous annoncer des » choses qui ont été inconnues dans les temps anciens » lorsque l'illustre docteur des nations, Saint Paul, » défend d'une manière absolue à tout catholique de » s'attacher aux enseignements nouveaux ; lorsqu'il ne » craint point de déclarer frappé d'anathème tout » homme, tout ange même qui viendrait proclamer » une doctrine différente de celle qu'il prêche (1)?

» Prouvez que ce que vous dites est vrai ; montrez-

(1) « Hoc solum si sapienti animo vel humili intelligentia considerare voluisset, præfatum virum Felicem ab errore revocare debuisset, quod tota Ecclesia Christi ab initio apostolicæ prædicationis hoc nomen adoptionis in Christo, vel nuncupativæ divinitatis nunquam habuerit, nunquam prædicavit. Quæ nomina nec in Evangeliis, nec in Apostolorum Epistolis, immo nec in propheticis totius veteris testamenti scriptis alicubi inveniuntur ; sed nec in alicujus Sanctorum Patrum et Doctorum Ecclesiasticorum libris, nec in symbolo apostolico, vel Niceni Concilii ; vel etiam in alicujus synodi adfirmatione, aut in aliqua catholicæ fidei auctoritate. Et mirum est, cur non timeant tales Doctores nova inferre, et incognita antiquis temporibus, dum egregius Doctor Gentium, omnes novitates vocum, et inventas noviter sectas omnino firmiter prohibeat a quoquam catholico recipi ; in tantum, ut etiam Angelis et omni homini anathema indixisse non dubitaret, si aliter prædicasset, quam ab illo prædicatum esset. » — ibid. p. 790. num. II.)

» nous une nation, une ville, une église, soit en Italie,
» soit en Allemagne, soit en France, soit dans l'Aquitaine, soit dans la Bretagne qui professe l'Adoptianisme, qui soit d'accord avec vos sentiments (1). L'Église qui professe que Jésus-Christ est le Fils naturel de Dieu est répandue sur toute la terre; l'Église qui n'admet qu'un Christ adoptif n'existe que dans un petit coin de l'Espagne (2). Vous vous insurgez contre le symbole général de la foi Catholique (3). Vous dites que vous respectez l'unité de l'Église, mais ce n'est là qu'un glaive enduit de miel pour mieux faire périr ceux qui liront vos ouvrages sans précaution; évidem-

(1) « Probate, si potestis, verum esse quod dicitis; ostendite nobis vel unam ecclesiam in tota Italia, vel Germania, vel etiam Gallia, aut Aquitania, immo aut Britannia, quæ vobis consentiat in hac vestra adsertione. » — ibid. t. I. p. 792. num. VI.

(2) « ... Quæ est insolita et omni ratione extranea elatio mentis tuæ, ut tibi soli cum tuis paucis mussitatoribus, non doctoribus, universalis Ecclesiæ fides non placeat; et omnibus ubique una voce clamantibus CHRISTUM DEUM verum et verum Dei filium, tu solus cum Judæis reclamans dicis: *dignus est mori, quia filium Dei se fecit:* meque servulum illius maledictionibus prosequeris, dum ego omnium sanctarum doctus authoritate scripturarum, et apostolica roboratus prædicatione, omnem in CHRISTO confiteor et testificor veritatem, sicut apostolica doctrina toti tradidit mundo, et ubique sancta credit Ecclesia et prædicat? tu vero solus his omnibus contrarius, solus tibi singulare magisterii nomen usurpasti. » — Ibid. Adversus Elipantum Toletanum Episcopum. libr. IV. p. 906. num. II: et: libr. I. contra Felicem, p. 792: « Juxta disputationis et vestri sermonis sequentia dicitis: *Aliquando vero Ecclesia in exiguis est, sed non in uno angulo terrarum exclusa, sed neque in una provincia aut gente vel regno; sed toto in orbe terrarum diffusa.* Nunquid non vos in uno angulo terrarum, et in una estis gente? Quare non intelligitis, juxta sententiam vestram in vobis non esse Ecclesiam CHRISTI, qui in uno angulo estis terrarum, et una gente? »

(3) « ... Solus sanctum et generale perdidisti catholicæ fidei symbolum. » Ibid. adv. Elipantum. p. 906. num II.

» ment vous faites ce que les soldats n'ont pas osé faire
» dans la passion, vous déchirez la robe sans couture
» du Christ (1). Vous dites, pour justifier votre opinion,
» votre système, qu'un nouvel homme doit avoir un
» nouveau nom; mais qui donc vous a appris ce nou-
» veau nom? Dieu vous a-t-il parlé dans un tourbillon
» comme à Job ou bien vous a-t-il parlé sur les Pyrénées
» comme à Moïse sur le Sinaï (2)? »

Après avoir infligé ce flétrissant stigmate à l'hérésie, Alcuin pénètre dans les profondeurs du dogme de l'incarnation; détruisant tour à tour les raisonnements d'Elipante et de Félix, il raffermit, consolide les points qu'ils avaient ébranlés et il éclaircit ceux qu'ils avaient obscurcis.

Jésus-Christ, selon l'humanité, n'a pu être engendré du Père éternel, car le Père éternel est esprit et l'esprit ne produit point la chair, d'où il résulte clairement que le Christ ne peut, en aucune manière, être appelé le Fils naturel de Dieu. Voilà, d'après ce que nous avons vu, l'argument fondamental sur lequel reposait l'Adoptianisme; Elipante et Félix le regardaient comme péremptoire, décisif. C'est celui qu'Alcuin attaque tout d'abord; il le fait à la manière de Saint Cyrille. Pour que le Christ,

(1) « In principio itaque libelli sui unitatem sanctæ Ecclesiæ optime exposuit; sed utinam in consequentibus eandem servaret concordiam, quam in principio tantis laudibus exaltare studuit. Sed, ut video, gladium melle litum abscondit, ut facilius decipiat incautius legentes libelli seriem... Scindentes tunicam Christi, quam milites in passione illius non ausi sunt dividere. » — Ibid. contra Felicem. p. 790. num. III et 791. num. V.

(2) « Dicis itaque quod novus homo novum nomen habere debeat. Dic, rogo, quis hoc novum nomen Spiritus vestris insonuit auribus? Forte Deus tecum loquebatur in turbine, veluti cum Job servo suo: vel etiam in Pyreneis collibus in tonitruo et voce tubæ, sicut cum Moyse famulo suo in Sina monte sermocinatus est? » Ibid. contra Felicem. libr. II. p. 802. num. II.

dit-il, soit le Fils propre, naturel de Dieu, il n'est point nécessaire que, comme homme, il soit engendré de sa substance, il suffit que sa personne le soit. Il rend cette vérité sensible par des faits tirés de la nature humaine. O toi, s'écrie-t il, en s'adressant à Félix, qui te constitue le défenseur, le champion d'une erreur profane, je t'interroge et je te demande : sais-tu si tu as une âme ou non ? Tu ne peux ignorer que tu en aies une. Tu sais également que tu as un père selon la chair. Mais l'âme qui est en toi, qui vivifie ton corps, qui le fortifie et le meut, n'est ni procréée ni engendrée de la chair de ce père ainsi que l'enseigne la foi catholique; elle est créée de rien et envoyée d'ailleurs. Or comment peut-il se faire que tu sois le fils propre et véritable de ton père, tandis que ton âme n'est pas engendrée de sa chair? Si tu avoues que tu es le fils propre de ton père et quant à l'âme et quant au corps, quoique le corps seul soit engendré de la substance de ton père et de ta mère, pourquoi crois-tu que Dieu ne puisse avoir pour fils propre et véritable celui qui est né de la Sainte Vierge par l'opération du Saint-Esprit ? comment ne comprends-tu pas que Jésus-Christ puisse être le Fils naturel de Dieu dans l'une et dans l'autre nature ? Est-ce que tu prétends imposer des lois à celui qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel et sur la terre? Dans le ciel, il a voulu produire éternellement de sa substance, de son essence, un fils en tout égal à lui; sur la terre, pourquoi n'aurait-il pas pu aussi avoir pour fils propre celui qui est sorti du sein virginal de Marie, inférieur à Dieu, il est vrai, par sa forme d'esclave, mais son égal par sa nature divine, par son essence (1)? Mais si aucun fils ne peut être appelé fils propre, fils na-

(1) Ibid. *libellus adversus hæresin Felicis episcopi.* p. 770. num. XXXVI, et libr. III. contra Felicem. p. 815. num. VI. — et VII.

turel, qu'autant qu'il soit engendré dans sa nature toute entière de la substance du père, alors il est évident que, dans le genre humain, aucun père n'a de fils propre, véritable, que celui qui est né de sa chair. Vois donc combien ton opinion est insensée, jusqu'à quel point elle est contraire à la raison, au sens commun. Prends-toi pour exemple; tu reconnais que la propriété de fils se trouve en toi; reconnais donc aussi qu'elle peut se trouver dans le Fils de Dieu; puisque tu ne veux pas te diviser, à cause de ton âme et de ton corps, en deux fils dont l'un serait propre et l'autre adoptif, par la même raison ne cherche point à partager le Christ en deux fils, à cause de la nature de la divinité parfaite et de l'humanité parfaite qui est en lui, car Jésus-Christ est notre seul médiateur (1).

Comprenant tous les avantages de sa position, Alcuin dévoile de plus en plus la faiblesse et l'incohérence de l'erreur : il presse ses idées, ses raisonnements, son style. Les vives lumières qu'il répand sur les points les plus difficiles de la controverse, frappent ses adversaires de stupeur; partout il les accule, partout il les confond. Si Jésus-Christ, continue-t-il, est Fils adoptif de Dieu selon la nature humaine, il sera aussi, par une conséquence logique, inévitable, Fils adoptif de la Sainte Vierge, selon la nature divine (2); car Jésus-Christ, né de Dieu, n'a pas été tiré de la substance de la Vierge; la substance du Père éternel de laquelle le Christ est né comme Dieu, est différente de la substance de la Vierge dans laquelle il s'est incarné (3). Vous prétendez que le Verbe divin ne peut avoir deux générations, parce qu'il est imposible qu'un homme ait deux pères selon la natu-

(1) Ibid. p. 816. num. VII. —

(2) Ainsi Elipante et Félix tombaient dans le Nestorianisme.

(3) Froben t. I. contra Felicen, libr. I. p. 796. num. XIII.

re. A cela, dit Alcuin, je réponds qu'un père ne peut non plus avoir un fils qui soit à la fois son fils naturel et son fils adoptif. Ce fils, en effet, ne peut être divisé de telle sorte qu'une partie de son être soit adoptive et l'autre naturelle (1). Cette réplique était vive, ingénieuse, péremptoire; elle mettait Elipante et Félix dans une position fausse, pleine d'embarras. Mais Alcuin ne borne pas là son raisonnement; il lui donne des proportions plus larges; ses vues s'élèvent; sa pensée devient profonde; aidé des lumières du pape Saint Léon, il décrit avec force et précision le mystère de l'incarnation; il pénètre dans les secrets du dogme fondamental du Christianisme. Il est certain, dit-il, d'après la foi de l'Église et le témoignage positif des Saintes-Écritures, que notre Seigneur Jésus-Christ a eu deux nativités, deux naissances; l'une de son Père, de toute éternité; l'autre de la Sainte Vierge par l'opération du Saint-Esprit; bien plus, il a les deux natures propres, spéciales de ces deux nativités; il a la nature de Dieu, en tant qu'il est né du Père; il a la nature de l'homme en tant qu'il a été engendré de la mère : Jésus-Christ est un et même Dieu, un et même homme, un et même Fils. Sa double naissance lui a donné une double nature; il est Dieu par la participation à l'essence de son Père; il est homme par la participation à la nature de sa mère (2). C'est là un mystère ineffable, incompréhensible. La raison humaine ne doit point chercher avec trop de curiosité à le pénétrer, à l'approfondir; sa faiblesse pourrait l'ébranler au lieu de l'affermir. Elle ne connaît pas quand et comment l'âme est unie au corps dans le sein maternel; comment donc pourrait-elle connaître et expliquer

(1) Ibid. libr. III. p. 813. num. II. —
(2) Ibid. libr. I. p. 794. num. X.

le Sacrement ineffable de la bonté de Dieu? La puissance de la divinité ne doit point être mesurée d'après les possibilités que trouve l'esprit de l'homme. Celui qui est la loi de toutes les natures, ne peut être assujetti aux lois, aux règles d'aucune autre nature (1).

Dès le premier instant de sa conception, l'humanité du Christ fut unie hypostatiquement au Verbe; en vertu de cette union, elle fut exempte de toute imperfection; dans le sein de la Vierge même, elle fut ornée de la plénitude des grâces. Ce n'est point à cause des mérites acquis que le Christ fut oint; ce n'est point à cause des progrès qu'il fit dans la vertu qu'il s'éleva graduellement à la qualité de Fils de Dieu; il fut oint d'une onction mystique, invisible; cette onction ne fut point pour lui un moyen de sanctification; elle démontra ostensiblement ce qu'il était; elle fut la figure de notre onction, le symbole de notre adoption (2). Conçu et né sans péché, les eaux saintes du baptême ne trouvèrent en Jésus-Christ rien à laver, rien à purifier. De quelle mort ressuscita-t-il dans le baptême? Fut-il donc soumis au péché pour ressusciter de la mort des pécheurs? A cause de la prévarication de nos premiers parents, nous naissons dans le péché, et nous n'en sommes délivrés que par la seconde génération qui, de fils de colère, nous rend fils de Dieu; le Christ comme homme serait-il donc, sous ce rapport, semblable à nous (3)? Non, car alors il n'y aurait plus d'union hypostatique; elle serait brisée; Jésus-Christ reçut le baptême de Saint Jean,

(1) Ibid. libr. III. p. 813. num. II.

(2) Ibid. libr. II. p. 811. num XIX. et libr. III. adv. Elipantum p. 903 et 4. num. XVIII. Dans ces deux endroits Alcuin suit pas à pas Bède et saint Augustin.

(3) Ibid. libr. II. contra Felicem. p. 810. num. XVII. et in *Epistola ad Elipantum*, p. 865. num. V.

pourquoi ? Parce que ce baptême n'était point une régénération, mais une signification, un fait préfiguratif du baptême de l'Église; il le reçut, non par nécessité, mais par un acte libre de sa volonté compatissante; non pour devenir fils adoptif de Dieu, mais pour nous donner l'exemple de l'humilité et sanctifier les eaux qui nous font naître à la vie de la grâce (1).

Le Christ-homme a été conçu dans la plénitude de la sainteté; chez lui, il n'y a point de progrès successif dans la sagesse; il ne se perfectionne point: c'est un soleil toujours à son midi. Dans la conception, dans l'enfantement, il est vrai Dieu, vrai Fils de Dieu et Fils unique (2). Si celui qui est né de la Vierge n'est pas véritablement Dieu, de toute nécessité il faut regarder comme fausses, comme mensongères ces paroles de Saint Jean : *et le Verbe s'est fait chair*. Que signifient en effet ces paroles ? Si non que le Fils de Dieu, en prenant la nature humaine, s'est fait homme. Donc, si Jésus-Christ n'a pas été conçu et n'est pas né vrai Dieu et vrai Fils de Dieu, l'Emmanuel n'est qu'un pur homme ; il est privé du caractère et des insignes de la divinité, ce qui renverse de fond en comble la foi catholique (3).

Du moment que le Verbe eut pris chair, la nature humaine lui devint propre, personnelle. Dès lors, prétendre qu'en qualité d'homme, il ne doit point être appelé vrai Dieu, c'est tomber inévitablement dans le Nestorianisme; c'est fractionner le Christ en deux Fils, en deux Dieux, l'un vrai, l'autre adoptif; alors que résulte-t-il ? Il résulte

(1) Ibid. *Epist. ad Elipantum.*

(2) Ibid. libr. IV. *contra Felicem*, p. 827. num X. Ici Alcuin s'appuie sur saint Augustin, saint Fulgence et le vénérable Bède.

(3) Ibid. libr. VII. p. 857. num. XIV. *et in Epistola ad Elipantum.* p. 867. num. X.

que nous devenons en tout semblables à Jésus-Christ; nous sommes mis sur le même plan, sur la même ligne que lui; de part et d'autre il y a égalité d'honneur, de dignité, puisque dans l'Écriture, les hommes sont quelquefois appelés Dieux; or cette conséquence va directement contre la doctrine des Pères et de l'Église. Entre nous et l'homme que le Verbe s'est uni, il y a une différence profonde, radicale (1); il est la plénitude de la vie, nous ne sommes que de petits ruisseaux de cette même vie. L'âme, quels que soient les mérites qu'elle ait amassés, oserait-elle jamais dire qu'elle est Christ? Il est né de la substance de Dieu; essentiellement il a toute puissance avec le Père et le Saint-Esprit. Aucune division, aucune scission n'est possible entre Dieu et le Christ-homme; Dieu se trouve tout entier dans le Christ et le Christ se trouve tout entier en Dieu; celui qui est vrai Dieu dans le Père, est aussi vrai Dieu dans l'homme; le vrai Fils de l'homme est vrai Fils de Dieu (2).

Le Verbe divin a habité en nous, et la plénitude de la divinité dans le Christ; or faut-il conclure de là que le Christ-homme fut simplement porte-Dieu; qu'il ne fut qu'un temple dans lequel Dieu habita transitoirement? Nullement; car alors le Père et le Saint-Esprit se seraient incarnés aussi bien que le Fils, puisqu'il est dit dans l'Écriture qu'ils habitent dans les hommes justes (3). La grâce habita dans les saints, mais la divinité fixa subtantiellement sa demeure dans le Christ (4). Le Verbe a

(1) Alcuin le démontre par des passages tirés de saint Augustin, de saint Hilaire, de saint Prosper, de saint Grégoire, pape, et de saint Jérôme.

(2) Ibid. libr. I. *contra Felicem*, p. 797 et 98. num. XV. et libr. IV. num. VII. p. 824. et p. 825 et 26. num VIII.

(3) Ibid. libr. VII. p. 847 et 48. num. II. Ici Alcuin reproduit saint Cyrille.

(4) Ibid. et libr. V. p. 833. num. VI, où Alcuin s'appuie sur Bède,

pris véritablement et proprement toute la nature humaine dans l'unité de sa personne; l'appeller déifer, porteur de la divinité, c'est briser cette unité, c'est renverser par sa base le dogme de l'incarnation (1).

Sur la terre Jésus-Christ a été pontife, prêtre; il a offert le sacrifice à Dieu son Père; dans le ciel il est notre médiateur, notre avocat; il intercède pour nous. Ces fonctions prouvent-elles la vérité de l'Adoptianisme? Loin de là; elles prouvent au contraire sa fausseté. La passion, la mort et les autres actes de la nature humaine prise par le Verbe sont des hosties, des sacrifices qu'il a offerts à l'Éternel pour notre salut; ces hosties, ces sacrifices, par eux-mêmes, sont sans efficacité; ils ne procurent notre rédemption qu'autant qu'ils empruntent à la personne du Verbe un prix, un mérite capable d'effacer des dettes infinies, capable de donner la gloire de l'éternité. D'où il suit que ce n'est pas seulement le Christ-homme, mais le Fils éternel de Dieu le Père qui, dans la nature humaine, doit être regardé comme notre pontife, notre avocat, notre médiateur (2).

Exempt de tout péché, pur de toute tâche, de toute souillure originelle, saint comme Dieu lui-même, le Christ n'eut besoin ni de prier, ni d'offrir le sacrifice pour lui (3). Réconcilier l'homme avec Dieu, faire revivre les sentiments de sympathie entre le ciel et la terre, voilà quelle fut sa mission. Mais pour que la réconciliation fût complète, il fallait que le Verbe devînt passible dans la chair; pour donner à Dieu une juste

Victor de Capoue et Cassien; et p. 832. et libr. VI. p. 844. num. VIII. et libr. VII. p. 848. num. II.

(1) Ibid.

(2) Ibid. libr. V. p. 834. num. VII.

(3) Ibid. libr. VII. p. 857 et 58. num. XV.

satisfaction de nos péchés, il fallait que le principe de la vie souffrît, fût crucifié : un Dieu adoptif, un Dieu nominal, n'aurait pu ni effacer l'injure ni rétablir l'union, l'amitié (1). Le Verbe souffrit parce que sa personne renferme le mystère des deux natures. Le même Christ est à la fois passible et impassible, mortel et immortel, et cependant il est un, il n'est pas deux. L'homme est aussi mortel et immortel : mortel selon le corps, immortel selon l'âme; et cependant il est aussi un; il n'y a pas en lui un autre lui-même (2). On dit que tout l'homme meurt quoiqu'il n'y ait que le corps qui succombe, qui périsse; de même on dit que le Verbe souffrit et mourut dans la chair qu'il avait revêtue, parce que cette chair lui était propre, inhérente. Le Verbe, en prenant la chair, n'a pas perdu sa qualité de Verbe; la chair, en recevant le nom de Dieu, n'a pas été changée en nature divine (3). Pourquoi? Parce que l'union hypostatique lie, attache d'une manière inséparable le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, le Verbe et la nature humaine. C'est en vertu de cette union que l'on attribue à l'homme ce qui est divin et à Dieu ce qui est humain; c'est en vertu de cette union que l'on dit que le Fils de l'homme est descendu du ciel, que le Dieu de gloire a été crucifié, que le Verbe impassible de Dieu a souffert, que la main du Créateur a été clouée à la croix, que le sang de celui par qui tout a été fait, a été répandu pour le salut de tous les hommes (4). En un mot, c'est

(1) Ibid. libr. VI. p. 846. num. IX. Alcuin suit saint Augustin et Arnobe. et libr. IV. *adv. Elipantum*, p. 908 et 9. num. VI. —

(2) Ibid. libr. I. contra Felicem. p. 794. num. X.

(3) Ibid. libr. III. p. 819. num. XVII.

(4) Ibid. libr. I. p. 793. num. VIII. — et libr. VI. p. 842 et 43. num. VI. — et libr. V. p. 837 et 38. num. XI. et p. 835. num. VIII. et libr. VI. p. 844 et 45. num. VIII. —

en vertu de cette union que le Verbe est appelé serviteur, esclave. Mais fut-il serviteur par nécessité ? Fut-il esclave par condition ? Non; car alors il n'y aurait plus d'incarnation véritable ; il le fut par sa libre volonté; tout dans le Christ s'est fait volontairement; il obéit jusqu'à la mort à la volonté de Dieu, et cependant partout dans les Saintes-Écritures il est associé intimement, par sa nature, par sa substance, à la gloire de ce même Dieu (1).

Affirmer que le Verbe divin avait pris toute la nature humaine dans l'unité de personne, c'était, selon Félix et Elipante, introduire inévitablement le mélange, la confusion des deux natures (2). Alcuin leur fait voir que sur ce point comme sur les autres, ils se trompent et s'écartent de la vérité dans la personne du Christ. Les deux natures sont étroitement unies, mais non confondues; dire qu'elles sont mêlées, cela n'appartient qu'à Eutychès; elles sont unies de manière que chacune d'elles conserve sa propriété, son intégrité (3) : entre la divinité et l'humanité il y a rapport intime, correspondance immédiate; elles se touchent, se pénètrent mutuellement, mais elles ne se perdent point l'une dans l'autre, pour ne former qu'un seul tout homogène. Dans ce commerce ineffable, Dieu ne devient pas l'homme, mais l'homme est glorifié en Dieu; la nature divine ne cesse point d'être ce qu'elle était depuis tous les siècles, mais la nature humaine devient ce qu'elle n'était point. Il n'y a qu'un Christ vrai Dieu et vrai Fils de Dieu dans l'union des deux natures (4).

(1) Ibid. libr. IV. p. 826. num. IX. et libr. VI. p. 840 et 41. num. IV. et libr. IV. *adversus Elipantum*. p. 908 et 9. num. VI.

(2) Ibid. libr. III. *contra Felicem*. p. 819. num. XVII.

(3) Ibid. libr. V. p. 838. num. XI.

(4) Ibid. libr. III. p. 819. num XVII.

L'unité de personne, l'union hypostatique des deux natures dans le Christ, voilà quelle est, d'après Alcuin, la véritable clef de voûte du dogme de l'incarnation (1). C'est elle qui nous en fait comprendre la beauté, la profondeur, la sublimité; c'est elle qui fait disparaître ces prétendues contradictions qu'un esprit peu éclairé, peu catholique y trouve naturellement. Or cette unité de personne était-elle possible avec l'Adoptianisme? Alcuin prouve que non; il démontre que Félix et Elipante, malgré leurs protestations (2), la brisent, la détruisent inévitablement; c'est la conséquence logique de leurs assertions, de leurs principes. Vous devez nécessairement tomber, leur dit Alcuin, dans l'Arianisme ou dans le Nestorianisme. Car, ou bien l'adoption tombe sur la même personne, ou bien elle tombe sur une personne différente; dans le premier cas, vous affirmez avec Arius que la personne du Christ est adoptive (3); dans le second, vous divisez avec Nestorius ce même Christ en deux personnes, l'une propre, l'autre adoptive; propre selon la divinité, adoptive selon l'humanité. Mais une seule personne ne peut exister en même temps dans

(1) La réalité de l'union hypostatique implique logiquement la nécessité de concevoir le Christ comme fils de Dieu par nature et non pas seulement par adoption. Henri Klée. Hist. des dogmes chrét. t. II. chap. IV. p. 50.

(2) Froben. t. I. contra Felicem. libr. VII. p. 854. num. XI. et libr. V. p. 830. num. I. et libr. I. *adv. Elipantum.* p. 879. num. IX.

(3) « Ego, gloria Deo Jesu, nunquam in barathrum Arrii delapsus sum; sed tu vel Arrius esse probaberis, vel tuam damnare sententiam cogeris: qui asseris Filium Dei unicum, unigenitum, uniusque procul dubio personæ, adoptivum esse. Numquid non tu in eadem persona adoptionem esse affirmas, quam Arrius olim detestabili impietate adoptivam esse adseruit? aut si hanc blasphemiam declinare niteris, mox incidis in laqueum Nestorii, in duas Christum dividens personas, unam propriam, et alteram adoptivam. » Ibid, adv. Elipantum. libr. I. p. 881. num. XIV. —

le Fils naturel et dans le Fils adoptif; votre système tend donc directement à anéantir Jésus-Christ. En effet, il présente une double face; d'une part, il établit le vrai, de l'autre, le faux. Or le vrai et le faux ne peuvent s'accorder; par conséquent, si Jésus-Christ est Fils adoptif de Dieu selon la chair, on ne peut pas même dire qu'il soit Fils selon la divinité; car en aucune manière, un fils à la fois propre et adoptif ne peut être un fils, puisque l'un l'est véritablement, tandis que l'autre ne l'est point (1).

Jusqu'ici Alcuin a renversé une à une toutes les bases sur lesquelles l'Adoptianisme prétendait s'asseoir; il a montré à l'évidence qu'au point de vue de la doctrine des Pères et de l'Église, au point de vue de la croyance universelle, il était frappé d'anathème, de réprobation. Ni dans les Saintes-Écritures, ni chez les Pères, soit grecs, soit latins, on ne trouve d'argument qui le favorise, de raison qui milite en sa faveur: enfant de ténèbres, il n'a rien qui légitime sa naissance; il n'a pour lui que la fausse subtilité, le mensonge, la violence. Battus sur les principes fondamentaux de la dogmatique chrétienne, il n'y avait plus qu'un point accessoire sur lequel les adversaires du Christ opposassent encore quelque résistance. Ce point, c'était la tradition qui avait cours en Espagne sur l'humanité de Jésus-Christ. Elipante et Félix s'appuyaient sur la liturgie de l'Église de Tolède et sur l'enseignement des docteurs de cette même Église (2). Alcuin, qui avait

(1) Ibid. *libellus adversus hæresin Felicis ad abbates et monachos Gothiæ missus*. p. 763. num. XIII. et p. 769 et 70. num. XXXV. et libr. VII. contra Felicem. p. 854. num. XI.

(2) Elipante cite à l'appui de l'expression *adoptivus* la messe de Tolède où se trouve cette expression. « Dum tuæ infidelitati, o venerande frater! ex aliis ecclesiarum Christi doctoribus testes defecerunt, subito Toletanos, ut ais, venerabiles Patres protulisti, et illorum in Missarum solemniis orationes in auxilium tuæ sectæ adsumpsisti: » Ibid. libr. II. *adversus Elipantum*. p. 891. num. VII.

à cœur de compléter sa victoire, les poursuit dans ce dernier retranchement et leur enlève tout espoir de salut. Il examine attentivement la liturgie et l'enseignement théologique de l'Église d'Espagne, et que trouve-t-il? Il trouve que sous l'un et l'autre rapport, la plume des deux évêques hérétiques a tout corrompu, tout altéré; guidés par la mauvaise foi ou l'ignorance, ils ont tout interprété dans un sens faux; partout où ils rencontrent le mot adoption, ils l'appliquent aveuglément à Jésus-Christ; que ce mot ait été introduit par corruption, peu leur importe; ils le prennent comme expression de la croyance de l'Église d'Espagne (1). Non contents de forcer les mots, les phrases, pour étayer leur système, ils tâchent encore de souiller la foi de ceux qui les ont engendrés dans le Christ; ils profanent la mémoire de leurs pères; à tout prix, il veulent qu'ils soient hérétiques; ils veulent qu'ils soient partisans du mensonge et de l'erreur; ils leur font dire ce qu'il n'ont pas dit. Mais les vénérables docteurs de l'Église d'Espagne protestent énergiquement contre cette conduite impie, audacieuse. Car leurs écrits, sous quelque point de vue qu'on les envisage, respirent le Christianisme le plus pur; tout y est sincèrement religieux, catholique, orthodoxe; nulle part, on n'y trouve le mot Adoptianisme, mot nouveau, inventé récemment; il n'y a rien qui soit en opposition avec la doctrine des anciens Pères de l'Eglise; tous, ils proclament la divinité de l'Homme-Dieu (2).

(1) — « In tantum enim vobis placet Adoptionis nomen ut ubicumque illud inveniatis scriptum, sine omni reverentia, vel consideratione ad Redemptorem nostrum referre contenditis, non intelligentes quæ legitis. Insuper et vestros Patres et progenitores in Christo, quos ad vestra usque tempora ecclesia Dei recepit, hæreticos efficere studetis. » Ibid.

(2) « Quiescite viri fratres, quiescite, et nolite vestri blasphemiam

Quand on examine avec attention les arguments par lesquels Alcuin réfute Elipante et Félix, il est impossible de ne pas être frappé de leur force, de leur solidité. Toujours ils sont concluants, démonstratifs; l'erreur ne sait y répondre que par le silence ou l'injure. Théologien véritablement catholique, Alcuin s'attache exclusivement à l'Écriture-Sainte, aux Saints Pères, à l'Église. Placé sous le reflet immédiat de ces trois lumières, il s'avance d'un pas ferme dans la démonstration de la vérité; il pénètre, sans crainte de se tromper, dans les secrets mystérieux du dogme de l'incarnation. Ce dogme, il l'a étudié, il l'a approfondi sous toutes ses faces. Il connaît tout ce que l'érudition ecclésiastique, tout ce que la tradition possède sur ce point fondamental du Christianisme; il suit Origène et Cassien en ce qu'ils ont d'accord avec les décisions de l'Église catholique; il

erroris Patribus imputare vestris. Illi sua habuerunt tempora, nobisque præclara sui sudoris in sancta conversatione reliquerunt vestigia, quos laudamus, amamus. Sed tales, quales nos in scriptis suis eos agnovimus, non quales vos refertis eos esse. Itaque beati Isidori clarissimi doctoris non solum Hispaniæ, verum etiam cunctarum latinæ eloquentiæ ecclesiarum perplurima legebamus opuscula, et in magna habemus veneratione; in quibus nusquam de Redemptoris nostri humanitate Adoptionis nomen exaratum invenimus. Sed et Juvenci presbyteri atque optimi scholastici, quem b. Hieronymus laudat, carmina evangelicæ historiæ perspeximus, qui in quodam versu Christum proprium filium Dei catholico ore non formidavit appellare... Juliani quoque Pomerii prognostica ex sanctorum floribus collecta Patrum consideravimus, nec ibi aliquid hujus vestræ invenimus sectæ depictum. Venerabiliumque Patrum in Toleto synodales ad nos pervenerunt sanctiones, in quorum litteris nihil novi, vel antiquis contrarium Patribus; sed omnia catholico stylo perscripta agnovimus. Ideo magis æstimandum est Juniores quoslibet hujus novæ infidelitatis catenis colligatos, ad perditionem sui ipsorum dicta sanctorum corrumpere Doctorum, et suorum pessima pertinacia maculare nomen parentum, cui audaciæ nil scelestius vel atrocius esse poterit. » Ibid. p. 891 et 92. num. VIII.

recueille avec soin les pensées de Proclus de Constantinople, de Théophile d'Alexandrie, de Victor de Capoue, de Boëce, de Cassiodore, de Saint Isidore de Séville et du vénérable Bède sur la divinité de l'Homme-Dieu. Mais les chefs principaux sous la conduite desquels il marche dans ses explications, dans ses développements, ce sont : St. Cyrille, St. Augustin, St. Hilaire, St. Prosper, St. Fulgence, St. Jérome, St. Jean Chrysostôme, St. Ambroise, St. Grégoire de Naziance, St. Pierre Chrysologue et St. Grégoire, pape. Unissant partout l'autorité et la raison, la théologie et la dialectique, il confond ses adversaires et les couvre de confusion. Cependant, au milieu de son triomphe, il est doux, pacifique, plein de clémence. En même temps qu'il éclaire, qu'il subjugue l'intelligence par ses raisonnements, il touche le cœur, il l'excite au repentir par des épanchements affectueux. C'est ainsi qu'il a le mérite bien rare de joindre la charité évangélique avec tous ses enseignements à l'exactitude de l'orthodoxie.

Alcuin écrit contre une erreur sur la confession.

L'Adoptianisme était vaincu; il était condamné à mourir ainsi qu'une branche séparée du tronc; son influence sur la pensée humaine, son action sur les sentiments religieux était anéantie. Cependant il laissa des traces de son passage; il avait jeté de l'obscurité sur le principe vital du Christianisme. Or la vérité chrétienne est une; elle forme un tout compacte, homogène; l'attaquer sur un point, c'est l'ébranler presque infailliblement sur d'autres. Des ruines de l'Adoptianisme, il sortit une erreur plus pratique que spéculative. On soutint dans la Septimanie, que la confession des péchés n'était point nécessaire, que c'était à Dieu qu'il fallait se confesser et non aux prêtres. Cette doctrine, si favorable au libertinage, trouva un grand nombre de partisans, et

excita encore le zèle d'Alcuin. Il écrivit à ce sujet une belle lettre adressée aux Frères et aux Pères de la province des Goths, c'est-à-dire aux moines et aux abbés du Languedoc : « Nous avons appris, dit-il, que les laïques » ne veulent plus se confesser aux prêtres, qui ont reçu » de Jésus-Christ avec les apôtres le pouvoir de lier et » de délier. Mais que déliera la puissance du prêtre s'il » ne voit point les liens de celui qui est lié? Si les mala- » des ne découvrent leurs plaies, que pourront faire les » médecins? Les blessures de l'âme ont encore plus » besoin que celles du corps des secours du médecin » spirituel. Mais vous voulez, dites-vous, vous con- » fesser à Dieu, auquel, quand vous le voudriez, vous » ne pourriez dérober la connaissance de vos péchés, et » vous négligez de vous confesser à l'Église de Jésus- » Christ dans le sein de laquelle vous avez péché! » pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il ordonné aux lépreux » qu'il avait guéris d'aller se montrer aux prêtres? » Alcuin, dans le reste de la lettre, distingue trois sortes de pécheurs figurés par les trois sortes de morts que Jésus-Christ a ressucités : ceux qui pèchent par pensée ou par désir; ceux qui consomment l'acte extérieur du péché, et ceux qui en contractent l'habitude; et il ajoute que la confession faite au prêtre est nécessaire à tous les pécheurs s'ils veulent éviter la damnation éternelle (1).

(1) « Dicitur vero, neminem ex laicis suam velle confessionem sacerdotibus dare, quos a Deo Christo cum sanctis Apostolis ligandi solvendique potestatem accepisse credimus. Quid solvit sacerdotalis potestas, si vincula non considerat ligati? Cessabunt opera medici, si vulnera non ostenduntur ægroti. Si vulnera corporis carnalis medici manus expectant, quanto magis vulnera animæ spiritalis medici solatia deposcunt? Deo vis, ô homo! confiteri, quem nolens volens latere non poteris : Ecclesiæ Christi, in qua peccasti, satisfacere

Ainsi, Alcuin veille partout à la pureté, à l'intégrité des dogmes de l'Église; on ne peut tenter de ternir la beauté évangélique, sans qu'il intervienne aussitôt pour la rétablir dans son éclat. Il se fait un devoir de continuer en tout l'œuvre des docteurs catholiques; partout sa doctrine est riche, ses pensées sérieuses, son style grave; partout ses convictions religieuses sont profondes et inébranlables.

Chose étonnante et digne de remarque! en même temps qu'Alcuin triomphait de l'Adoptianisme, Charlemagne terminait ses longues guerres avec les Saxons par une victoire complète, décisive (1); il établissait, d'une manière définitive, sa domination sur ce peuple rebelle, essentiellement militaire, républicain. D'un côté, le moine étouffe la révolte morale de l'esprit contre l'Église, révolte que l'Arianisme et l'Islamisme avaient fomentée en Espagne, et qui menaçait de gagner l'Europe centrale; il exalte les idées de pouvoir, d'autorité, d'hiérarchie; il combat celles d'opposition, de réforme; il replace le soleil de la vérité dans son cours véritable : de l'autre, l'empereur comprime la révolte matérielle; il arrête le mouvement d'invasion, le mouvement d'insurrection auquel les nations barbares étaient accoutumées depuis qu'elles avaient démoli l'empire romain; en soumettant les saxons, il réunit sous son sceptre tous les peuples de la race germaine du continent (2).

negligis. Cur ipse Christus leprosum, quem mundavit, sacerdotibus se jussit ostendere?..... » Ibid. *Epist.* XCVI. ad Fratres in Provincia Gothorum. p. 143—146.

(1) C'est en 799, au concile d'Aix-la-Chapelle que l'Adoptianisme s'avoue vaincu; c'est en 799 que Charlemagne soumet à son sceptre toutes les tribus saxonnes.

(2) J. Moeller. *Précis de l'histoire du moyen-âge* p. 140. ch. VIII. num. VII. —

CHAPITRE HUITIÈME.

LES LETTRES D'ALCUIN.

Certes c'était un beau spectacle que ce triomphe simultané des deux puissances, de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, de l'Église et de l'empire. Mais que vont faire ces deux puissances ? Resteront-elles inactives ? Goûteront-elles les délices du repos à l'ombre de leurs lauriers ? Non ; les circonstances ne le permettaient point. L'épée du grand roi avait fait entrer de nouveaux éléments dans la société européenne; ces éléments étaient entachés de paganisme, d'idolâtrie; il fallait les épurer; il fallait les mettre en contact avec les deux principes constitutifs de la civilisation, à savoir : les idées morales et les sciences. La religion purifie le cœur, le transforme, ennoblit ses sentiments; les lettres polissent, éclairent l'intelligence; elles font disparaître ce qu'il y a de rude dans le caractére, de sauvage dans les habitudes.

Charlemagne et Alcuin s'unissent donc plus que jamais pour exercer cette double influence, cette double action sur les peuples du Nord. Il se fait entre eux un échange extraordinaire d'idées qui toutes concourent immédiatement à fonder l'unité morale et intellectuelle du monde occidental. Les lettres d'Alcuin sont l'expression pleine et entière de cet échange, de ce commerce. Étudions ces lettres avec attention; tâchons d'en saisir exactement le fond et la forme.

La plupart des hommes qui ont occupé une position élevée dans le monde, qui ont aidé la société de leurs lumières, de leurs conseils, ont écrit des lettres, des

mémoires où ils ont tracé, pour la postérité, le tableau de leur vie politique, sociale ou religieuse. Sous ce rapport, les lettres de Cicéron, de St. Jérôme, de St. Augustin, d'Alcuin, de Grégoire VII, d'Innocent III, de St. François de Sales, de Bossuet, de Fénélon, offrent l'intérêt le plus vif. Cicéron, dans sa correspondance, suit, d'un œil attentif, tous les mouvements politiques de Rome; il redit les impressions que lui font éprouver les événements extérieurs; en butte aux poursuites, aux attaques du Triumvirat, il flotte sans cesse entre la crainte et l'espérance; républicain timide, à trempe peu énergique, il ne sait pas supporter avec courage les malheurs de sa situation. St. Augustin se tient dans la sphère des idées spéculatives, métaphysiques. St. Jérôme, St. François de Sales, Bossuet, Fénélon, développent le principe de la vie morale, religieuse, de la vie affective ou de l'union avec Dieu. Grégoire VII et Innocent III, ces deux héros du pontificat, décrivent les grands mouvements de la répupublique chrétienne. Les lettres d'Alcuin se présentent avec un caractère tout particulier; il traite de la philosophie morale, du dogme, des sciences, des affaires civiles et religieuses; il développe les principes constitutifs du Christianisme, de la morale et de la politique.

Parmi les lettres d'Alcuin, les plus importantes sont sans contredit celles qu'il adressa à Charlemagne. Elles sont au nombre de trente; elles roulent sur deux points principaux bien distincts : l'organisation religieuse de la Germanie païenne et les sciences divines et humaines.

Avec Charlemagne, la puissance laïque se montre dans les affaires religieuses avec une vigueur et en même temps avec une mesure qu'elle n'avait jamais

eues (1). Mais à quel titre s'y montre-t-elle? A ce titre que c'est une loi de la société chrétienne, que toutes les grandes actions religieuses s'y accomplissent par le concours des deux ordres dont elle est composée, le clergé et le peuple. Aussi dès le moment où le pouvoir séculier se fit chrétien, il se trouva investi de ces deux fonctions : défendre l'Église contre ses ennemis extérieurs, maintenir l'accomplissement de ses lois au dedans. Ce fut le rôle de Constantin-le-Grand, compromis cependant par les hésitations qui gênèrent le commencement de son règne, et par les erreurs qui en gâtèrent la fin. Les temps barbares en faisant oublier beaucoup, avaient effacé les torts et rehaussé la gloire du premier empereur chrétien; on ne voyait en lui que le vainqueur de l'idolâtrie et le défenseur du concile de Nicée (2). Alcuin retient, jusqu'à un certain point, les fortes expressions d'Eusèbe. Il appelle Charlemagne le David de la société chrétienne de l'Occident; sa main droite fait vibrer le glaive de sa puissance triomphante; sa langue annonce et prêche le Christianisme; il est la terreur du paganisme et le rempart de la foi catholique; il protège la doctrine apostolique et les dogmes de l'Église contre les attaques de l'hérésie; à l'ombre de sa redoutable épée, le peuple de Dieu jouit d'une paix profonde et marche tranquillement dans la voie du progrès moral (3).

Toutefois, quelque grand que soit le pouvoir impérial, Alcuin ne le regarde ni comme indépendant, ni comme absolu. Il ne place l'autorité qu'en Dieu seul, dont la

(1) *Ozanam, la civil. chrét. chez les Francs.* ch. VI. p. 204.

(2) Fénélon, *discours pour le sacre de l'archevêque de Cologne.*

(3) Frob. t. I. Epist. XIV, *ad Carolum magnum.* P. 24. — et Epist. LXXX. p. 117. et Epist. LXXXI. p. 119. et Epist. LXXXIV. p. 123-125.

volonté est la sanction de tous les droits. Au dessous de lui, il ne reconnaît que des pouvoirs délégués. « Jus-
» qu'ici, dit-il en s'adressant à Charlemagne lui-même,
» il y a dans le monde trois personnes d'un rang suprê-
» me : la sublimité du Vicaire apostolique qui occupe le
» siége du bienheureux Pierre, prince des apôtres; la
» dignité de l'empereur qui exerce le pouvoir séculier
» dans la seconde Rome (1); la troisième est la dignité
» royale, dans laquelle la volonté de Dieu vous a placé
» pour gouverner la chrétienté européenne (2). »

L'origine et la nature de sa puissance, l'usage qu'il devait en faire, tout engageait Charlemagne à travailler à la conversion des peuples païens du Nord. Il le fit avec un zèle, une activité, une énergie vraiment extraordinaire. Mais cette énergie pouvait avoir des inconvénients. La volonté de l'empereur ne souffrait point d'obstacle, ne permettait point de résistance. S'il n'eût écouté que ses sentiments, peut-être aurait-il violenté la conscience des Germains, peut-être les eût-il forcés d'accepter la foi, la loi et l'enseignement de l'Europe latine. Mais l'Église n'aime point la contrainte; elle n'impose point ses croyances, ses dogmes; elle veut qu'on les accepte librement. C'est par l'amour, bien plus que par la crainte, qu'on entre sous sa discipline, sous son gouvernement.

(1) Il s'agit ici de Constantinople, qui reçut de Constantin, son fondateur, le nom de nouvelle Rome; elle est ainsi appelée dans Socrate (Hist. eccl. libr. V. ch. VII, etc.) et dans plusieurs autres historiens et même dans les constitutions des Empereurs. —

(2) « Nam tres Personæ in mundo altissimæ hucusque fuerunt : Apostolica Sublimitas, quæ beati Petri Principis Apostolorum Sedem vicario munere regere solet... alia est Imperialis Dignitas, et secundæ Romæ secularis potenia. Tertia est Regalis Dignitas, in qua Vos Domini nostri Jesu Christi dispensatio rectorem populi christiani disposuit... » — Froben. t. I. Epist. LXXX. *ad domnum regem*. p. 117.

C'est pourquoi Alcuin intervint pour éclairer et modérer le pouvoir temporel dans la guerre sainte qu'il faisait au paganisme. Écartant tout intérêt politique qui étouffe si souvent la pensée chrétienne, il prêche la douceur, la modération; il réhabilite les saines maximes de l'Évangile : « la foi, dit-il, comme la définit Saint Au-
» gustin, est un acte de volonté et non pas de con-
» trainte. On attire l'homme à la foi, on ne peut l'y
» forcer : vous pousserez les gens au baptême, vous ne
» leur ferez pas faire un pas vers la religion. C'est pour-
» quoi ceux qui évangélisent les païens doivent user
» avec les peuples de paroles prudentes et pacifiques;
» car le Seigneur connaît les cœurs qu'il veut, et les
» ouvre, afin qu'ils comprennent. Après le baptême,
» il faut encore des préceptes indulgents aux âmes fai-
» bles. L'apôtre Paul écrit à la jeune chrétienté de Corin-
» the : *je vous ai donné du lait, et non du pain.* Le pain
» est pour les hommes; il représente ces grands précep-
» tes qui conviennent aux âmes exercées dans la loi du
» Seigneur : et comme le lait est pour l'âge tendre, ainsi
» l'on doit donner des règles plus douces à ces peuples
» ignorants qui sont dans l'enfance de la foi (1); il vaut

(1) « Fides quoque, sicut ait sanctus Augustinus, res est voluntaria non necessaria. Attrahi poterit homo in fidem, non cogi. Cogi poteris ad Baptismum, sed non proficit fidei... Unde et prædicatores Paganorum populum pacificis verbis et prudentibus fidem docere debent. Novit Dominus, qui sint ejus; et quorum cor vult, aperit, ut intelligant, quæ a doctore dicantur. Sed et post fidei et baptismi perceptionem melliora præcepta infirmioribus animis sunt præbenda. Nam et Apostolus Paulus novellæ Corinthiorum genti scribens ait : *lac vobis dedi potum, non solidum cibum.* Solidus vero cibus virorum est fortium; id est, præcepta majora illorum sunt, qui multo tempore exercitatos habent sensus in lege Domini. Et veluti lac fragili congruit ætati, ita suaviora præcepta rudi populo in principio fidei tradenda sunt. » Ibid. Epist. XXXVII. ad Magenfridum. p. 50 et 51.

» mieux perdre la dîme que la foi : nous autres, nés,
» nourris, instruits dans la foi catholique, nous con-
» sentons à peine à donner la dîme de notre bien : com-
» bien la foi naissante, le cœur faible et l'esprit avare
» de ces peuples, y consentiront encore moins (1). Si
» le joug suave et le fardeau léger du Christ eussent
» été annoncés à ce peuple inflexible des Saxons avec
» autant de persévérance qu'on en a mis à exiger les
» dîmes, et à faire exécuter toute la rigueur des dispo-
» sitions de l'édit pour les moindres fautes, peut-être
» n'auraient-ils pas horreur du baptême. Que les propa-
» gateurs de la foi s'instruisent donc aux exemples des
» apôtres; qu'ils soient prédicateurs et non dépréda-
» teurs ; et qu'ils se confient en celui de qui le prophète
» rend ce témoignage : *il n'abandonna jamais ceux qui*
» *espèrent en lui* (2). »

Ainsi Alcuin rappelle à Charlemagne l'immuable distinction du domaine temporel et du domaine spirituel, la liberté de l'âme, le respect des consciences; et en réclamant les droits de l'Église, il revendique tous les droits de l'humanité.

(1) « Scimus quia decimatio substantiæ nostræ valde bona est. Sed melius est illam amittere, quam fidem perdere. Nos vero in fide catholica nati, nutriti et edocti vix consentimus, substantiam nostram pleniter decimare. Quanto magis tenera fides et infantilis animus, et avara mens illarum (Alcuin parle des Huns) (Avares et des Saxons) largitati non consentit? » Ibid. Epist. XXVIII. ad Domnum Regem. p. 38. et Epist. LXXII. p. 104.

(2) « Si tanta instantia suave Christi jugum et onus ejus leve durissimo Saxonum populo prædicaretur, quanta decimarum redditio, vel legalis pro parvissimis quibuslibet culpis edicti necessitas exigebatur, forte Baptismatis sacramenta non abhorrerent. Sint tandem aliquando doctores fidei Apostolicis exemplis eruditi. Sint prædicatores, non prædatores. Confidant in illius pietate, de quo propheta ait : *Qui nunquam dereliquit sperantes in se.* « Ibid. Epist. LXXXVII. p. 51.

Il veut de plus qu'on observe un certain ordre dans l'enseignement religieux qu'il faut donner à la Germanie païenne. « Cet ordre doit être, je crois, dit-il, celui que » le bienheureux Augustin a établi dans le livre auquel » il a donné pour titre : *de l'instruction des simples*. Il faut » d'abord instruire l'homme de l'immortalité de l'âme, » de la vie future, de la rétribution des bons et des » méchants, et de l'éternité de leur destinée. Il faut » lui enseigner ensuite pour quels crimes et quels » péchés il aura à souffrir, auprès du démon, des » peines éternelles, et pour quelles bonnes actions il » jouira, avec le Christ, d'une gloire éternelle. Enfin, » il faut lui inculquer avec soin la foi dans la Ste.-Tri- » nité et lui expliquer la venue en ce monde du Fils de » Dieu, pour le salut du genre humain (1). »

En même temps qu'il donne au pouvoir séculier des avertissements sérieux, solennels, profondément chrétiens, Alcuin se laisse aller à l'égard de son royal disciple à une affection tendrement familière. Charlemagne entreprend l'expédition de Bénévent ; il le prie, il le conjure de prendre garde aux dangers qu'offre cette expédition ; il craint de le voir lancé dans le hasard des combats. Cette affection pouvait paraître aux yeux des contemporains entachée d'excès, d'exa-

(1) « Igitur ille ordo, in docendo virum ætate perfectum, diligenter, ut arbitror, servandus est, quem beatus Augustinus ordinavit in libro, cui *de catechizandis rudibus*, titulum prænotavit. Prius instruendus est homo de animæ immortalitate, et de vitâ futurâ, et de retributione bonorum malorumque, et de æternitate utriusque sortis. Postea pro quibus peccatis et sceleribus pœnas cum diabolo patiatur æternas, et pro quibus bonis vel benefactis gloria cum Christo perfruatur sempiterna. Deinde fides sanctæ Trinitatis diligentissime docenda est, et adventus pro salute humani generis Filii Dei Domini nostri Jesu Christi in hunc mundum exponendus. » Ibid. Epist. XXVIII. p. 38 et 39.

génération. Alcuin la justifie, la légitime en ces termes : « Quoique mon affection, dit-il, en s'adressant à l'em-» pereur, puisse paraître insensée, du moins on ne » pourra la taxer d'infidélité, ni dans les petites choses, » ni dans les grandes; et la confiance que j'ai en votre » humilité éprouvée m'a donné la hardiesse d'écrire ceci.

» Peut-être quelqu'un dira-t-il : pourquoi se mêle-t-il » de ce qui lui est étranger ? Celui-la ignore que rien de » ce qui touche votre prospérité ne m'est étranger; car » je déclare qu'elle m'est plus chère que la santé de mon » corps ou la durée de ma vie. Vous êtes le bonheur du » royaume, le salut du peuple, l'honneur des Églises, » le protecteur de tous les fidèles du Christ; c'est sous » l'ombre de votre puissance et l'abri de votre piété que » la grâce divine nous a accordé de pratiquer la vie reli-» gieuse et de servir Jésus-Christ dans une tranquille » paix : il est donc juste et nécessaire que, d'un esprit » attentif et d'un cœur dévoué, nous soyons occupés de » votre fortune et de votre santé, et que nous invoquions » Dieu à ce sujet, très-excellent et digne de tout hon-» neur seigneur-roi David (1). »

(1) « Licet caritas mea stulta videri valeat, tamen numquam infidelis, nec in minimo nec in maximo inveniri poterit. Fiducia enim probatissimæ humilitatis vestræ hæc scribere præsumpsit.

» Forte quislibet dicit : Quid ille homo alienis se ingerit rebus? Non agnoscit, nihil mihi alienum vestræ prosperitatis esse debere : quam super salutem corporis mei vel vitæ meæ longævitatem diligere me testor. Tu prosperitas regni, tu salus regni, tu decus ecclesiæ, tu omnium protectio fidelium Christi ; nobis igitur sub umbra potentiæ; et sub tegmine pietatis tuæ, divina concessit gratia religiosam ducere vitam, atque secura quiete Deo Christo deservire. Ideo sollicita mente et pia intentione, pro tua prosperitate et salute curam habere, et intercedere justum et necessarium habemus, domine desiderantissime atque omni honore dignissime David Rex. » Ibid. Epist. CV. ad Domnum Regem. p. 156.

L'expédition de Bénévent fut heureuse, les armes de Charlemagne furent partout triomphantes; la victoire fit tomber entre ses mains un grand nombre de prisonniers. Aussitôt la guerre terminée, Alcuin demande que le grand monarque soit doux et clément à l'égard de ces prisonniers; il doit oublier les injures et les affronts sanglants que ses ennemis ont osé lui faire (1): pardonner aux vaincus, humilier les superbes, combattre avec vigueur ceux qui portent les armes contre la dignité de l'empire, voilà la ligne de conduite que la raison éclairée par le Christianisme lui trace (2); il doit considérer que, sur la terre, tout est mobile, inconstant, qu'il n'y a rien de fixe; que les choses les plus grandes, les mieux établies, tombent pour ne plus jamais se relever. « Le » royaume des Huns, dit Alcuin, a longtemps été stable » et fort; mais celui qui l'a vaincu est plus fort encore; » car il tient dans sa main toute la puissance des rois » et des empires, tantôt il élève ces rois, ces empires, » tantôt il les abaisse; il visite, il éclaire, il convertit le » cœur de qui il veut (3). » Ne dirait-on pas entendre Bossuet quand il s'écrie dans son discours sur l'*Histoire universelle*: « Dieu tient du plus haut des cieux les rènes » de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main: » tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la » bride, et par là, il remue tout le genre humain. »

Au milieu des guerres atroces et sans quartier que se faisaient les Francs et les Saxons, que les conseils qu'Al-

(1) Ibid. Epist. XXXII, *ad domnum regem*. p. 44.

(2) Ibid. Epist. XCIII, *ad domnum regem*. p. 38. —

(3) « Regnum (des Huns) itaque diu stabile fuit et forte: Sed fortior eis, qui vicit illud in cujus manu sunt omnes regum et regnorum potestates, et quemcunque voluerit, exaltat. . . et cujuscunque cor voluerit, visitat, illuminat, et ad suum convertit servitium. » Ibid. Epist. LXXII, *ad Arnonem*. p. 104. —

cuin donne sont chrétiens ! que les paroles qu'il prononce sont nobles, pleines de raison ! Ne peut-on pas croire avec M. Ampère, que s'il eût exercé en 782 sur Charlemagne l'ascendant qu'il eut depuis quand il écrivit ses lettres, l'exécution militaire des Saxons à Verden n'aurait pas eu lieu (1) ? A partir de ce moment en effet, l'empereur se dépouille de ce qu'il y avait d'un peu rude dans son caractère ; une politique plus clémente prévalut dans ses conseils.

Assurément, c'était pour Alcuin un beau triomphe d'avoir obtenu sur Charlemagne que, dans le gouvernement des peuples du Nord, le pouvoir temporel fût subordonné au pouvoir spirituel. Mais il y eut un point où ses efforts obtinrent moins de succès, où la victoire lui fut disputée avec plus d'acharnement ; ce point, ce fut la science. Sur ce terrain, la discussion était plus libre, l'opposition plus permise. Là, en effet, tout dépend de l'étendue des connaissances, de la solidité des raisonnements et de la force de la logique. Charlemagne s'y montra habile et érudit ; ses victoires avaient laissé sur l'Europe entière une longue trainée de gloire ; son érudition porta partout l'étonnement, l'admiration. Il entra avec Alcuin dans tous les détails, dans toutes les difficultés de la vie littéraire, scientifique. C'est un trait de ressemblance que l'histoire retrouve dans tous les conquérants ; ils aiment à s'entretenir avec les hommes de littérature et de science ; ils ne dédaignent pas les causeries sérieuses ou attrayantes : ne savent-ils pas

(1) Des troupes saxonnes avaient été envoyées pour renforcer un corps d'armée Franc, qui marchait contre les Slaves ; mais ces troupes au lieu de l'appuyer, l'attaquèrent et le taillèrent en pièces. Charlemagne se vengea de cette perfidie en faisant mettre à mort en 783, quatre mille cinq cents Saxons. Voir J. Moeller, précis de l'hist. du moyen-âge. p. 139 et 40.

qu'une nation n'est grande et forte que par les œuvres de l'esprit? Eux-mêmes, que seront-ils si l'histoire ne s'empare pas de leur renommée (1). Louis XIV disait à Boileau : « Souvenez-vous que j'aurai toujours une demi-heure à vous donner. » Charlemagne fait plus; c'est à tout moment qu'il donne audience à Alcuin; c'est à toutes les minutes pour ainsi dire, qu'il le force de produire ses lumières, ses connaissances. De part et d'autre, entre le maître et le disciple, c'est un feu roulant de questions et de réponses; c'est une lutte où l'émulation est portée au plus haut point; chacun veut l'emporter; chacun veut faire prévaloir son opinion, son sentiment.

Dans ces discussions, la théologie occupe toujours le centre; elle est la science du temps; elle constitue le principe de toute dissertation; tout roule sur les dogmes catholiques; rien n'est en dehors de la foi religieuse. Si Alcuin donne à Charlemagne ses théories sur l'année astronomique, s'il disserte sur le système d'Aristote, sur l'école d'Alexandrie, sur la méthode de Ptolémée, il le fait d'après les Saints-Pères et la coutume de l'Église latine. En conséquence, il place ce qu'il appelle le *sault* de la lune au mois de novembre (2) et ne peut souffrir qu'à la manière des Alexandrins on fasse commencer l'année au mois de septembre (3); à l'approche de ce *sault* astronomique, dont s'occupent tous les savants de l'épo-

(1) *Capefigue*, hist. de Charlem. p. 236. —

(2) *Froben*, tom. I. Epist. LXI, *ad domnum regem*. p. 80-83.

(3) « .... Et ut ad rem veniam, ac ignorantiæ fomentis caput percussi medicari incipiam : *ego imperitus, ego ignarus, nesciens Egyptiacam scholam in palatio Davidicæ versari gloriæ*; ego abiens, *Latinos* ibi dimisi. Nescio, quis subintroduxit *Egyptios*... Annum cum Christo nato, et crescente luce initiare secundum latinos volens, non cum Egyptiis, qui tenebræ interpretantur, a supervenientibus tenebris ordiri. » — Ibid. Epist. LXVII, *ad domnum regem*. p. 90.

que, il trace des figures sur le parchemin qu'il envoie à Charlemagne; ailleurs, il lui explique l'origine des noms de sexagésime et de septuagésime; pour cela, il se sert de l'arithmétique dans un sens exclusivement théologique (1). Mais ici l'empereur se montra peu satisfait de ses explications; il fit à Alcuin des objections sérieuses, pleines d'érudition et de subtilité; il lui signala même des points qu'il regardait comme faux, et l'engagea à ne pas se montrer opiniâtre et à les corriger au plus tôt (2). C'était un peu hardi de la part du disciple de faire sur ce ton des observations à son maître. La susceptibilité d'Alcuin aurait dû être piquée; car ses connaissances étaient compromises; il répondit cependant avec douceur et affabilité. D'abord il se défend du reproche d'opiniâtreté : « Quant à ce que vous m'avertis- » sez, dit-il, à la fin de votre lettre, amicalement et » pour mon bien, que, s'il y a quelque chose à réformer » dans mon opinion, je dois le réformer humblement, » je n'ai jamais été avec la grâce de Dieu obstiné dans » mon erreur, ni confiant dans mon sentiment; je puis » me rendre sans peine à un meilleur avis, car il a été » dit, je le sais, qu'il faut se servir plus souvent de ses » oreilles que de sa langue. Je supplie donc votre sagesse » de penser que je lui écris non comme à un disciple, » mais comme à un juge, et que je lui adresse mes » humbles idées, non comme à quelqu'un qui ignore, » mais comme à quelqu'un qui doit corriger. » Il fortifie ensuite son opinion par des arguments tirés des Saints-Pères, de la raison et des sciences exactes (3). La répli-

(1) Ibid. Edist. XV. *ad domnum regem.* p. 85-88.

(2) Ibid. Epist. LXVI, *responsaria D. Caroli gloriosissimi regis Francorum ad Albinum abbatem.* p. 88-90.

(3) « Quod vero in fine Epistolæ familiariter, et salubriter me admonere curastis, ut, si quid humiliter emendandum sit, corrigatur;

que, malgré son caractère d'abnégation et de profonde humilité, était catégorique et péremptoire ; l'élève ne revint plus sur le sujet. Plus loin, le savant moine écrit sur le cours du soleil et les différentes phases de l'année (1). Bientôt, quittant les régions célestes, il compose des essais d'orthographe et d'arithmétique et les envoie à Charlemagne. Dans ces essais, il s'appuie exclusivement sur le vénérable Bède; il entre dans les plus petits détails pour obtenir la pureté du langage et l'exactitude dans la révision des livres (2). Mais l'empereur ne lui permet point de s'occuper longtemps de ce travail; partisan exalté des études astronomiques, il reporte l'esprit de son précepteur vers le ciel ; il veut connaître la marche des étoiles errantes, les constellations du soleil, les révolutions de la lune. Ami fidèle et dévoué, Alcuin lui déroule l'ensemble du système céleste d'après les Pères de l'Église et les philosophes de l'antiquité païenne, d'après Bède et Pline second (3). Charlemagne le suit avec une ardeur incroyable dans le développement de ses idées ; il étudie, il combine ; s'il trouve une difficulté, il demande qu'Alcuin la soulève et mette en jeu tous les ressorts de la science pythagoricienne (4). Doué d'une intelligence éminemment active, subtile, il cher-

nunquam fui, Deo donante, in errore meo pertinax, nec de meis confidens sensibus. Nec talis, ut meliori sententiæ facile adquiescere non valerem, sciens, dictum esse; sæpius auribus, quam lingua utendum. Hoc omnino vestram sentire sapientiam obsecro, non vobis quasi nescienti, sed quasi probanti scribere : Nec quasi ignoranti, sed magis corrigenti, dirigere parvitatis meæ sensus. » Ibid. Epist. LXVII, *ad Domnum Regem.* p. 91.

(1) Ibid. Epist. LXVIII, *ad domnum regem.* p. 93-96.

(2) Ibid. Epist. LXXXV, *ad domnum regem.* p. 125 et 26.

(3) Ibid. *Epist.* LXX, *ad domnum regem.* p. 99-102. —

(4) « ... Denuo in arcano pectoris mei pythagoricæ disciplinæ scientiam,... renovare niteris. » Epist. LXXI, *ad domnum regem* p. 102.—

che à pénétrer dans les secrets de la science ; mais, dans cette voie, de nombreux obstacles l'arrêtent à chaque instant ; alors, il s'irrite, il est impatient de voir lever ces obstacles ; ses questions deviennent de plus en plus multipliées, difficiles : elles assiégent mes oreilles, disait Alcuin, comme les mouches assiégent les fenêtres pendant les chaleurs d'été (1). Cependant il fallait répondre d'une manière nette ; il fallait tout préciser ; il fallait répandre la lumière sur tous les points indiqués. C'était pour Alcuin un travail des plus fatigant ; jamais il n'avait de repos, de tranquillité. Un jour il était souffrant, malade ; tandis qu'il était occupé du soin de se rétablir, il reçoit tout à coup une lettre dans laquelle Charlemagne lui demande au plus tôt des calculs astronomiques ; il ne peut s'empêcher d'exprimer une plainte légère : « Eh quoi ! lui écrivit-il, une fièvre maligne me » laisse à peine vivre sur la terre, et vous voulez que » je prenne le chemin du ciel. Lorsque ma santé qui » m'est chère me prescrit de chercher des herbes ver- » doyantes dans les champs, dans les prairies et sur les » collines, votre piété m'ordonne incontinent de mon- » ter, avec mes pieds infirmes, vers le pôle le plus élevé, » pour distinguer les signes du zodiaque par parties et » pour dire l'ordre, la position et le nombre qui convient » à ces parties (2). » Toutefois l'amitié triompha des

(1) ... « Nam velut vermes fenestris involant æstivis; sic auribus meis insident quæstiunculæ. » Ibid. Epist. LXV, *ad domnum regem*. p. 86. —

(2) Vivere me terris vix vix sinit improbra febris,
Et me celeste scandere vultis iter.
Per campos, colles, herbas et prata, virentes
Quærere suggessit dum mihi cara salus :
Vestra repente poli jussit me sidera summi
Infirmis pietas scandere jam pedibus.

infirmités physiques ; Alcuin se mit à l'étude et contenta le désir de son royal ami (1).

En Écriture-Sainte, en morale comme en théologie, Charlemagne fouille tout, remue tout ; il s'occupe de tout : d'histoire, de chronologie, de grammaire. En matière de religion, il adresse continuellement à Alcuin des enquêtes ; ces enquêtes provoquent des réponses qui sont de véritables traités théologiques, de véritables ouvrages. Tantôt il interroge Alcuin sur la différence qu'il y a entre éternel et sempiternel, perpétuel et immortel, siècle, âge et temps (2) ; tantôt il lui demande, au nom d'un savant grec, à qui a été remis le prix de la rédemption de l'homme (3) et pourquoi on ne trouve dans aucun évangile l'hymne que Jésus-Christ a chanté après la cène.

Sur tous ces points, Alcuin fait preuve d'une science profonde, d'une érudition extraordinaire. Il connaît quel a été l'enseignement de l'Église dans tous les siècles ; cet enseigement, il le renouvelle, il le fait briller d'un éclat vif et plein d'attraits. Il déroule aux yeux de l'empereur l'antiquité profane et l'antiquité religieuse ; ses explications sont toujours l'expression de la pensée des deux mondes. A côté de St. Augustin, de St. Cyprien, de St. Jérôme, de St. Isidore, de St. Ambroise, de St. Fulgence, de St. Grégoire, pape, et du vénérable Bède, il

Signaque Zodiaci distinguere partibus alti,
Et quis conveniat ordo, locus, numerus.

Ibid. Epist. LXXXIV, *ad domnum regem*. p. 124. — Ces vers prouvent à l'évidence que Charlemagne, dans ses relations avec Alcuin, montrait quelquefois l'égoïsme impitoyable d'un génie supérieur et despotique.

(1) Ibid. *Epist*. CXXIII. p. 177-179. —

(2) Ibid. epist. CXXVI. p. 186—190.

(3) Ibid. epist. CXXV. p. 184—186.

fait marcher Pythagore, Aristippe, Zénocrate et Platon (1).

Ce n'est pas seulement avec Charlemagne qu'Alcuin est en correspondance ; il converse avec toutes les classes de la société européenne; partout il répand ses lumières ; partout il prodigue ses connaissances ; il instruit tous les états, toutes les conditions ; il écrit fréquemment à ses disciples, aux moines, aux prêtres, aux évêques, aux rois, aux papes, et leur donne des leçons de philosophie morale , des conseils salutaires, pleins de sagesse.

Alcuin est toute affection, toute tendresse pour ceux qu'il a engendrés, nourris et élevés dans les sciences (2). Il se réjouit de voir ses disciples étudier avec goût, avec amour. Leur avancement dans la connaissance des lettres, leur progrès dans la piété et la vertu, voilà ce qui fait ses délices , voilà ce qu'il regarde comme la plus belle récompense de ses peines et de ses travaux (3). Il les porte sans cesse vers la sagesse, vers la science : quoi de plus beau, leur dit-il, que les fleurs de la sagesse, qui ne se fanent jamais ! quoi de plus abondant que les richesses de la science qui ne tarissent jamais (4) ! Il les tient au courant de ses débats littéraires et théologiques avec Charlema-

(1) Voir les lettres: CXXV. p. 184-186 et CXXVI. p. 186-190. — Dans les études du moyen-âge, la géographie est inséparable de l'astronomie ; cette science fut bien imparfaitement connue sous Charlemagne. Alcuin établit que la terre est carrée *(te precor omnipotens quadrati conditor orbis.* Il dit encore de la terre: *triquadrum).* — Le monde est, selon lui, fixe sur ses quatre points cardinaux et divisé en trois parties : l'Europe, l'Afrique et les Indes *(totus orbis in tres dividitur partes : Europam, Africam et Indiam).* Les Indes sont décrites d'une façon vague, comme un espace immense du côté de l'Orient. — *Capefigue, hist. de Charlemagne.* p. 76 et 77.

(2) Froben. t. I. Epist. CLVII, *ad discipulum.* p. 217. —

(3) Ibid. *Epist.* XLIV, *ad Offam regem Merciorum.* p. 58. —

(4) Ibid. *Epist.* CLXXXV, *ad Nathanaelem.* p. 248. —

gne; il leur fait sentir la force et la solidité des raisonnements qu'il emploie dans la lutte, pour combattre ou renverser l'opinion du grand roi; il leur cite les Pères, Flave Joseph, Virgile, Arnobe et plusieurs grammairiens distingués sur lesquels il base ses assertions (1). Écrit-il aux jeunes princesses, aux filles nobles et pieuses qui avaient suivi ses leçons à l'école du palais, Alcuin leur développe toute la profondeur et la sublimité des idées chrétiennes; sous sa plume, la religion devient une beauté réelle, sensible, une beauté qui frappe l'âme, la saisit, la subjugue. Bossuet n'a ni plus de conviction, ni plus d'entraînement (2).

Les lettres qu'il adresse aux moines respirent aussi l'amour et l'onction spirituelle; mais ce qui les caractérise surtout, c'est un enseignement grave, solennel; c'est un christianisme éminemment positif, pratique. La vie monastique était l'élément naturel d'Alcuin; c'est à l'ombre des cloîtres que son âme avait grandi; cette vie, il la décrit avec énergie, vivacité; il montre sur quels principes elle repose, d'après quelles idées elle doit se développer. Les moines sont les phalanges de l'Église; par conséquent, dit Alcuin, ils doivent déployer une grande activité dans le service de Dieu; deux choses doivent briller en eux : la vertu et la science; il faut qu'ils soient pieux et savants, pieux pour se vaincre et résister au monde; savants pour protéger les dogmes de l'Église et repousser les agressions de l'hérésie. Or trois choses constituent la piété du moine : l'humilité, l'obéissance, la charité; ces trois vertus sont les racines sur

(1) Ibid. Epist. XXIII, *ad Homerum (Angilbertum)*. p. 33-35.

(2) Ibid. Epist. CXLVII et CXLVIII. p. 207-209. et Epist CXLIX, CL, CLI. p. 209-212, et Epist. CLXV. p. 225, et Epist. CLXXXIV. p. 247, et Epist CXC. p. 252 et 53, et Epist. CCXXIX. p. 293. —

lesquelles se forme le fruit de la vie éternelle (1). Lorsque la piété se trouve revêtue de ces caractères, à quoi tend-elle? Elle tend incessamment à la concorde, à l'harmonie; elle cherche à créer l'unité des intelligences par l'unité des principes et des croyances (2). Donc les moines ne doivent former qu'un cœur et qu'une âme; il ne convient point qu'une secrète et maligne jalousie organise parmi eux des divisions, des schismes; se séparer des goûts du siècle, se concentrer dans l'amour des choses célestes, corriger sévèrement leurs mœurs, de peur que les justes ne périssent à cause des péchés des méchants et que les pieds des païens ne souillent le sanctuaire de Dieu, voilà leur but commun, exclusif (3): ni la concupiscence de la chair, ni l'ambition du siècle, ne doivent leur fermer le chemin de la béatitude. Il vaut mieux pour les amis du Christ, orner leur âme de mœurs ecclésiastiques, que de couvrir leur corps d'une vanité pompeuse, à la manière des laïques. Il vaut mieux fouler les parvis sacrés de l'Église chrétienne, que de courir dans les sentiers bourbeux du monde. Car, ici bas, tout est mobile, caduc, passager (4).

Pour être pieux, il faut se soumettre par amour au gouvernement de Dieu sur le monde. Ici Alcuin développe des vues larges et élevées; il émet sur ce gouver-

(1) Ibid. Epist. XIX, *ad fratres S. Martini Turonicæ Civitatis*. p. 29 et 30. et Epist. XLVII, *ad fratres in ecclesia sancti Ludgarii Episcopi*. p. 61 et 62. —

(2) Ibid. Epist. VI, *ad fratres Eboracenses*. p. 9 et 10. et Epist. XCIV, *ad abbates et monachos Gothiæ*. p. 139-141. et Epist. CCXXIII, *ad fratres in Ecclesia b. Johannis Baptistæ Deo servientes*. p. 288. —

(3) Ibid. Epist. XIII, *ad fratres Wirensis et Gyrvensis ecclesiæ*. p. 21-23. —

(4) Ibid. Epist. V, *ad fratres Eboranccnsis Ecclesiæ*. p. 8 et 9. et Epist. VIII, *ad Lindisfarnenses*. p. 11-13. —

nement de Dieu, à travers tous les temps, des pensées profondes et pleines de justesse. Les événements, dit-il, n'arrivent point au hasard; la providence les conduit et les dirige; ils sont déterminés d'après certaines causes; ordinairement, ce sont les fautes des hommes qui attirent les événements malheureux : Dieu promène sa justice et sa miséricorde sur les empires et sur les cités. Mais s'il frappe les justes, c'est pour les guérir; s'il les renverse, c'est pour les relever : Jérusalem, cité chère à Dieu, fut brûlée par les Chaldéens; Rome, environnée des saints apôtres et d'une foule innombrable de martyrs, ainsi que d'une couronne, fut brisée, renversée de fond en comble par les soldats barbares; mais sa piété lui fit retrouver son éclat; l'Europe presque tout entière fut ravagée par le fer et le feu des Goths et des Huns, et cependant Dieu la conserve; elle est sortie de ses ruines et de ses décombres; elle a arboré partout l'étendard du Christianisme; aujourd'hui, ses institutions prennent leur essor sous l'influence et la direction du principe religieux (1). Pour être pieux, il faut suivre la tradition de l'Église et des Pères (2); il faut marcher dans la voie royale qui a été tracée par les apôtres, éviter les sentiers tortueux de l'hérésie (3); il faut en un mot s'attacher fortement à l'Église de Rome, centre de la catholicité : Rome est la tête du monde chrétien, c'est d'elle que part le mouvement, l'impulsion religieuse; c'est elle qui communique la vie aux membres, aux fidèles qui sont répan-

(1) Ibid. Epist. VIII. —

(2) Ibid. Epist. CCXVIII, *ad fratres Gyrovensis Ecclesiæ*. p. 281 et 82. et Epist. XLVII. p. 61.

(3) Ibid. Epist. LXXV, *ad fratres Lugdunenses*. p. 106-111. — Il s'agit ici de l'Adoptianisme; Alcuin en fait connaître aux frères de Lyon, le fond, les principes et le réfute en peu de mots : et Epist. XCVI. p. 143.-146. —

dus dans l'univers entier ; or un membre qui se sépare de la tête, que peut-il devenir, sinon périr infailliblement (1) ?

Soldats du Christ, il est indispensable que les moines possèdent la science (2) ; il est nécessaire qu'ils sachent défendre la vérité et la couvrir de leurs armes contre les attaques de l'erreur. Placés à la tête des écoles, leur devoir est de maintenir les vrais principes de l'orthodoxie et de propager la doctrine apostolique. Il faut que, sous leur discipline, les jeunes gens deviennent des défenseurs intelligents de la foi. Leur enseignement doit être basé sur celui des docteurs catholiques, et dans leurs cours, ils doivent s'appliquer à faire ressortir la rationabilité des croyances chrétiennes. Alcuin leur recommande de ne pas mépriser les lettres profanes : il faut, leur dit-il, enseigner aux enfants d'un âge tendre la grammaire comme fondement, comme base première, puis les initier à la connaissance des différentes parties de la philosophie; ces parties de la philosophie sont comme les degrés de la sagesse, les échelons par lesquels on arrive au plus haut point de la perfection évangélique : tout, dans l'enseignement, doit être proportionné, graduel, hiérarchique ; les richesses de la sagesse doivent croître et être mises en rapport avec le nombre des années, avec l'âge (3).

(1) Ibid. .

(2) Epist. CXXXIV. p. 196. et Epist. LXXVIII. p. 114-116.

(3) « Unde, sanctissimi patres exhortamini juvenes vestros, ut diligentissime catholicorum doctorum discant traditiones, et catholicæ fidei rationes omni intentione adprehendere studeant... Nec tamen secularium literarum contemnenda est scientia, sed quasi fundamentum teneræ infantium ætati tradenda est grammatica, aliæque philosophicæ subtilitatis disciplinæ, quatenus quibusdam sapientiæ gradibus ad altissimum evangelicæ perfectionis culmen ascendere valeant; et juxta annorum augmentum sapientiæ quoque accrescant divitiæ. » Epist. CCXXI, *ad fratres, qui in Hibernia insula per diversa loca Deo deservire videntur*. p. 284-286. —

Ici comme partout Alcuin exige, pour former un système complet d'éducation, le concours actif des deux littératures, des deux mondes; il veut que l'idée chrétienne et l'idée profane se combinent, se mêlent, de manière que la première soit prépondérante dans le développement moral et intellectuel de l'Occident. Nous trouvons ici une preuve nouvelle que M. Guizot se trompe gravement quand il avance qu'il ne faut rien chercher de systématique dans les ouvrages d'Alcuin.

Que cette correspondance d'Alcuin avec les moines de son époque est riche et brillante! tout y respire le plus haut et le plus profond christianisme; tout s'y produit avec les élans de la piété la plus convaincue et la plus éclairée. A chaque pas, on sent les grands principes de la religion. La civilisation de l'Église, son action sur le cœur et l'intelligence y est développée avec force, onction. Tout roule sur l'unité de foi et de croyance; tout y est enseignement théologique, basé sur l'histoire, la tradition, l'Écriture. A quels religieux épanchements le moine-précepteur se laisse aller! comme il sent vivement le gouvernement de Dieu sur la volonté de l'homme et sur les événements qui s'accomplissent dans le monde! comme il comprend la nécessité de la subordination, de la hiérarchie dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel! réellement Alcuin peut être regardé comme le Socrate chrétien; car toujours, au milieu des agitations et des préoccupations du siècle, il reporte son âme dans le sanctuaire des vérités intellectuelles; toujours il vit dans les douceurs de la philosophie morale.

Les pensées qu'il exprime en écrivant aux prêtres, aux évêques et aux rois, ne sont ni moins fortes ni moins frappantes. Tour à tour enjoué et grave, il redit ce qu'il y a de tendre et d'austère dans la religion du Christ.

Tantôt il est simple, tantôt il se complait dans l'érudition (1). Tout s'anime, tout prend vie et mouvement sous sa plume; il peint sous les couleurs les plus vives, les plus variées, les vérités sur lesquelles repose toute l'économie du salut. Lancé au milieu du néant et de la mobilité des choses terrestres, il faut, selon lui, que le prêtre soit l'expression fidèle et rigoureuse des commandements de Dieu; il faut qu'il s'élève continuellement vers les biens éternels (2). Qu'il lise, qu'il médite le *Pastorale* de Saint Grégoire; c'est là le miroir dans lequel se réfléchissent toutes les vertus sacerdotales; dans les temps de tempête, qu'il gouverne avec énergie et intelligence le vaisseau du Christ; qu'il prenne garde de s'amollir dans la flatterie des princes; il doit être une colonne solide dans le temple de Dieu et non un roseau à la merci de tous les vents (3).

Lorsqu'il s'agit de marcher sur les traces des Pères de l'Église, Alcuin ne veut point non plus que l'évêque se laisse intimider par le pouvoir séculier. Pourquoi craindrait-il l'homme qui porte le glaive, lui qui a reçu du Christ la clef du royaume des cieux? Qu'en tout temps, en toutes circonstances, il soit une cité mûrée par une foi solide, inébranlable, et non pas une maison détruite par les pluies; que jamais il ne ressemble à la fleur que la tempête courbe, abat; que sa main répande largement l'aumône; qu'il fasse ses délices de la lecture des livres saints; docteurs de la société chrétienne, les évêques doivent porter courageusement à l'avant-garde le drapeau de la croix et résister avec intrépidité à l'attaque des ennemis de l'Église; il faut que leur union soit

(1) Ibid. Epist. XXXI. p. 41-44 et CXCIII. p. 257 et CXCVII. p. 263.
(2) Ibid. Epist. CXXXVIII. p. 199 et 200 — et Epist. CXXXIX. p. 201. —
(3) Ibid Ep. LVII. p. 74. et Epist. LVIII. p. 75-77. —

terrible à celui qui oserait contredire la vérité (1), et déchirer la tunique de Jésus-Christ (2). Qu'ils introduisent le goût de la lecture et des livres dans la maison de Dieu; que sous leur influence, les études ecclésiastiques se renouvellent et que l'unité de l'Église s'édifie (3). Les évêques doivent méditer continuellement la doctrine de l'Évangile (4); s'il veulent étudier l'Enéide, qu'ils le fassent dans le but de tout rapporter à Dieu; qu'ils imitent St. Paul, St. Jérôme, et tous les saints docteurs qui ont transporté dans la science ecclésiastique, l'or de la sagesse qu'ils ont rencontré quelquefois chez les poètes. Les lettres profanes en comparaison des Saintes-Écritures sont comme des ronces et des épines; mais qui ne sait que la rose qui naît parmi les épines se distingue par une odeur et une couleur incomparables (5)?

Alcuin donne tous ces conseils avec une onction qui pénètre le cœur et le remue jusque dans ses profondeurs. Mais où il est surtout admirable, c'est quand il parle de l'amitié; ici tout est beau, tout est grand, tout pique au plus haut point l'intérêt. Il réhabilite solennellement un des plus nobles sentiments de l'âme, sentiment que l'antiquité profane a souillé. Le paganisme en effet présente deux hommes qui se sont appliqués à décrire les joies de l'amitié; ces deux hommes sont: Anacréon chez les grecs, Ovide chez les latins. Or, pour Anacréon comme pour Ovide, la vie roule pareille à la roue d'un char et va droit à la mort, au-delà de laquelle

(1) Ibid. Epist. IX. p. 13-17. et Epist. L. p. 63-66. et Epist. XXXI. p. 41-44. et Epist. LIV. p. 69. et Epist. LV. p. 71. et Epist. LVI. p. 73. et Epist. CXXXIV. p. 196.

(2) Ibid. Epist. XCVII. p. 146.

(3) Ibid. Epist. LX. p. 80.

(4) Ibid. Epist. CXXIX. p. 193.

(5) Ibid. Epist. CLXXVI. p. 238.—

il n'y a plus rien ; dès lors, mêler à Bacchus la rose des amours, couronner ses tempes de la rose aux belles feuilles, et boire avec un gracieux sourire, voilà toute la morale (1). Pour Alcuin, la vie roule aussi pareille à la roue d'un char et va droit à la tombe; mais au-delà de cette tombe, il y a la sphère des vérités éternelles, immuables comme Dieu. C'est vers ces vérités que l'âme, au milieu de son exil passager, doit se porter sans cesse. On sent qu'Alcuin est entré dans une nouvelle vie; il est placé sous l'influence d'un élément que le paganisme ignorait; il ne puise point ses inspirations dans un matérialisme grossier; au lieu de chanter le vin, les amours, les roses, il chante les grands principes régénérateurs du monde; il spiritualise, il immortalise l'amitié. Ses pensées révèlent la préoccupation incessante du chrétien en face d'une autre vie; lorsqu'il décrit le côté mortel de l'amitié, son âme devient triste, mélancolique (2). Mais qui ne sait, comme l'a très bien remarqué Chateaubriand, que cette préoccupation et cette mélancolie constituent un des plus beaux caractères, un des plus beaux traits de la littérature chrétienne?

S'adresse-t-il aux princes et aux rois, Alcuin leur dit sans déguisement les exigences morales du Christianisme. Ses avertissements roulent sur deux points : le premier, c'est que les rois tiennent leur couronne de Dieu; le second, c'est qu'ils ne conservent cette couronne sur leur tête qu'autant qu'ils répandent la religion du Christ parmi les peuples; la religion est la sauve-garde des empires; il faut donc que les rois la respectent

(1) Anacréon, ode v^{e}.

(2) Froben. t. I. Epist. LXXXVIII. p. 129. — et Epist. CXXVIII. p. 191 — et Epist. LXXVI. p. 111— et Epist. LXXXVI. p. 127 — et Epist. CXXIX. p. 193—

et la pratiquent (1); si l'honneur les élève au-dessus des autres, ils doivent être aussi plus nobles par la perfection de leurs mœurs, par l'amour de la justice et de la sainteté (2); qu'ils considèrent bien attentivement que leur conduite fait le bonheur ou le malheur des peuples; que c'est elle qui provoque ou suspend la colère de Dieu (3); il faut qu'ils soient miséricordieux, jamais cruels (4); il faut que ce soit la raison et non la colère qui préside à toutes leurs déterminations (5).

Les lettres d'Alcuin nous font connaître un fait historique des plus importants qui s'accomplit sous le règne de Charlemagne. Ce fait, c'est le mouvement de plus en plus ascendant que prend la papauté dans l'Europe centrale; ce mouvement est extrêmement prononcé; souverains, clergé, peuple, tout se groupe autour de la papauté; tout se rapproche d'elle; on n'en parle qu'avec le plus grand respect; le langage est pompeux; les épithètes magnifiques; le pape est l'objet de la plus grande vénération. On lui donne des noms, on se sert pour lui d'expressions qu'on n'emploie pour aucun autre. C'est surtout dans Alcuin que l'on voit cette pompe et cette magnificence (6). Or Alcuin était le favori de Charlemagne; on ne peut le soupçonner d'avoir voulu sacrifier le pouvoir de son maître à un pouvoir étranger.

(1) Ibid. Epist. CLXVI. p. 226 et 227— et Epist. CLXIX. p. 229.—
(2) Ibid.— et Epist. XLX. p. 59.—
(3) Ibid. Epist. CLXVI.—
(4) Ibid. Epist. XLIV. p. 58.
(5) Ibid. Epist. XI. p. 20.
(6) Sans doute les écrits des Pères des premiers siècles sont déjà remplis d'expressions aussi fortes sur le pape que celles d'Alcuin; mais nous aimons à constater ici qu'au milieu des invasions des barbares et des ténèbres qui les suivirent, la papauté fut toujours aimée, et que du moment que tout fut calme et régulier, elle prit une nouvelle extension, un nouvel ascendant dans les esprits.

Voici en quels termes il s'adresse pendant l'année 796 au pape Léon III : « Très-Saint Père, pontife élu » de Dieu, vicaire des apôtres, héritier des Pères, » prince de l'Église, gardien de la seule colombe sans » tache (1); » et ailleurs, en 794, à Adrien 1er : « Très- » excellent Père, comme je te reconnais pour vicaire du » bienheureux Pierre, prince des apôtres, je te regarde » comme héritier de sa miraculeuse puissance (2). » Ces expressions attestent quel développement extraordinaire, la suprématie religieuse et morale du souverain pontife avait pris dans la pensée des peuples au VIIIe siècle.

CHAPITRE NEUVIÈME.

ALCUIN ABBÉ DE TOURS : DE 796—804 ÉPOQUE DE SA MORT.

Pourquoi Alcuin se retire à l'abbaye de Tours.

Une activité littéraire aussi grande, aussi soutenue, déployée sur une échelle aussi vaste, devait nécessairement finir par fatiguer Alcuin. Bientôt une lassitude profonde s'empara de lui. La maladie qui l'accablait depuis plusieurs années (3); les voyages nombreux qu'il devait faire, la multiplicité de ses relations scientifiques, son assiduité à l'étude, avaient en partie brisé les forces de son corps. Il soupira après le repos; il songea à va-

(1) « Ecce tu, sanctissime pater, pontifex a Deo electus, Vicarius Apostolorum, hæres patrum, Princeps Ecclesiæ, unius immaculatæ columbæ nutritor. » — Ibid. Epist. XX. p. 30.

(2) « Hujus te, excellentissime pater, ut vicarium sanctissimæ Sedis agnosco, ita et mirificæ potestatis hæredem esse confiteor » ibid. Epist. XV. p. 25.

(3) Cette maladie c'était la fièvre; il en parle dans plusieurs de ses lettres, spécialement dans les suivantes : Ibid. XXIX. p. 39; LXXXIV. p. 124.— et CXCVII. p. 263.—

quer exclusivement au service de Dieu et au salut de son âme. Il sollicita avec instance la permission de se retirer de la cour et d'aller vivre dans la retraite. En 796, il écrit à un archevêque dont le nom est inconnu : « Que votre paternité le sache, moi, votre fils, je désire » ardemment déposer le fardeau des affaires du siècle » et ne plus servir que Dieu seul ; tout homme a besoin » de se préparer avec vigilance à la rencontre de Dieu ; » à plus forte raison les vieillards brisés par les années » et les infirmités (1). » Charlemagne goûta fort peu cette idée; il ne voulait point se priver de celui qui était sa lumière, son conseil; il opposa une vive résistance. Alcuin signale indirectement cette opposition dans une lettre qu'il écrit à son ami Angilbert : « A ton départ, » dit-il, j'ai tenté plusieurs fois de me réfugier dans le » port du repos : mais le Roi de toutes choses, le maître » des âmes, ne m'a pas encore accordé ce que depuis » longtemps il m'a fait vouloir (2). »

Toutefois cette opposition ne le rebuta point ; il revint à la charge; et l'empereur consentit enfin à le laisser partir. Par une coïncidence remarquable, la place de directeur de l'abbaye de Saint-Martin de Tours était devenue vacante, par la mort de l'abbé Ithier; cette abbaye était la plus célèbre de toute la France; c'était une belle occasion pour récompenser les services signalés qu'Alcuin avait rendus à la civilisation occidentale; Charlemagne la saisit avec empressement, et le nomma

(1) « Sciat dulcissima paternitatis vestræ dilectio, quod ego filius tuus, seculi occupationibus depositis, soli Deo vacare desidero. Dum omni homini necesse est vigili cura se præparare ad occursum domini Dei sui, quanto magis senioribus, qui sunt annis et infirmitatibus crebris confracti. » Ibid. Epist. CLXVIII. p. 228.

(2) « Te abeunte, tentavi sæpius ad portum stabilitatis venire, sed Rector rerum et Dispensator animarum necdum concessit posse, quod olim fecit velle. » Ibid. epist. XXI. p. 31.

abbé de St.-Martin (1) dans le courant de l'année 796 (2). Il l'environna de tous les dehors de l'opulence : les domaines qu'il lui donna comptèrent jusqu'à vingt mille serfs. Mais le savant vieillard, humilié de cette abondance terrestre, n'eut d'ardeur que pour l'avancement spirituel de ses disciples. A peine son âme eut-elle été retrempée dans les joies austères de la solitude, qu'elle reprit du ressort, de l'élan; elle retrouva son énergie et sa vigueur primitive. Du fond de sa retraite comme sous les portiques des royales résidences d'Aix-la-Chapelle, Alcuin va combattre l'ignorance, réhabiliter l'antiquité profane et sacrée, étonner l'Europe par l'étendue et la variété de ses connaissances.

Dès qu'il eut pris possession de sa nouvelle charge, il porta toute son attention sur deux points : le rétablissement de la discipline et la réorganisation des études parmi les moines. Le premier point présentait de grands obstacles. Depuis longtemps en effet, les moines de Saint Martin étaient tombés dans le relâchement; Charlemagne lui-même s'était plus d'une fois plaint de leur conduite (3). Pour faire refleurir la piété et la vertu parmi eux, il fallait du tact, de l'expérience et de l'autorité. Or Alcuin possédait ces trois choses au suprême degré. Il procéda avec autant de méthode que de douceur (4). Convaincu que dans une communauté religieuse, les liens de la discipline

Il rétablit la discipline parmi les moines en

(1) Alcuin avait manisfesté le désir d'être un des frères de S[t] Martin. Ibid. Epist. XIX. p. 29 et 30.

(2) C'est ce qui ressort de lettre CI[e] adressée à Charlemagne en 801; — c'est donc à Tours qu'Alcuin mit la dernière main à ses ouvrages dogmatico-polémiques contre l'Adoptianisme. —

(3) Ibid. Epist. CXIX. p. 174 et 175.

(4) On voit par la lettre XIX qu'Alcuin n'avait pas attendu jusque là pour travailler à les faire rentrer dans l'ordre.

ne se relâchent qu'à proportion que la religion perd son empire sur les volontés, il basa tous ses moyens d'action sur la réforme morale. Il s'adresse tour à tour aux élèves et aux maîtres : aux élèves qu'il appelle les jeunes plantes du Christianisme, il prêche la nécessité de la pureté du cœur et de l'âme; il leur fait connaître à fond le grand principe de la réhabilitation de l'homme, la confession : la confession, dit-il, est le magnifique trésor de la bonté divine; Dieu nous donne le bienfait de la confession pour que sa justice ne trouve plus rien à venger (1). Aux maîtres, il développe l'ordre et l'harmonie dans lesquels ils doivent remplir tous les exercices de la vie monastique; il les attire, il les gagne par les épanchements d'un cœur généreux, ami, par les élans d'une âme compatissante. Pour les éclairer, pour les diriger, il compose différents opuscules, différents ouvrages liturgiques (2) qui font revivre les sentiments de foi et l'esprit de l'Eglise.

basant tout sur la réforme morale.

Ses écrits liturgiques.

Des efforts aussi bien combinés furent couronnés du plus heureux succès; peu à peu le Christianisme reprit son ascendant sur les moines; ils secouèrent leur torpeur habituelle, sortirent de leur indifférence et devinrent pieux, zélés, actifs; les griefs que l'opinion publique en France élevait contre eux disparurent complètement; tout rentra dans l'ordre; tout prit une marche régulière, uniforme, et en 801 Alcuin put écrire à Charle-

(1) Ibid. t. II. p. 154-157. — *Hist. litt. de la France.* t. IV. p. 314.

(2) Les ouvrages liturgiques d'Alcuin sont au nombre de quatre :

1° *De l'usage des psaumes*;

2° *Les offices par séries, ou les psaumes distribués suivant chaque jour de la semaine auxquels on les chante dans l'Église;*

3° *Sur les cérémonies du baptême;*

4° *Le livre des sacrements.* Frob. t. II. p. 21-52. — p. 6-21. — p. 127. — p. 52-127, et l'hist. litt. de la France. t. IV. p. 304-313 et 314. —

magne qu'il désire vivre et se reposer parmi les frères qui servent Dieu fidèlement dans l'Église de Saint Martin (1).

Il fonde une école.

Mais il ne suffisait point d'avoir remis la vertu en honneur, de l'avoir rétablie sur ses bases véritables; il fallait encore trouver le moyen de la nourrir, de l'alimenter. Ce moyen Alcuin le chercha dans l'étude. Éclairé par les lumières d'une longue expérience, il savait que l'étude, en élevant l'âme, en la tenant continuellement en face du beau et du vrai, dissipe les ténèbres de l'ignorance et étouffe la concupiscence. Il s'appliqua avec le plus grand soin à fonder une école sur le modèle de celle d'York. Pour cela, il fallait des livres et il n'y en avait que fort peu en France qui pussent convenir. Il songea à faire venir les classiques d'Athènes et de Rome qu'il avait tant feuilletés, tant médités pendant sa jeunesse au monastère d'York. En conséquence, il demanda à Charlemagne la permission d'envoyer quelques uns de ses disciples en Angleterre, pour qu'ils rapportassent en France les fleurs de la Bretagne : « il ne convient » point, disait-il, que le jardin dans lequel ces fleurs se » trouvent soit la propriété exclusive d'York, il faut que » nous puissions en posséder quelques-unes à Tours(2). » Charlemagne se fit un plaisir de lui accorder cette permission. Les disciples partirent au plus tôt pour l'Angleterre et revinrent avec un grand nombre de classiques. Ces classiques n'avaient été donnés que pour un temps limité; ce temps écoulé, on devait les renvoyer

(1) Frob. t. I. Epist. CI. *ad domnum regem*. p. 131. et Epist. CXCV. p. 260-262.

(2) «... Qui excipiant inde necessaria quæque, et revehant in Franciam flores Britanniæ; ut non sit tantummodo in Euborica hortus conclusus, sed in Turonica emissiones paradisi cum pomorum fructibus, ut veniens Auster perflaret hortos Ligeri fluminis... » Ibid. Epist. XXXVIII. *ad Carolum magnum*. p. 53. —

à la bibliothèque d'York; il fallait donc s'empresser de les transcrire. Mais comment les transcrire? Le monastère de Tours manquait de copistes instruits des règles de la grammaire et des principes de l'orthographe (1). Alcuin se trouva dans un grand embarras. De toutes parts les difficultés se présentaient presque insurmontables. Malgré ses talents, malgré son travail assidu, il n'obtenait rien de satisfaisant. « Je fais peu de progrès, j'avance peu, écrivait-il à Charlemagne, luttant chaque jour avec la rusticité des Tourangeaux (2). » Son dévouement seul le fit triompher; il résolut d'attaquer le mal dans sa source; il fit à Tours ce qu'il avait fait avec tant de succès dans l'école du palais, il enseigna aux moines les premiers éléments de la littérature, les règles de la grammaire, de l'orthographe et les principes qu'il fallait suivre pour écrire correctement : joignant la pratique à la théorie, il organisa, dans l'intérieur du monastère, un musée pour les copistes auxquels il fit un devoir sacré de transcrire les ouvrages avec la plus scrupuleuse attention (3).

(1) C'est ce que dit Alcuin dans la lettre LXXXV qu'il écrivit à Charlemagne : « Punctorum distinctiones et subdistinctiones, licet ornatum faciant pulcherrimum in sententiis, tamen usus illorum propter rusticitatem pene recessit a scriptoribus. » Ibid. p. 126. —

(2) « . . . Ego itaque, licet parum proficiens, cum Turonica quotidie pugno rusticitate. » Ibid. —

(3) Voici les vers qu'Alcuin mit au frontispice du Musée des copistes :

Hic sedeant sacræ scribentes famina legis,
Necnon Sanctorum dicta sacrata Patrum.
Hæc interserere caveant sua frivola verbis,
Frivola nec properans erret et ipsa manus :
Correctosque sibi quærant studiose libellos,
Tramite quo recte penna volantis eat.
Per cola distinguant proprios, et commata sensus,
Et punctos ponant ordine quosque suo.

Le culte qu'il vouait à l'antiquité l'engagea lui-même à s'attacher à la correction des manuscrits, ne croyant pas son temps perdu s'il l'employait, comme St.-Jérôme, à rétablir l'orthographe et la ponctuation d'un texte altéré. Au moment où il apprit que Charlemagne venait d'être constitué par le pape Léon III chef temporel de l'Occident chrétien (1), il ne trouva pas de présent plus digne du successeur des Césars, qu'une bible exactement corrigée de sa main (2) : « J'ai longtemps cherché, lui écri-
» vit-il, quel présent je pourrais vous offrir qui ne fût pas
» indigne de l'éclat de votre puissance impériale, et qui
» ajoutât quelque chose à votre trésor si opulent. Je ne
» voulais pas que, tandis que les autres vous apportaient
» toutes sortes de riches dons, mon petit génie s'en-
» gourdît dans une honteuse oisiveté, ni que le messa-
» ger de mon humilité parût les mains vides devant la
» face de votre béatitude. J'ai enfin trouvé, avec l'inspi-
» ration de l'Esprit-Saint, ce qu'il convenait à mon nom
» de vous offrir, et ce qui pouvait être agréable à votre
» sagesse... rien de plus digne de vous que les livres
» divins que j'envoie à votre très-illustre autorité, réu-
» nis en un seul corps et corrigés très-soigneusement...
» Si le dévouement de mon cœur avait pu trouver
» quelque chose de mieux, je vous l'offrirais avec le
» même zèle pour l'accroissement de votre glorieuse
» fortune (3). »

Ne vel falsa legat, taceat vel forte repente,
Ante pios fratres, lector in Ecclesia.

Ibid. t. II. p. 211. num. LXVII.

(1) J. Moeller, précis de l'histoire du moyen-âge. p. 144.

(2) *Ozanam, la civil. chrét. chez les Francs.* ch. IX. p. 456.

(3) « Diu deliberans, quid mentis meæ devotio, ad splendorem Imperialis potentiæ vestræ atque augmentum opulentissimi thesauri vestri, muneris condignum reperire potuisset ; ne ingeniolum animi

Au premier coup d'œil, ces occupations d'Alcuin paraissent de peu d'importance; mais il faut se souvenir que rien n'est petit dans les grands hommes et que le génie ne fait jamais mieux paraître sa force qu'en embrassant jusqu'au dernier des détails méprisés des esprits médiocres. En perfectionnant l'industrie du copiste, Alcuin rend à l'Occident chrétien les services les plus signalés. En transcrivant avec patience et scrupule les ouvrages de l'antiquité, il conserve les éléments qui, plus tard, créeront la littérature de l'Europe. Il favorise la civilisation plus que les conquérants eux-mêmes; car c'est sur les idées et non sur l'épée que repose le mouvement social.

Enseignement qu'il y donne.

Après avoir réuni les livres qui lui étaient nécessaires, Alcuin partagea ses disciples en plusieurs classes et commença son enseignement. Cet enseignement offre le premier exemple du système d'instruction suivi dans tout le moyen-âge; il avait pour base le *trivium* et le *quadrivium*.

mei, aliis diversa divitiarum dona offerentibus, otio torpuisset inani; et vacuis manibus parvitatis meæ missus ante faciem Beatitudinis vestræ venisset. Tandem Spiritu Sancto inspirante inveni, quod meo nomine competeret offerre, et quid vestræ prudentiæ amabile esse potuisset... Nihil dignius pacatissimo vestro Honori inveniri posse, quam divinorum munera librorum;... quos in unius clarissimi corporis sanctitatem connexos, atque diligenter emendatos vestræ Clarissimæ Auctoritati... dirigere curavi... si quid igitur melius mentis meæ devotio invenire valuisset, utique prona voluntate in augmentum honoris vestri offerrem. » Frob. t. I. Epist. CIII, ad Domnum Regem. p. 153 et 154. Encore aujourd'hui l'on voit dans la bibliothèque des PP. de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, à Rome, un bel exemplaire de la bible, que l'on croit être le même que celui qui sortit des mains d'Alcuin, pour passer dans le cabinet de Charlemagne, comme le marquent les vers qui s'y lisent. Cet exemplaire, au rapport de Baronius, qui en fait l'éloge, a beaucoup servi en ces derniers temps, pour donner des éditions plus correctes de la bible. » *Hist. litt. de la Fr. t. IV. p.* 298.

Alcuin nous en donne une description complète dans une lettre qu'il adresse à Charlemagne en 796 : « Moi, » votre Flaccus, dit-il, selon votre exhortation et votre » sage volonté, je m'applique à servir aux uns, sous le » toit de Saint-Martin, le miel des Saintes-Écritures; » j'essaye d'enivrer les autres du vieux vin des ancien- » nes études; je nourris ceux-ci des fruits de la science » grammaticale; je tente de faire briller aux yeux de » ceux-là l'ordre des astres. Au matin de ma vie, j'ai » semé dans la Bretagne les germes de la science; main- » tenant, sur le soir, et bien que mon sang soit refroidi, » je ne cesse pas de les semer en France, et j'espère » qu'avec la grâce de Dieu, ils prospéreront dans l'un et » l'autre pays (1). »

Le concours d'étudiants devint bientôt prodigieux à Tours; il en vint de toutes les parties de la France, d'Allemagne, d'Angleterre. Tout le monde voulait voir Alcuin, l'entendre, le consulter; de pieux évêques accouraient recueillir ses paroles; ce fut à ses leçons que se formèrent les hommes les plus distingués du siècle suivant, entre autres Raban Maur, qui devint archevêque de Mayence, et Amalaire, savant prêtre de Metz.

Charlemagne était jaloux de la popularité d'Alcuin et du bruit que sa science faisait en Europe. Il aurait voulu

(1) « Ego vero Flaccus vester secundum exhortationem, et bonam voluntatem vestram, aliis per tecta sancti Martini Sanctarum mella Scripturarum ministrare satago; aliis vetere antiquarum disciplinarum mero inebriare studeo; alios grammaticæ subtilitatis enutrire pomis incipiam; quosdam stellarum ordine;... mane florentibus per ætatem studiis seminavi in Britannia nunc vero frigescente sanguine quasi vespere in Francia seminare non cesso. Utraque enim, Dei gratia donante, oriri optans. » Froben. t. I. Epist. XXXVIII. ad Carolum Magnum. p. 53.

concentrer autour de sa personne tout ce mouvement scientifique, toute cette agitation littéraire qui se manifestait à Tours; il tenta plusieurs fois de le rappeler auprès de lui. Il aurait voulu en particulier s'en faire accompagner à Rome lorsqu'il y alla, en 800, relever l'empire d'Occident. « C'est une honte, lui écrivait-il, de préférer » les toits enfumés des gens de Tours aux palais dorés » des Romains (1). » Mais Alcuin ne céda point; il resta inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de vivre désormais loin des honneurs et des embarras de la cour. « Je ne crois pas, lui répondit-il, que mon corps frèle » et brisé par les douleurs quotidiennes puisse supporter » ce voyage. Je l'aurais bien désiré si je l'avais pu (2)... » Comment me contraindre à combattre de nouveau et » à suer sous le poids des armes, moi que mes infirmités » laissent à peine en état de les soulever de terre (3)?... » Je vous supplie de me laisser achever ma carrière au- » près de Saint-Martin : toute l'énergie, toute la dignité » de mon corps s'est évanouie, j'en conviens, et s'éva- » nouit de jour en jour; et je ne la retrouverai pas en » ce monde. J'avais désiré et espéré, dans ces derniers » temps, voir encore une fois la face de votre béatitude; » mais le déplorable progrès de mes infirmités me prou- » ve qu'il y faut renoncer. J'en conjure donc votre iné-

(1) « Sed et de hoc, quod mihi improperare voluistis, me fumo sordentia Turonorum tecta auratis Romanorum arcibus præponere. » Ibid. Epist. XCIII. p. 138.

(2) « De illo itinere vero longo et laborioso Romam eundi, nullatenus infirmum et quotidianis fractum doloribus corpusculum meæ fragilitatis perficere posse arbitror. Desiderium jam habuissem, si potestas esset peragendi. » Ibid. Epist. LXXXI. p. 120.

(3) « Quid iterum pugnare cogitur, et sub fasce armorum desudare, quæ infirmi corporis denegat fragilitas de terra tantummodo levare. » Ibid. Epist. CIV. p. 154.

» puisable bonté : que cet esprit si saint, cette volonté si
» bienveillante qui sont en vous, ne s'irritent point con-
» tre ma faiblesse ; permettez avec une pieuse compas-
» sion, qu'un homme fatigué se repose, qu'il prie pour
» vous dans ses oraisons, et qu'il se prépare, dans la
» confession et les larmes, à paraître devant le juge
» éternel (1). »

Charlemagne, à ce qu'il paraît, n'insista pas davantage. Il partit pour la ville Eternelle, où le pape Léon III plaça le diadème impérial sur son front. Cet événement fit sur Alcuin l'impression la plus heureuse. A la vue de l'alliance mystérieuse et profonde qui s'établissait entre le pontificat et l'empire, entre la tiare et la couronne, il ne put contenir sa joie. Lorsque le nouveau César revint en France, il lui exprima du fond de sa retraite toute la tendresse, tout l'enthousiasme de son amitié en ces termes : « Chaque jour, avec un désir
» ardent et une oreille qui dévorait les paroles de ceux
» qui arrivaient, j'ai attendu des nouvelles de mon très-
» cher Seigneur et ami David...; enfin, bien tardive a
» retenti la voix de ceux qui s'écriaient : bientôt, bien-
» tôt, il va venir; déjà il a franchi les Alpes celui

(1) « Quod ut meam liceat apud sanctum Martinum quotidie instantiam agere, supplex suppliciter, humilis humiliter, devotus devote obsecro : Quia valde infirmatus corpore, nil aliud itineris vel laboris perficere valeo. Omnis igitur corporis mei ut vere fateor dignitas et fortitudo recessit, abiit, et quotidie fugat ; nec in hoc, ut revereor, seculo revertetur. Speravi atque optavi, me transactis diebus vestræ adhuc vel semel Beatitudinis faciem videre. Sed ingravescente infirmi corporis flebilitate omnimodis hoc idem fieri non posse probatum habeo. Quapropter deprecor vestræ invictæ Bonitatis misericordiam, ut nullatenus mens sancta, voluntas benigna, quæ in vobis est, meæ irascatur infirmitati : sed pia compassione fessum concedat requiescere, orationibusque pro vobis instare, et prævenire faciem æterni judicis in confessione et lacrymis. » Ibid. Epist. CVI. p. 157.

» dont tu désires la vue avec tant d'ardeur. Et moi, » d'une voix émue, je me suis écrié à plusieurs reprises : » ô Seigneur ! pourquoi ne me donnes-tu pas l'essor de » l'aigle, pourquoi ne m'enlèves-tu pas comme le pro- » phète Habacuc, pour un jour, pour une heure du » moins ; afin que je puisse embrasser et baiser les pieds » de mon ami très-cher ; afin que je le voie celui qui est » pour moi préférable à tout ce que renferme le monde, » afin que je contemple ses yeux perçants et que j'en- » tende de sa bouche des paroles amies (1). »

CHAPITRE DIXIÈME.

DERNIERS TRAVAUX D'ALCUIN.

Alcuin, après avoir fait comprendre à Charlemagne l'impossibilité où il était de rentrer à la cour et de la suivre dans ses différents voyages, s'appliqua d'une manière plus spéciale à imprimer à son enseignement une marche de plus en plus régulière, uniforme, et à donner à ses correspondances un caractère de civilisation mo-

(1) « Unde quotidie avida cordis intentione, suspensis in verba venientium auribus, sollicitus eram, quid mihi nuntiarent de domino meo dulcissimo David... Tandem aliquando, quamvis sero, vox optata concurrentium desiderii mei insonuit auribus : *Jam jamque veniet ; Jam Alpes transivit, quem tanto animi tui fervore, O Albine! adesse optasti.* Tum ego repetens iterum atque iterum lacrymabili voce clamavi : *O domine Jesu ! quare non das mihi pennas aquilæ ? Quare non translationem Habacuch prophetæ una die, vel etiam hora concedis, ut amplectar et osculer vestigia illius carissimi mei, et super omne, quod in hoc mundo amari potest, dulcissimi oculos videam clarissimos, verba audiam jucundissima ?* » Epist. CI. p. 150. —

Ses ouvrages exégétiques.

rale et scientifique. Ses correspondances étaient vastes et immenses. Car de toutes les parties de l'Europe, les ecclésiastiques et les laïcs se soumirent à sa direction. De tout côté, on s'adresse à lui; on le force d'ouvrir le trésor de ses connaissances. On lui demande des écrits, des traités sur la morale, la philosophie et l'Écriture-Sainte. Alcuin fait face à tout; c'est alors qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages exégétiques.

Les ouvrages exégétiques d'Alcuin sont nombreux : dans ce genre, nous avons d'abord *les questions sur la Genèse avec leurs réponses, au nombre de* 281. Elles sont adressées au prêtre Sigulfe, disciple et compagnon d'Alcuin, par une petite préface ou espèce d'épître dédicatoire, où l'auteur nous apprend en peu de mots les principales circonstances qui concernent l'origine de cet ouvrage. Il l'entreprit à l'occasion des questions que Sigulfe lui avait souvent faites sur les difficultés que présente le premier livre de Moïse; il l'abrégea le plus qu'il lui fut possible, tant à cause de la distraction de plusieurs affaires publiques qu'à raison des embarras de divers voyages où il se trouvait engagé. L'on voit par là qu'Alcuin composa cet écrit lorsqu'il était à la suite de la cour. Il n'y a fait entrer que les questions qui regardent l'histoire. Les autres lui paraissaient trop difficiles, et demandaient plus de loisir et un plus long traité. Presque toutes les réponses qu'Alcuin donne aux questions qu'il se propose sont simples, assez justes et fort courtes (1). Il n'avait en vue, comme il le dit lui-même, que de composer une petite perle de la sagesse, un enchiridion qui ne fatiguât point la main pendant les voyages et qui pût récréer l'intelligence au milieu de

(1) *Hist. litt. de la France*. t. IV. p. 301 et 302. —

ses fatigues (1). Alcuin recherche toujours un sens caché, mystérieux, une signification grande et religieuse; toujours il veut saisir la pensée de Dieu sous l'enveloppe matérielle des mots. Lorsqu'il se trouve en face de quelques difficultés, il les résoud à l'aide de l'hébreu, du grec et des lumières que lui fournit l'enseignement de l'Église. Dans sa marche, il s'appuie continuellement sur Saint Augustin et sur Saint Jérôme, et de temps en temps il puise dans Hippocrate, Quintilien et Virgile des exemples qui rendent sa pensée plus claire, plus frappante (2).

La dernière question qui roule sur les bénédictions que Jacob donna à ses fils, est très-étendue en comparaison des autres. On peut y distinguer deux parties: l'une historico-littéraire, l'autre morale. Pour la première, Alcuin suit pas à pas Saint Jérôme dans ses questions sur la Genèse, pour la seconde, Saint Grégoire dans ses morales sur Job (3). A la suite de ces questions vient le discours d'Alcuin sur ces paroles de la Genèse: « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* » Ce discours exprime le plus profond enseignement du Christianisme sur la nature humaine. Il est si substantiel, si logique, qu'il mérita, dans la suite des temps, d'être attribué à Saint Ambroise et à Saint Augustin. L'homme, dit Alcuin, porte au fond de son être l'empreinte de Dieu, l'image de la Trinité; en Dieu, le Fils est engendré du Père, et le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils; dans l'homme, la volonté est engendrée de l'intelligence, et la mémoire procède à la fois de la volonté et de l'intelligence. Dans la Trinité, il y a trois personnes, et ces trois personnes ne forment

(1) Froben. t. I. p. 305-334. —
(2) Ibid. p. 305-333.
(3) Hist litt. de la France. t. IV. p. 302.

qu'une seule et même substance éternelle, qu'un seul et même Dieu; dans l'âme humaine, il y a trois facultés, et ces trois facultés ne constituent qu'un seul être, qu'un seul homme. Quant à la ressemblance avec la Divinité, elle n'existe point intrinsèquement en nous; c'est par la noblesse des mœurs, la présence des vertus, la grandeur des mérites que l'éclat des perfections divines brille en nous (1).

A ce discours se joint une courte explication du décalogue, dans laquelle l'auteur fait ressortir la beauté et l'harmonie des préceptes que Dieu a donnés à l'humanité tout entière (2).

Quant à *son opuscule sur les sept psaumes de la pénitence,* Alcuin l'entreprit à la sollicitation d'Arnon, archevêque de Salsbourg. Il le composa, suivant ses expressions, des fleurs tirées des interprètes qui l'avaient précédé (3). Saint Ambroise, Saint Jérôme, Saint Augustin sont ses guides naturels; il reproduit leur doctrine, leur enseignement; c'est sous leur conduite; c'est en profitant de leurs lumières, qu'il s'élève aux plus belles considérations sur les psaumes. Les psaumes, selon le sentiment d'Alcuin, renferment toute l'économie de notre salut; remplis des mystères célestes, ils sont l'expression des louanges de la divinité, en même temps qu'une source intarissable de préceptes moraux, spirituels; c'est en eux que l'on trouve les secrets de la véritable pénitence, les moyens de réhabilitation et les principes de la vie progressive du chrétien. C'est en les étudiant, c'est en les méditant, que l'on comprend la nécessité de s'attacher irrévocablement au

(1) Frob. t. I. p. 334-340.
(2) Ibid. p. 341. —
(3) Ibid. p. 343. —

Catholicisme, à l'Église. Car c'est par le Catholicisme seul que l'on parvient au Christ ; ce n'est qu'en vivant dans le sein de l'Église que l'homme réalise ses nobles destinées. Les hérétiques, dit Alcuin, ne savent pas s'humilier dans la paix de l'Église ; ils s'élèvent au contraire avec orgueil dans le schisme contre sa doctrine; ils ne veulent plus être nourris du lait de leur mère ; en conséquence que fait cette mère? elle les arrache de son sein, et, pour toujours, ils sont privés de la nourriture solide qui est le Christ (1).

Alcuin écrivit aussi sur le *cantique des cantiques*. Là, il se complait à faire ressortir les rapports d'union indissoluble, les liens intimes qui existent entre le Christ et l'Église. C'est dans l'incarnation, dit-il, que Jésus-Christ a pris l'Église pour épouse (2); l'Église est le fruit de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu ; elle est sortie de ses blessures, de ses plaies (3); il admire les chants de l'époux et de l'épouse; il ne craint point de dire que ces chants l'emportent infiniment sur ceux de Virgile; car, d'un côté, c'est le Christianisme avec l'ensemble de ses vérités morales et éternelles ; de l'autre, c'est le paganisme avec ses frivolités (4).

L'ouvrage suivant d'Alcuin est beaucoup plus consi-

(1) « Qui non volunt humiliari in pace ecclesiæ, sed exaltari in schisma doctrinæ suæ. Noluerunt matris Ecclesiæ lacte nutriri ut ad cibum solidum, qui Christus est, pervenirent, ideo ablactati sunt, et a matre repulsi. » Ibid. p. 386.

(2) Ibid. p. 398. —

(3) Ibid. p. 396.

(4) Has rogo menti tuæ juvenis mandare memento,
Cantica sunt nimium falsi hæc meliora Maronis;
Hæc tibi vera canunt vitæ precepta perennis,
Auribus ille tuis male frivola, falsa sonabit.

Ibid. p. 392. —

dérable. C'est un commentaire sur l'Ecclésiaste dédié par une petite préface à trois de ses disciples, Onias, Candide et Nathanaël, dont le premier avait été élevé à l'épiscopat, le second à la prêtrise et le troisième à la dignité de diacre. Après leur avoir donné en peu de mots d'excellents avis sur le détachement des choses périssables, il dit que c'est en leur faveur qu'il a entrepris cet ouvrage. Il avoue n'avoir fait qu'abréger les Pères, nommément saint Jérôme, qui avaient déjà expliqué le même livre avant lui, et finit en les exhortant à l'avoir toujours à la main, afin qu'il leur fût un préservatif contre l'amour des biens de la terre (1). Car, dit-il, notre possession c'est le royaume des cieux ; notre vie, c'est Jésus-Christ ; nos richesses ce sont les fruits des œuvres spirituelles. C'est dans le ciel que nous devons placer notre espérance, parce que dans les choses du monde tout est mobile, fugitif ; tout est fausseté. La vérité ne se trouve que dans le sein de la paix catholique ; les hérétiques qui sortent de la cité de Dieu pour marcher dans les sentiers de la perversité, sont des insensés. Les philosophes païens se sont laissés aller à la vanité de leurs pensées ; ils ont recherché la vérité avec beaucoup de zèle et d'activité ; mais, parce qu'ils n'avaient personne pour les conduire dans cette voie et parce qu'ils ont voulu comprendre la hauteur de la sagesse par la seule force de leur raison, ils sont restés loin de Dieu, loin de sa cité (2). Vivre avec le monde, c'est mourir ; la véritable vie ne se trouve que dans le Christ. Dans toutes ses explications, Alcuin donne le sens littéral d'abord, le sens spirituel ensuite ; en même temps qu'il s'attache à reproduire les pensées de saint Jérôme et de saint Gré-

(1) Hist. litt. de la Fr. t. IV. p. 306.
(2) Frob. t. I. p. 439.

goire, il met à contribution l'histoire profane et l'histoire ecclésiastique; il rappelle les souvenirs classiques de Virgile et d'Horace (1).

Immédiatement après l'Ecclésiaste, vient l'explication des noms hébraïques des patriarches ou des ancêtres de Jésus-Christ. L'auteur donne cette explication d'après le sens littéral, allégorique et moral (2).

Mais l'ouvrage sans contredit le plus important d'Alcuin en fait d'exégèse c'est son commentaire sur l'Évangile de Saint Jean. Il le composa à la prière de Gisèle, sœur de Charlemagne, et de Richtrude, surnommée Colombe (3), d'extraction noble, et consacrée à Dieu. La lettre collective que ces deux femmes adressèrent à Alcuin est un des monuments les mieux écrits de l'époque Carlovingienne; elle prouve à quelle haute littérature elles étaient parvenues en suivant les leçons de l'illustre anglo-saxon à l'école du palais. Nous croyons utile d'en donner ici la substance. Voici comme elles parlent à leur ancien précepteur : « Vénérable maître! depuis que, par votre sagacité, » vous nous avez initiées à la douce connaissance de la » Sainte-Écriture, nous vous avouons que le désir de » nous adonner à la lecture sacrée s'est allumé de jour » en jour dans notre cœur. La Sainte-Écriture est la » manne qui nous rassasie sans jamais nous dégoûter; » elle renferme le grain divin que les mains des apô- » tres ont broyé et répandu dans le monde, pour être

(1) Ibid. p. 408-448. —

(2) Ibid. p. 450-457. —

(3) Les noms de Lucie et de Colombe que l'on rencontre souvent dans les œuvres d'Alcuin, sont tout à fait différents de ceux de Gisèle et de Richtrude, comme l'a prouvé Froben (tom. I. p. 458) d'après des documents inédits, contre l'opinion que soutiennent les Bénédictins dans l'*Histoire littéraire de la France*, au tome IV. p. 306. —

» la nourriture des fidèles. Nous nous sommes livrées » trop tard à cette belle étude de l'Écriture-Sainte, et » aujourd'hui, qu'elle excite en nous un grand zèle et » une grande ardeur, votre éloignement est un obstacle » à notre progrès. Voilà deux choses qui nous con- » trarient profondément et qui accablent notre esprit » de tristesse. Mais très-cher docteur! nous en sup- » plions votre piété, ne nous privez point de la conso- » lation que procurent vos lettres. Quoique absent, vous » pouvez, par le moyen des lettres, vous montrer à » nous qui vous cherchons, afin que nous entendions » votre voix dans le secret désir de notre cœur. La » plume, comme la langue, peut enseigner et instruire. O » père bienheureux! ne refusez point de vous donner à » nous. Arrosez nos cœurs des eaux de la fontaine soli- » taire; nous savons que vous possédez en vous la » source de l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Que » votre trésor ne reste point enfoui; que votre sagesse » ne reste point cachée; parlez avec confiance. Aidé » de l'inspiration du St.-Esprit, donnez-nous une expli- » cation de l'évangile de St. Jean; faites-nous connaître » quelles ont été les pensées des Pères sur ce sujet; » ne nous renvoyez point à jeûn, de peur que nous ne » tombions en chemin. Vous nous direz peut-être que » nous avons sur cet évangile les interprétations de l'il- » lustre Augustin, en forme d'homélies; mais nous vous » répondrons que ces interprétations, dans certains » endroits, sont trop obscures, ornées de trop longues » périphrases, pour que notre petit génie puisse les » saisir et les comprendre. Nous ne voulons point vo- » guer sur les fleuves profonds; il nous suffit de boire » l'eau douce des ruisseaux; il ne nous appartient point » de monter jusqu'au sommet des cèdres; nous préfé-

» rons nous tenir avec Zachée sur le sycomore afin de
» voir passer Jésus et de le conjurer qu'il nous rende
» dignes d'assister à sa table. Souvenez-vous que Saint
» Jérôme, ce célèbre docteur de la Sainte-Écriture, ne
» méprisait point les prières des femmes nobles, et
» qu'il leur adressait des opuscules dans lesquels il expli-
» quait les endroits obscurs des prophètes ; souvenez-
» vous que de Bethléem, il a souvent envoyé des lettres
» aux dames Romaines; que ni la distance des lieux,
» ni les tempêtes de la mer Adriatique ne l'empê-
» chaient point de satisfaire aux demandes des vierges
» saintes qui le consultaient. La navigation sur la Loire
» est moins dangereuse que sur la Méditerranée; vos
» lettres peuvent être apportées plus facilement de
» Tours à Paris, que ne le pouvaient celles de St. Jérô-
» me de Bethléem à Rome. Ne retenez donc point sous
» le boisseau la lumière qui est en vous; mettez-la plu-
» tôt sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux
» qui sont dans la maison de Dieu. Entrez dans les tré-
» sors des docteurs catholiques, et produisez-nous les
» choses anciennes et nouvelles (1). »

Alcuin répondit à cette lettre par la préface sur son commentaire, où, après avoir exposé à quelle occasion et de quelle manière St. Jean écrivit son évangile, il annonce à ces filles l'ouvrage qu'elles lui demandaient. Il déclare l'avoir tout tiré des explications que les Pères en avaient données avant lui, nommément St. Ambroise, St. Grégoire-le-Grand et le vénérable Bède; mais il ajoute qu'il a particulièrement puisé dans St. Augustin, comme celui qui avait le plus travaillé sur le texte de cet évangeliste (2).

(1) *Christi famularum Gislæ atque Richtrudæ ad Albinum magistrum Epistolæ.* Frob. t. I. p. 460-462. —

(2) Ibid. *Albini magistri ad Gislam et Richtrudam Epistola* p. 462-465. —

Alcuin leur envoya son commentaire à deux différentes fois : d'abord les cinq premiers livres, puis les deux derniers, qui commencent au treizième chapitre du texte qu'il commente. C'est ce que montre la petite préface placée en tête des deux derniers livres (1). L'auteur y témoigne qu'il se serait volontiers prêté à faire sur les autres évangiles ce qu'il venait d'achever sur St.-Jean, si ses autres occupations le lui avaient permis; mais qu'il espère, Dieu aidant, en trouver un jour le loisir. On ne voit point cependant qu'il ait exécuté ce dessein projeté (2).

Dans ce commentaire, Alcuin montre un attachement profond à la foi catholique, à la tradition; il développe les grandes vérités que renferme l'évangile de St. Jean, avec beaucoup d'exactitude, de science, d'érudition. Ses pensées sont remplies du Christianisme le plus pur et le plus pratique. Tour à tour simple et sublime, il s'élève aux plus hautes considérations sur le Christ et sur l'Église. Le Christ a été conçu et est né vrai Dieu et vrai homme (3); il réunit en lui le mystère ineffable des deux natures. En vertu de l'unité de personne, de l'union hypostatique, le chrétien peut dire avec justesse que le Fils de l'homme est descendu du ciel où il habitait avant sa passion. Ce que ce fils ne pouvait avoir en vertu de la nature humaine, le Verbe de Dieu, en s'unissant à lui, le lui a communiqué (4). L'Église est la cité du roi des rois; elle a ses fondements dans la solidité de la foi des

(1) Ibid. *Carissimæ in Christo sorori Gislæ et filiæ Deo votæ Columbæ, humilis levita Alcuinus salutem :* Commentariorum in Joannis Caput XIII. libr. VI. p. 591.

(2) Hist. litt. de la Fr. t. IV. p. 307. —

(3) Frob. t. I. p. 470 et 471.

(4) Ibid. p. 492.

prophètes et des apôtres (1). L'Église, c'est le corps de Jésus-Christ; c'est par elle que l'Homme-Dieu agit tous les jours sur les fidèles, ses membres, afin de les réunir dans le ciel (2). Épouse du Christ, elle est formée de toutes les nations. Chaque jour elle engendre, et cependant elle reste toujours vierge. Mais en quoi consiste cette virginité de l'Église universelle? Elle consiste dans la perfection de la charité, dans l'unité de la foi catholique, dans la concorde et la paix, dans la chasteté du cœur et de l'âme (3).

Alcuin écrivit aussi sur quatre des épîtres de saint Paul, à savoir: aux Éphésiens, à Tite, à Philémon et aux Hébreux. Son opuscule sur l'épître aux Éphésiens ne nous est point parvenu (4). Quant aux autres, nous les possédons; ils nous révèlent toujours le même esprit, la même tendance; ici comme ailleurs, Alcuin s'appuie sur les traités que l'Église a spécialement approuvés; pour les épîtres à Tite et à Philémon, il suit St. Jérôme; pour celle aux Hébreux, St. Jean Chrysostôme (5).

Pour caractériser les ouvrages exégétiques d'Alcuin d'après ce que nous venons de voir, nous pouvons dire qu'il sont un précis de tout ce que l'étude des Pères lui avait offert, bien plus que des examens et des raisonnements qui lui soient propres. Dans la voie de l'exégèse, Alcuin n'ose se fier à ses propres lumières, à ses investigations personnelles. L'Écriture-Sainte et les Pères, l'Église et la tradition, voilà les deux routes qu'il suit continuellement. Chez lui, l'élément prati-

(1) Ibid. p. 487.
(2) Ibid. p. 492.
(3) Ibid. p. 495.
(4) Ibid. p. 649.
(5) Ibid. p. 650-700

que, moral, l'emporte sur l'élément spéculatif. Il faut avouer qu'à cette époque de renaissance, cette méthode était très-propre à agir fortement sur les esprits. Les idées d'Alcuin n'étaient point l'expression d'une opinion individuelle, d'un système particulier; elles avaient quelque chose de général, d'universel : c'est l'Église de tous les temps qui parle par sa bouche; il rajeunit la doctrine des docteurs catholiques; ces docteurs sortent, pour ainsi dire, du silence de leur tombe, pour donner aux contemporains de Charlemagne un enseignement profondément religieux. Dans le champ de la littérature, nous avons vu Alcuin réhabiliter les principes du langage, par l'étude des classiques anciens; dans le champ de la théologie, il met les intelligences d'élite auxquelles il s'adresse en contact avec ce que les siècles ont produit de plus fort, de plus profond sous le rapport des pensées, des vérités, c'est-à-dire avec les Pères. Pour la forme, il veut que l'on étudie le paganisme, les écrivains d'Athènes et de Rome; pour le fond, il veut que ce soit le Christianisme, l'Église. C'est à ces deux sources du savoir qu'il abreuve ses contemporains. Mais toujours, comme nous l'avons déjà remarqué, il donne la prépondérance à la pensée théologique. Avec ce coup d'œil juste qui caractérise l'homme de génie, il jugea que les croyances théologiques étaient plus que toute autre chose propres à jeter dans le sein des populations diverses qui composaient l'empire de Charlemagne, des idées d'ordre, de justice, d'amour et de respect pour l'autorité. L'histoire lui enseignait qu'il n'y a rien pour agir sur l'esprit des peuples comme la pensée chrétienne, comme l'élément religieux. Il savait que le Christianisme seul peut opérer des réformes sociales profondes, autrement que par des révolutions, autrement que par des émeutes sanglantes; il

savait que c'est en lui seul que l'on rencontre ce progrès de douce civilisation qui porte l'individu, la famille, la société vers la perfection morale et intellectuelle. Sans les idées de religion qu'Alcuin répandait partout en Europe, l'épée du grand roi, quelque forte, quelque terrible qu'elle fût, aurait-elle pu contenir les populations belliqueuses de la Germanie païenne? Les fiers enfants du Nord, jusque-là habitués à une indépendance sauvage, n'auraient-ils pas brisé plutôt l'unité de l'empire, et bouleversé de fond en comble les bases sur lesquelles l'Occident commençait à se fonder, à s'asseoir?

Mais ce n'étaient point seulement les prêtres et les femmes pieuses qui s'adressaient à Alcuin pour qu'il les guidât dans le chemin de la foi et des sciences; les laïques voulurent aussi s'approcher du foyer de lumière qui rayonnait à Tours. Marchant sur les traces de Charlemagne, ils se mirent en communication avec le Mécène de l'Occident chrétien. C'est alors qu'Alcuin écrivit ses ouvrages philosophiques ou plutôt moraux. Ces ouvrages sont au nombre de deux : le premier est une espèce de traité de morale pratique, roulant sur les vertus et les vices, et adressé au comte Wido ou Guy. Ce comte était un homme sérieux, réfléchi, d'une grande probité. Il était margrave des Marches de la Bretagne Cismarine; or c'était précisément dans cette Bretagne qu'étaient situés la ville et le monastère de Tours. Depuis quelque temps, il avait lié connaissance avec le savant professeur; obéissant à la piété de ses sentiments, il lui demanda un précis de la doctrine chrétienne en rapport avec ses occupations de laïque. Alcuin s'empressa de répondre à son désir. Lorsqu'il eut terminé son traité, il l'envoya au comte avec une épître dédicatoire conçue en ces termes: « Je me rappelle ta demande et ma promesse.

Ouvrages philosophiques et moraux.

» tu m'as prié instamment de t'écrire en style concis
» quelques exhortations, afin qu'au milieu des occupa-
» tions que te donnent les affaires militaires, tu aies
» constamment sous les yeux un manuel de maximes
» et de conseils paternels, où tu puisses t'examiner toi-
» même, et t'exciter à la recherche de la béatitude éter-
» nelle. Je me rends très-volontiers à un si juste désir,
» et sois assuré que, bien que ces conseils paraissent
» écrits sans éloquence, ils sont dictés par la sainte cha-
» rité. J'ai divisé ce discours en chapitres séparés, afin
» que mes avis puissent se graver plus facilement dans
» la mémoire de ta piété : car je te sais occupé de beau-
» coup de choses du siècle. Que le saint désir de ton
» salut te fasse, je t'en conjure, recourir souvent à cette
» lecture, comme à un utile délassement, de façon que
» ton âme, fatiguée des soins extérieurs, rentre en
» elle même, y trouve de la jouissance et comprenne
» bien à quoi elle doit surtout s'appliquer (1). »

Le but qu'Alcuin se propose ici est donc encore tout moral. Ce but, comme il est facile de le comprendre, excluait la philosophie proprement dite; car en philosophie l'élément spéculatif doit dominer. Voici en peu de mots la substance de l'ouvrage qui nous occupe. Avant tout l'homme doit rechercher la vraie science, la vraie sagesse. Or en quoi consistent la vraie science et la vraie sagesse? Elles consistent essentiellement à fuir le mal, à faire le bien, à concentrer toutes ses affections dans l'amour de Dieu. C'est la connaissance de la divinité qui rend la vie heureuse. Mais comment acquiert-on cette connaissance? C'est par la foi catholique. Or la foi catholique sans les bonnes œuvres

(1) Froben. t. II. p. 128. et Guizot. Hist. de la civil. en Fr. 22e leçon. p. 327. —

est nulle; il faut donc agir. La première des bonnes œuvres, c'est la charité ornée de l'espérance. Étudions l'Écriture-Sainte avec goût, assiduité; car elle nous dit en quoi consiste la béatitude divine, quelle est la nature de l'homme et sa destinée; sa lecture nourrit l'âme et la tient dans le droit sentier. Soyons toujours en paix avec les bons, et toujours en guerre avec les vices; la paix est la mère de l'amour, la marque de la sainteté, le bonheur du peuple, la joie de la patrie. Soyons doux, cléments, patients et humbles : la patience surtout est une qualité essentielle de la sagesse; avec elle nous pouvons être martyrs sans endurer les flammes, sans être déchirés par le fer. C'est par l'humilité que l'on s'approche de Dieu; faire le bien sans l'humilité, c'est jeter de la poussière au vent; elle porte avec elle les plus beaux fruits; elle engendre la componction du cœur qui se résume dans la confession ; or, les bienfaits de la confession sont immenses ; elle cicatrise les blessures de l'homme ; elle apaise la justice divine. Nous devons jeûner, prier et faire l'aumône; le jeûne et l'oraison nous révèlent les mystères du ciel; l'aumône est la prière qui pénètre le plus vite auprès de Dieu. Consacré à Dieu, il faut que le chrétien soit pur; que chez lui la raison domine le corps. Car la chasteté unit l'homme au ciel; il faut qu'il pratique la justice, qu'il évite avec le plus grand soin l'envie, l'orgueil, la colère ; qu'il se garde bien de rechercher, dans ses actions, les louanges des hommes, car agir pour plaire aux hommes, c'est semer dans le vent; qu'il soit courageux, persévérant, puisque, selon les lois de l'Église, la récompense n'est accordée qu'à celui qui combattra jusqu'à la fin. Alcuin termine en faisant connaître au comte quelle est la génération des vices et des vertus; il lui indique les racines multiples du mal, afin

qu'il puisse plus facilement couper les rameaux que ces racines produisent (1).

Assurément pour un homme de guerre, ces vertus devaient paraître difficiles à pratiquer. Il était à craindre que Wido ne répondît qu'elles étaient incompatibles avec son état. Prévoyant l'objection, Alcuin lui dit dans sa péroraison : « Ne te laisse pas épouvanter par l'habit » de laïque que tu portes, ou la vie séculière que tu » mènes, comme si, sous cet habit tu ne pouvais fran- » chir les portes de la vie céleste. Car de même que » la béatitude du royaume de Dieu est prêchée à tous » sans distinction, de même l'entrée de ce royaume est » ouverte également, et selon le rang des mérites, à tout » sexe, tout âge, et toute personne. Là on ne distingue » pas qui sur la terre a été laïque ou clerc, riche ou » pauvre, jeune ou vieux, maître ou esclave, mais la » gloire éternelle couronne chacun selon ses œuvres(2). »

Dans ce traité, Alcuin observe la nature humaine avec beaucoup d'habileté; quelquefois il la décrit avec une finesse fort spirituelle, un art vraiment remarquable. Voici deux chapitres qui le prouvent à l'évidence : l'un peint la tristesse, l'autre la vaine gloire. La tristesse d'abord : « Il y a, dit Alcuin, deux sortes de tristesse, l'une » salutaire, l'autre funeste. La tristesse est salutaire » quand l'âme du pécheur s'afflige de ses péchés, et » s'en afflige de telle sorte qu'elle aspire à la confession » et à la pénitence, et désire se convertir à Dieu. L'autre » est la tristesse du siècle, qui opère la mort de l'âme, » devenue incapable de rien accomplir de bon; celle-ci » trouble l'homme, et souvent le désole à ce point qu'il » perd l'espérance des biens éternels; de cette tristesse

(1) Froben. t. II. p. 129-145. —

(2) Ibid. p. 145. cap. XXXVI. et Guizot, ouvrage cité p. 328. —

» naissent la malice, la rancune, la pusillanimité, » l'amertune et le désespoir, souvent même le dégoût » de cette vie. Elle est vaincue par la joie spirituelle, » l'espérance des biens à venir, la consolation que » donnent les Écritures, et par de fraternels entretiens » animés d'un enjouement spirituel (1).

» Pour ce qui est de la vaine gloire, c'est une passion » à mille formes, qui se glisse de tout côté dans le cœur » de l'homme occupé de combattre contre les vices, et » même de l'homme qui les a vaincus. Dans le maintien » en effet et la beauté du corps, dans la démarche, la » parole, l'action, les jeûnes, la prière, la solitude, la » lecture, la science, le silence, l'obéissance, l'humilité, » la longanimité et la patience, elle cherche un moyen » d'atteindre le soldat du Christ; elle ressemble à un » dangereux écueil caché sous les vagues enflées, et qui » prépare, tandis qu'on ne s'en défie pas, un terrible » naufrage à ceux qui voguent le plus heureusement. » Celui-ci ne peut ressentir d'orgueil pour de beaux et » éclatants habits ; le démon de la fausse gloire s'efforce » de lui en inspirer pour la laideur et la grossièreté de » vêtements communs; celui-là a résisté aux tentations » des hommes ; il le perdra par celles de l'humilité; tel » ne s'est point laissé enfler par les avantages de la » science et de l'éloquence, il le subjuguera par la gra- » vité du silence. L'un jeûne publiquement, et la vaine » gloire le possède; pour lui échapper, il jeûne en se- » cret; elle glisse son venin dans le gonflement du cœur » de l'homme intérieur ; de peur de succomber, celui-ci » évite de prier longuement devant ses frères, mais ce » qu'il fait en secret n'est pas à l'abri des aiguillons de » la vanité ; elle énorgueillit l'un de ce qu'il est très-pa-

(1) Frob. t. II. cap. XXXIII. p. 143, et Guizot, ibid. p. 328. —

» tient dans ses œuvres et ses travaux, l'autre de ce qu'il
» est très-prompt à obéir, celui-ci de ce qu'il surpasse
» tous les autres en humilité, celui-là de son zèle pour
» la science, tel autre de son application à la lecture,
» tel autre encore de la longueur de ses veilles. Mal ter-
» rible qui s'efforce de souiller l'homme, non seulement
» dans les œuvres du siècle, mais jusque dans ses ver-
» tus (1). »

Le second ouvrage philosophique d'Alcuin a pour titre : *de la nature de l'âme.* Il est adressé à l'une des Vierges qui avaient suivi ses leçons à l'école du palais, à Gundrade, sœur d'Adalhard, et surnommée Eulalie. C'est un essai plus purement philosophique que le précédent et qui renferme des vues psychologiques ingénieuses. L'idée de l'unité de l'âme en constitue le fond; cette idée revient sous toutes les formes et est exprimée avec finesse et énergie.

D'après les propriétés de sa nature, l'âme, dit Alcuin, peut se définir : un esprit intellectuel, raisonnable, toujours en mouvement, toujours vivant, capable du bien et du mal, ennobli, selon la volonté du Créateur, par le libre arbitre et vicié par sa volonté propre. Elle porte en elle divers noms selon la nature de ses opérations. En tant qu'elle vit et fait vivre, elle est l'âme (anima); en tant qu'elle contemple, elle est l'esprit (spiritus); en tant qu'elle sent, le sentiment (sensus); en tant qu'elle réfléchit, elle est la pensée (animus); en tant qu'elle comprend, l'intelligence (mens); en tant qu'elle discerne, la raison (ratio); en tant qu'elle consent, la volonté (voluntas); en tant qu'elle se souvient, la mémoire (memoria),

(1) Ibid. cap. XXXIV. p. 143 et 144, et *Guizot*, — Ibid. — Ce *traité* jouit de la plus grande vogue dans les siècles postérieurs à Alcuin. Voir *l'Hist. litt. de la Fr.* t. IV. p. 315.

mais ces choses ne sont pas divisées dans leur substance comme dans leurs noms; car toutes ces choses, c'est l'âme et une seule âme (1). C'est par le moyen des sens qu'elle perçoit les objets extérieurs, sensibles. Qu'elle les connaisse ou non, à peine les a-t-elle perçus, qu'elle s'en forme des images avec une promptitude qu'on ne peut dire, images qu'elle reporte et cache dans le trésor de sa mémoire. Quoiqu'elle contienne les formes des choses, elle ne peut cependant arrêter en même temps sa pensée sur plusieurs points. Dieu seul possède cette faculté ; seul il a toujours présent devant lui ce qui a été, ce qui est et ce qui sera.

Partie la plus noble de l'homme, c'est à l'âme qu'il appartient de régir, de gouverner le monde inférieur. Par nature, elle est souveraine. A l'instar d'une reine, il faut que du haut de son trône, elle assigne à chaque membre du corps un emploi conforme à sa dignité. Par une instruction rationnelle, elle doit tout discerner, tout inspecter, de peur qu'il ne se passe quelque chose d'indécent dans l'office de sa chair (2). Mais, au milieu de ses fonctions royales, elle doit se souvenir qu'elle n'est point absolue, qu'elle dépend de Dieu ; Dieu est son principe moteur ; c'est l'amour de ce principe qui constitue sa vie, qui fait sa beauté, son éclat. Du moment qu'elle se sépare de ce principe, elle tombe en ruine, comme le corps lorsqu'il est abandonné à lui-même; elle peut perdre sa béatitude qui consiste dans la possession de Dieu, mais elle ne peut perdre son éternité; car, comme reflet de la divinité, elle est immortelle. L'âme a dans sa nature une image, pour ainsi dire, de la Sainte-Trinité, puisqu'elle a l'intelligence, la volonté et la mémoire. L'âme,

(1) Ibid. p. 149. —
(2) Ibid. p. 146.

qu'on appelle aussi la pensée, la vie, la substance qui renferme ces trois facultés en elle-même, est une; ces trois facultés ne constituent pas trois vies, mais une vie, ni trois pensées, mais une pensée, ni trois substances, mais une substance. Quand on donne à l'âme les noms de pensée, ou de vie, ou de substance, on ne la considère qu'en elle-même; mais, quand on l'appelle mémoire, ou intelligence, ou volonté, on la considère par rapport à quelque chose. Ces trois facultés ne font qu'une en tant que la vie, la pensée, la substance est une... Elles font trois en tant qu'on les considère dans leurs rapports extérieurs; car la mémoire est la mémoire de quelque chose; l'intelligence est l'intelligence de quelque chose; la volonté est la volonté de quelque chose, et elles se distinguent en cela. Et cependant il y a dans ces trois facultés une certaine unité. Je pense que je pense, que je veux et que je me souviens; je veux penser, et me souvenir et vouloir; je me souviens que j'ai pensé, et voulu, et que je me suis souvenu, et ainsi, les trois facultés se réunissent dans une seule (1). »

Mais quelle est l'origine des âmes? D'où viennent-elles? Sont-elles engendrées avec le corps, ou bien sont-elles envoyées d'ailleurs? Cette question du génératianisme ou du traducianisme, Alcuin n'ose la trancher. Il faut, dit-il, l'abandonner à la connaissance de Dieu seul. Elle a été débattue par les philosophes et par les docteurs catholiques, surtout St. Augustin et St. Jérôme. Mais d'aucun côté, on n'a rien établi de certain, de positif. Seulement les docteurs de l'Église s'accordent à dire que l'âme est créée de Dieu; qu'elle est distincte de lui et ne fait nullement partie de sa nature, de sa substance (2).

(1) Ibid. p. 147, et *Guizot*, Civil. en France, p. 328. —
(2) Ibid. p. 150, num. XIII.

Alcuin termine en recommandant à Eulalie de continuer le cours de ses occupations littéraires; c'est à force de lire et d'étudier lui dit-il, qu'elle acquerra une connaissance de plus en plus approfondie de la nature de l'âme et de ses propriétés intrinsèques; puis il ajoute que si, pour le moment, elle veut avoir des plus amples renseignements sur ce sujet, elle n'a qu'à s'adresser à Charlemagne, ce nouveau Salomon qui porte le diadème de la sagesse, qui brille par l'éclat de ses vertus et qui, au milieu des soins du palais et des occupations du royaume, s'efforce de pénétrer les secrets de la philosophie (1).

A quelque point de vue donc que l'on envisage Alcuin, quelles que soient les circonstances au milieu desquelles il se trouve, on le voit toujours se produire avec le même caractère; en théologie, en philosophie, en littérature, il conserve la même tendance, le même esprit. Avant tout, par dessus tout, il est moralisateur et fait aboutir la science à la vertu. Il veut réformer la société européenne, il veut la faire sortir du chaos dans lequel les barbares l'ont plongée, et c'est pourquoi il la fait entrer dans la voie du Christianisme pratique, positif. Il la place sous l'influence immédiate du principe qui, depuis la chûte de l'empire romain, s'était emparé du monde. Dès lors, nous comprenons que, s'il se fait historien, il choisira pour matière de ses récits, non pas des sujets politiques comme l'ont fait Hérodote, Thucydide et Tacite, mais des sujets dans lesquels domine l'élément réligieux; s'il devient poète, il chantera non pas les exploits de Charlemagne, comme l'ont fait Virgile et Horace pour Auguste, Racine et Boileau pour Louis XIV; mais il chantera Dieu, la Trinité, les Anges; il redira les louanges des Saints,

(1) Ibid. p. 152.

les souffrances des martyrs, l'action des hommes pieux sur l'humanité tout entière. Il abandonne les fables et les héros du paganisme, pour peindre la vérité et les héros du Christianisme.

Les œuvres historiques d'Alcuin se bornent à quatre vies de Saints : Saint Waast, Saint Martin, Saint Riquier, et Saint Willibrod. A proprement parler, ce sont des panégyriques moraux, remplis de vues parénétiques et édifiantes; ce sont des homélies historiques. La première et la dernière contiennent cependant des détails curieux pour l'histoire des mœurs (1). Alcuin avait écrit, dit-on, une histoire de Charlemagne, en particulier de ses guerres contre les Saxons; mais cet ouvrage est perdu, s'il est vrai qu'il ait jamais existé (2).

Ouvrages historiques et poétiques.

Ses œuvres poétiques sont plus variées, plus nombreuses, plus importantes. La poésie sous Charlemagne, paraît avoir occupé les esprits d'une manière toute particulière. L'empereur l'aimait avec passion; il en faisait ses plus chères délices; de la cour elle se répandit dans toutes les parties de l'empire; comme elle plait par elle-même, elle ne pouvait manquer d'être du goût des Français; elle devint, pour ainsi dire, à la mode. Tous ceux qui se mêlaient de quelque littérature, se mêlaient aussi de poésie (3).

De tous les poètes de l'époque Carlovingienne, Alcuin est, sans contredit, le plus célèbre, le plus distingué. Nous avons de lui deux cent quatre-vingts pièces de vers sur toutes sortes de sujets, la plupart sur des circonstances du moment; elles consistent en épigrammes,

(1) Frob. t. II. p. 150-200. et *l'Hist. litt. de la France.* t. IV, p. 318-321. —

(2) *Guizot. Hist. de la civil. en Fr. p.* 329. 23e *leçon.*

(3) *Hist. littér. de la France.* t. IV. p. 29. —

épîtres, narrations historiques, inscriptions d'églises, d'autels, de tombeaux, et sont toutes l'expression plus ou moins brillante du sentiment, de la pensée chrétienne (1). Comme poète, Alcuin exerça une influence marquée sur les âges postérieurs; les amis des muses le prirent pour modèle et l'imitèrent avec soin. Parmi ses œuvres, deux poèmes attirèrent surtout leur attention; l'un à pour titre : *De la vicissitude des choses humaines*, l'autre, *des Pontifes et des Saints de l'Église d'York.* Alcuin composa le premier, à l'occasion des ravages que les Danois exercèrent en 793 dans le monastère de l'île de Lindisfarne. Partis des contrées Septentrionales de la Germanie, ces pirates s'étaient répandus comme un torrent dans l'Angleterre, dévastant, pillant, brûlant tout ce qu'ils rencontraient. Ils pénétrèrent dans le monastère de Lindisfarne, envahirent l'église, foulèrent aux pieds les choses saintes et enlevèrent tous les objets précieux. Le sang des prêtres et des moines fut répandu autour des autels; parmi les frères, les uns furent tués, jetés à la mer, les autres emmenés captifs (2). Pour consoler ceux qui avaient échappé à la fureur des barbares, Alcuin leur adressa ce poème qui est une exhortation à la patience, à la pénitence, à la prière, et où tout respire la grandeur et la mélancolie propre au génie chrétien. Voici quel en est le début. « Lorsque le premier homme, » dit Alcuin, eut quitté les jardins du paradis terrestre, » il se tourna, dans son infortune, vers les misérables » biens de la terre; il fut puni avec sa race, par un dur » exil; pour prix de son infidélité, il fut placé sous le » joug d'une destinée semée d'écueils. Dès lors, la vie

(1) *Froben* t. II. p. 202-238.

(2) Frob. t. I. Epist. VIII. p. 13. *nota C. et* Mabillon. *libr. XXVI. Annal. Bened.* p. 308. num. XXVI. —

» humaine coula à travers une foule d'accidents; tout » homme eut des moments différents les uns des autres; » la tristesse et le plaisir furent mêlés ensemble; pour » aucun mortel la joie n'eut de règle fixe, stable. Per- » sonne en effet n'est constamment heureux; personne » ne possède, dans son cœur, des jouissances certai- » nes, continuelles. Ici bas, il n'y a rien de permanent; » tout est mobile, tout change selon la diversité des » temps, des circonstances. Un jour vous apporte » le contentement, l'autre des larmes. Toujours un » sort cruel trouble la prospérité par quelque chose de » lugubre. C'est ainsi que les flots de la mer reviennent » successivement battre les rivages. Un jour heureux, » agréable, luit-il sur le monde, la nuit ténébreuse » vient tout à coup l'effacer. Le printemps se pare de » fleurs au vif éclat, et l'hiver frappe de mort ces vivan- » tes parures; le ciel parsème sa robe d'étoiles, et les » nuées pluvieuses l'obscurcissent, le cachent subite- » ment; le soleil lui-même lorsqu'il est à son midi, se » retire souvent pour faire place à l'orage qui gronde. » La foudre a coutume de tomber sur les hautes mon- » tagnes; c'est sur les arbres les plus élevés des forêts » qu'elle répand son feu; ainsi il arrive bien souvent » que, d'une manière inopinée, par un événement mal- » heureux, les plus grandes choses sont frappées d'une » plus grande ruine, d'un plus grand désastre (1). »

(1) Postquam primus homo paradisi liquerat hortos,
Et miseras terræ miser adipat opes :
Exilioque gravi pœnas cum prole luebat,
Perfidiæ quoniam fata maligna gerit :
Per varios casus mortalis vita cucurrit,
Diversosque dies omnis habebat homo :
Fatali cursu miscentur tristia Lætis ;
Nulli firma fuit regula lætitiæ.

Pour rendre plus sensibles, plus frappants cette vicissitude, ce flux et reflux continuels des choses humaines, Alcuin passe en revue l'histoire des peuples du monde ; il donne le tableau de l'élévation et de la chûte des royaumes. Il fait voir ce qu'il y a de dramatique dans ce mouvement des empires qui se succèdent les uns aux autres, puis disparaissent dans la poussière (1). Au milieu de ces ruines, de ces fracas, que doit faire le moine chrétien ? Il doit se reporter vers l'autre vie, où tout est tranquille, où il n'y a plus de secousses. Mais quel chemin faut-il suivre pour arriver à cette vie ? C'est celui des tribulations, des souffrances. C'est en souffrant avec résignation et courage que Ledan, Eodbert, Cudhbert, tous évéques de l'église de Lindisfarne et le vénérable Bède, ont cueilli la palme de la victoire. C'est par les blessures que St. Paul, ce soldat du Christ, a obtenu

Nemo dies cunctos felices semper habebit,
Nemo sibi semper gaudia certa tenet.
Nil manet æternum celso sub cardine cœli.
Omnia vertuntur temporibus variis.
Una dies ridet, casus cras altera planget,
Nil fixum faciet tessera læta tibi.
Prospera conturbat sors tristibus impia semper.
Alternis vicibus ut redit unda maris.
Nunc micat alma dies, veniet nox atra tenebris,
Ver floret gemmis, hiems ferit hocque decus.
Sidereum stellis culmen depingitur almis,
Quas nubes rapiunt imbriferæ subito.
Et sol ipse die media subducitur ardens,
Cum tonat undosi auster de vertice poli.
Sæpius excelsos feriunt ut fulgura montes,
Summaque sylvarum flamma ferire solet;
Sic major magnis subito sæpissime rebus
Eveniet casu forte ruina malo.

Frob. t. II. p. 238. *c. CCLXXX.*

(1) Ibid. p. 239. —

ses triomphes; c'est par le glaive, le supplice, le feu que les Saints ont conquis le ciel (1).

Dans le poème héroique des pontifes et des saints d'York, Alcuin marche sur les traces du vénérable Bède, il chante les louanges de sa patrie; il redit la gloire de l'église d'York, cette noble fille de l'Église romaine; il décrit la nature intrinsèque du Christianisme, et retrace sous les couleurs les plus vives l'action civilisatrice des évêques sur les royaumes anglo-saxons; ce sont eux qui ont fait fructifier la semence de la vie éternelle que le pape St. Grégoire jeta dans le sein de la nation anglaise; ce sont eux qui ont fait fleurir la science et les lettres (2).

Quoique ces deux poèmes diffèrent quant à leur étendue, leur contenu et leur tendance, ils ont cependant un caractère plus ou moins commun, un coloris égal, une même couleur, celle propre à toutes les épopées du règne de Charlemagne (3). Il ne faut y chercher ni le cérémonial épique, c'est-à-dire, l'enthousiasme, l'exaltation de la muse, les touches fières et rapides; ni la combinaison artistique que l'on rencontre dans Virgile ou Lucain; il ne faut y voir que la simplicité et la candeur des récits épiques, candeur qui caractérise la jeunesse des nations. Toutefois, ils ont un mérite assez grand, assez remarquable. Alcuin jusqu'à un certain point, possède la flamme poétique, il y a parfois chez lui beaucoup d'élévation, de dignité; beaucoup de soin et de choix dans la matière et le langage (4). S'il est inférieur aux Romains dont il rap-

(1) Ibid. p. 239 et 240.

(2) Ibid. p. 242-258.—

(3) Bährh. Geschichte der römischen literatur in karolingischen zeitalter. tom. III. chap. II. p. 64-83. —

(4) Alcuin, dans ses écrits poétiques, l'emporte sur les poètes postérieurs par une plus grande pureté de langage, par une observation plus sévère des règles de la métrique et de la prosodie. Dans

pelle partout les souvenirs classiques, cela tient à son siècle plutôt qu'à son génie.

Ce n'est pas seulement avec le clergé et la noblesse de l'Europe qu'Alcuin discute, raisonne; ce qui l'occupe surtout, ce sont ses rapports littéraires avec Charlemagne. Bien souvent, poussé par son amitié, il fait trève à son enseignement pour lui adresser des lettres pleines de science et d'érudition, des lettres qui constituent de véritables traités théologiques et moraux. Sur le soir de sa vie, en 802, alors que toutes les nations de l'Europe étaient soumises au sceptre du grand roi, et vivaient heureuses sous la protection de sa puissante épée, il rappela toute l'énergie de son âme pour lui donner des conseils profonds, salutaires. Avant de descendre dans la tombe, il voulut, une dernière fois, l'encourager à marcher d'un pas de plus en plus ferme et régulier dans la voie où depuis longtemps il était entré (1). Il appela son attention sur un point qu'il regardait comme décisif pour la consolidation de l'Occident chrétien, c'est-à-dire sur la nécessité de fonder l'unité des intelligences à côté de l'unité matérielle; mais l'unité des intelligences n'est possible que par l'unité des croyances théologiques. Il fallait donc que Charlemagne possédât sur la dogmatique chré-

les pièces adressées à Charlemagne et autres personnes distinguées, on ne peut méconnaître une certaine tendance à l'imitation des anciens classiques, tant dans l'expression que dans la construction des vers, et surtout dans les rithmes héroiques et élégiaques qui dominent presqu'exclusivement. C'est dans ces deux mètres que sont écrites la plupart des poésies d'Alcuin, les plus petites comme les plus grandes. Aussi depuis lors, nous trouvons ces deux mètres employés de préférence par les poètes savants de l'époque Carlovingienne pour le genre descriptif et épigrammatique. — Bëerh. ibid. —

(1) « Dum dignitas imperialis a deo ordinata, ad nihil aliud exaltata esse videatur, nisi populo præesse et prodesse : proinde datur a deo electis potestas et sapientia ; potestas ut superbos opprimat, et defen-

tienne des connaissances claires, exactes, orthodoxes; s'il n'avait eu sur ce sujet fondamental que des idées superficielles, incohérentes, il aurait pu paralyser l'action de l'Église, entraver le progrès de la civilisation, créer un schisme en Occident comme Léon l'Isaurien et Héraclius le firent en Orient. C'est pourquoi Alcuin lui écrivit des traités dogmatiques où l'essence du catholicime est exprimée avec justesse et précision. Ces traités sont au nombre de deux : l'un roule *sur la foi de la Sainte et indivisible Trinité* (1); l'autre *sur la procession du Saint-Esprit* (2).

Ouvrages dogmatiques.

Dans le premier, Alcuin a pour but spécial de prouver

dat ab improbis humiles; sapientia, ut regat et doceat pia sollicitudine subjectos. His duobus, sancte imperator, muneribus divina vestram incomparabiliter sublimitatem, ejusdem nominis et numinis antecessoribus gratia superexaltavit, et honoravit, terrore potentiæ vestræ super omnes undique gentes immittens, ut voluntaria subjectione ad vos veniant, quos prioribus bellicus labor temporibus sibi subdere non potuit. Quid igitur? Quid agendum est vestræ Deo devotissimæ sollicitudini, tempore serenitatis et pacis, quo militaris laboris cingulo soluto, totus pacifica quiete populus concurrere festinat ad vestræ jussionis edictum, intentusque ante thronum gloriæ vestræ consistere, expectans, quid, cui personæ, vestra auctoritas precipere velit, nisi etiam omni dignitate justa decernere, rata præcipere, sancta admonere, ut quisque lætus cum perpetuæ salutis preceptis domum redeat? Ne vero meæ in domino devotionis studium otio torpens, vestro in prædicatione catholicæ fidei defuisset adjutorio, direxi sanctissimæ Auctoritati vestræ de fide sanctæ et individuæ Trinitatis, sub specie manualis libelli : . . . Dum principem populi Christiani cuncta scire et prædicare quæ deo placeant, necesse esse, notissimum est. Neque enim quemquam magis decet, vel meliora nosse, vel plura, quam imperatorem cujus doctrina omnibus prodesse potest subjectis. » *Epistola domino glorioso Carolo imperatori augustissimo atque christianismo humilis levita Alchuinus... salutem.* Frob. t. I. p. 703 et 704. —

(1) Ibid. p. 707.

(2) Ibid. p. 744. —

à Charlemagne l'utilité de la dialectique appliquée à la théologie. Il s'appuie de l'autorité de St. Augustin qui, dit-il, dans son traité de la Trinité a démontré qu'on ne peut approfondir la religion qu'à l'aide des catégories d'Aristote (1).

Après avoir ainsi fait connaître son intention, Alcuin aborde le mystère le plus profond et le plus insondable du Christianisme. Tenant toujours sa pensée étroitement unie à celle de l'évêque d'Hippone, voici de quelle manière il procède : l'homme, dit-il, est créé pour le bonheur, pour la félicité. Mais il ne parvient à ce bonheur, à cette félicité que par la foi. La foi est la base et le fondement de tous les biens ; elle est le principe du salut de l'humanité. Or en quoi consiste-t-elle ? Elle consiste à croire que le Père, le Fils, et le Saint Esprit ne font qu'un seul Dieu, de même substance, de même essence et inséparable dans la divinité de l'unité ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit constituent trois personnes divines co-éternelles, co-essentielles, et cependant distinctes; chacune de ces personnes est une substance complète, parfaite, qui a quelque chose qui lui est propre, et cependant, au fond, il n'y a qu'une seule et identique substance. Personnellement, il y a distinction relative dans la Trinité, substantiellement il n'y en a point : il y a unité dans la Trinité et Trinité dans l'unité; tout repose sur une alliance intime, profonde, indissoluble (2).

(1) «...Necnon, ut convincerem eos, qui minus utile existimabant, vestram nobilissimam intentionem dialecticæ disciplinæ discere velle rationes, quas pater Augustinus in libris de Sancta Trinitate apprime necessarias esse putavit, dum profundissimas de Sancta Trinitate quæstiones, non nisi categoriarum subtilitate explanari posse probavit.» Ibid. p. 704. —

(2) Ibid. p. 707-714. — Ici Alcuin montre qu'il connaissait à fond ce que les philosophes grecs ont appelé catégories et les latins

Dieu est la cause suprême de tout ce qui a été, qui est et qui sera. Mais a-t-il communiqué aux êtres qu'il a fait sortir du néant, quelque chose de sa nature, de sa substance ? Nullement ; entre la substance du créateur et la substance de la créature, il y a une différence profonde, radicale, infinie, immuable ; Dieu a créé les choses muables sans éprouver aucun changement intérieur ; c'est de sa volonté qu'elles tirent leur origine. Pour lui, il est sans origine, sans principe. Il est la souveraine existence, la souveraine intelligence, la souveraine vie ; de lui dépend toute existence, toute intelligence, toute vie ; il n'a point abandonné ses créatures au hasard ; il gouverne tout, dirige tout ; il est à l'intérieur et à l'extérieur des êtres ; à l'intérieur pour les contenir, à l'extérieur pour les envelopper dans l'immensité de sa grandeur ; son gouvernement extérieur indique son action sur le monde comme Dieu Créateur ; son gouvernement à l'intérieur indique sa providence.

En Dieu, il n'y a aucune mutation ; sa sérénité divine ne souffre ni commotion, ni secousse ; l'Écriture-Sainte, il est vrai, parle de lui d'une manière humaine, mais c'est pour s'accommoder à notre faiblesse qui ne peut comprendre l'infini tel qu'il est. Dieu, par sa puissance naturelle, est tout entier partout ; nullement local, aucun lieu ne peut ni le contenir, ni le renfermer ; il est tout entier dans toutes et chacune des choses spirituelles et corporelles ; il est présent dans les saints par sa nature et par sa grâce, dans les pécheurs par son immensité et par sa toute-puissance, laquelle fait qu'ils vivent, sentent, jouissent de la raison et du libre arbitre.

prédicats ; il en saisit la portée dialectique avec une grande intelligence et dit comment il faut entendre ces catégories ou prédicats lorsque l'on parle de Dieu.

Pour relever la créature, faite à son image et à sa ressemblance, des abaissements profonds dans lesquels elle était tombée par le péché, Dieu envoya sur la terre son Fils unique, Jésus-Christ. Jésus-Christ prit la nature humaine tout entière dans le sein de la Vierge; il se l'appropria, la fit sienne, afin que par elle il fît miséricordieusement connaître la divinité aux hommes. Sa chair ne fut point conçue sans la divinité et avant d'avoir été prise par le Verbe. Par un mystère ineffable, incompréhensible, le même Dieu fut homme et le même homme Dieu, et cependant dans le Christ, il n'y a ni séparation de personne, ni permutation des natures (1). La divinité ne se change point en créature de manière à cesser d'être divinité, et la créature ne se change point en divinité de manière à cesser d'être créature. Celui qui brilla par ses miracles et celui qui endura les injures, ne forment qu'un seul et même Dieu consubstantiel au Père. L'âme et la chair du Christ ne constituant qu'un seul Fils de Dieu, il s'ensuit qu'il y eut en lui plénitude de perfection et de connaissance. La divinité accompagna, soutint l'humanité dans tous ses actes; mais faut-il conclure de là que le Verbe souffrit? Nullement; le Verbe resta toujours impassible; jamais la douleur ne l'atteignit dans son union hypostatique avec l'homme. Pour faire comprendre cette impassibilité, voici la comparaison qu'Alcuin donne à l'empereur: vous frappez, dit-il, un arbre avec la hache et vous le déchirez, est-ce que, par cela même vous frappez, vous déchirez la lumière du soleil qui repose sur cet arbre, qui le pénètre, l'échauffe et le vivifie (2)?

(1) Ici Alcuin démontre de nouveau à Charlemagne la fausseté de l'Adoptianisme au point de vue théologique et dogmatique.

(2) Froben. t. I. p. 732. cap. XVI.

C'est sur le Christ que repose toute l'économie du monde physique et du monde moral. De toute éternité les choses étaient en Dieu, mais c'est par le Verbe que tout a été fait selon sa volonté. Le Père est la vie même; il a engendré le Fils qui vivait dans son sein, et c'est de cette vie qui est une dans le Père et dans le Fils que vit le monde présent. C'est par les deux natures qui sont dans le Christ que Dieu opère la résurrection des âmes et des corps; la résurrection des âmes se fait maintenant par le Verbe, Fils de Dieu, la résurrection des corps se fera par le Verbe fait chair, par le Fils de l'homme; tout homme ressuscitera dans la chair qu'il porte actuellement, soit pour la gloire soit pour la honte. Tout homme ira au ciel ou en enfer. Quelques-uns même, avant de pouvoir jouir du bonheur éternel, devront être purifiés par le feu du purgatoire. L'apôtre Saint Paul dit en effet, en parlant du feu du jour du jugement : « qu'il mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun. » Son action se fera sentir d'une manière différente dans les impies, dans les saints et dans les justes. Les impies ne sortiront de ce feu que pour être jetés avec violence dans d'autres flammes éternelles. Les saints qui ressusciteront avec des corps purs de toute souillure, de tout péché, les saints qui auront élevé sur le fondement qui est Jésus-Christ, un édifice d'or, d'argent et de pierres précieuses, traverseront ce feu avec d'autant plus de facilité que, pendant leur vie, ils auront observé avec une plus grande intégrité de foi, les préceptes de l'amour du Christ; le feu du jour du jugement sera pour eux ce qu'a été la fournaise ardente de Babylone pour les trois enfants qui, respectés par les flammes dont ils étaient enveloppés, invitaient toutes les créatures à redire les louanges de Dieu. Mais parmi

les justes il y en a qui sont souillés de quelques fautes légères ; ceux-là devront passer par le feu; ils devront être purifiés pour être dignes de la gloire de la félicité éternelle (1).

Le Saint-Esprit est essentiellement uni au Père et au Fils; il possède naturellement avec l'un et avec l'autre, la plénitude de l'unité et l'unité de la plénitude. Sans doute, il est appelé le don de Dieu, mais ce don est consubtantiel au donateur; il procède de l'éternité; il a toujours été avec le Père et le Fils dans la même unité de substance, dans la même égalité. Quelque diverses, quelque multiples que soient les grâces accordées aux chrétiens, c'est le Saint-Esprit qui en est la source, le principe; c'est par lui que le corps de l'Église est un; c'est par lui que les fidèles sont unis par les liens de la charité (2).

Le traité sur la procession du Saint-Esprit comprend trois parties : d'abord, Alcuin démontre que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ensuite qu'il est l'esprit du Père et du Fils, et enfin qu'il est l'envoyé de l'un et de l'autre. Dans chacune de ces parties il résume toute l'ancienne théologie chrétienne ; il s'appuie constamment sur les saints Évangiles, sur les décisions des conciles, spécialement de ceux d'Ephèse, de Chalcédoine, de Constantinople, sur St. Cyrille, le pape St. Léon, St. Athanase, St. Hilaire, St. Ambroise, St. Augustin, St. Grégoire de Naziance, St. Grégoire, pape, St. Fulgence, St. Isidore, l'évêque Gennade, Boëce et Paschase (3).

(1) Ibid. p. 735 et 736. cap. XXI. et Epist. CXXXIV. p. 196. et Epist. CLI. p. 212. — Voir aussi sur la même matière *Carmen de pontif. eborac.* vers 905 et 987. t. II. p. 250 et seq.

(2) Ibid. t. I. p. 714-739. — A la fin de ce traité, Alcuin met une invocation à la Sainte Trinité et une profession de foi sur le même mystère.

(3) Ibid. p. 744-756. —

On le voit, dans le champ de la dogmatique, ce n'est point par le raisonnement, par la spéculation qu'Alcuin prouve, c'est par la tradition, par la croyance unanime des Pères et de l'Église. Il se plait à démontrer que, malgré la différence des temps, des lieux et des personnes, la vérité catholique est une, qu'elle ne change ni ne varie. A une époque où les études ecclésiastiques commençaient à renaître, à refleurir, cette méthode devait frapper vivement les esprits; elle produisait plus d'effet que n'eût fait une discussion théologique pleine de verve et d'entraînement logique (1).

Alcuin n'avait donc point trouvé à Tours le repos et la tranquillité qu'il y avait cherchés. Les soins et les embarras de la cour furent remplacés par d'autres soins, d'autres embarras. Les travaux nombreux auxquels il fut continuellement assujetti lui laissèrent à peine le temps de se préparer à aller à la rencontre du souverain-juge. Tous ses moments furent absorbés par l'étude, l'enseignement, et par la nécessité où il se trouva de correspondre avec les littérateurs de l'Europe qui lui demandaient des éclaircissements sur les points principaux de l'Écriture-Sainte, de la théologie et de la philosophie. Le rétablissement de la discipline parmi les moines, la restauration de l'école, l'organisation des cours, la correction de l'ancien et du nouveau Testament, la composition des ouvrages liturgiques, exégétiques, philosophiques et moraux, historiques, poétiques et dogmatiques, prouvent combien son activité à Tours fut grande et universelle. Cette activité eut pour l'Occident les résultats les plus avantageux; elle propagea les

(1) Un troisième ouvrage dogmatique d'Alcuin, ce sont *les questions sur la Trinité au nombre de vingt-huit*. Elles sont adressées à l'un de ses disciples, nommé Fridugise. Frob. t. I. p. 739-743.—

lumières et les connaissances, popularisa l'érudition, la science, et plaça les institutions qui devaient produire l'Europe moderne, sous l'influence directe du principe religieux.

Mais un travail aussi constant, aussi opiniâtre, finit par ruiner entièrement la santé d'Alcuin; bientôt ce qui lui restait de force fut brisé. Épuisé par les veilles et les fatigues de tout genre, il sentit que le poids du gouvernement de tous les monastères qui lui avaient été confiés, était trop lourd; il demanda à Charlemagne la permission de pouvoir s'en démettre en faveur de ses disciples. L'empereur s'empressa de la lui accorder (1). En conséquence Fridugise eut l'abbaye de St. Martin, et Sigulfe celle de Ferrières en Gâtinois. Déchargé de la sorte, Alcuin ne pensa plus qu'à faire revivre dans sa conduite les austérités des anciens moines, sans néanmoins cesser ses occupations ordinaires de l'étude. Toujours ou il priait, ou il lisait, ou il enseignait, ou il écrivait pour la postérité (2). Cependant sa santé allait s'altérant de jour en jour; son dépérissement devenait de plus en plus sensible; il descendait en quelque sorte avec précipitation vers la tombe. La fièvre qui, depuis longues années, minait sourdement sa constitution, l'attaqua avec plus de force, plus de violence (3). Dans l'espace de deux ans la maladie fit des progrès alarmants; sentant qu'il était irrévocablement sous l'empire de la mort, Alcuin ne voulut point qu'elle

Retraite d'Alcuin.

(1) Alcuin se félicite de cette permission dans les lettres qu'il écrivit à cette occasion à ses amis. Epist. CLXXVI. p. 237, et Epist. CLXXV. p. 236. Froben. t. I.

(2) *Hist. litt. de la France*, t. IV. p. 298. —

(3) « Deus... castigavit me per Pascha multa febrium flagellatione, et pene ad desperationem vitæ deduxit (en 801).» Froben. t. I. Epist. CXCI. p. 254.

fermât ses paupières, avant qu'il n'eut remercié son bienfaiteur. Il écrivit à Charlemagne une lettre pleine d'amour et de tendresse dans laquelle il lui rend grâce de toutes les faveurs qu'il lui avait accordées depuis l'époque de sa première arrivée en France (1). Ce devoir accompli, Alcuin attendit la mort avec calme et confiance, avec foi et résignation; il assista tranquillement, religieusement à la dissolution de son corps, parce qu'il regardait cette dissolution comme le moyen nécessaire pour arriver à Dieu; ayant continuellement les vérités éternelles dans l'esprit, il se livra tout entier aux œuvres de pénitence, et pour méditer plus sérieusement sur la mort qu'il voyait tout près de lui, il désigna le lieu où il voulait qu'on l'enterrât. Tous les soirs, il se rendait à cet endroit, y récitait tantôt les psaumes que l'Église chante avant l'avènement du Sauveur, tantôt ceux qui expriment le désir de voir et de posséder le souverain bien; c'était un captif qui soupirait ardemment après son libérateur. C'est au milieu de ces pieux exercices qu'il vit arriver le carême de de l'année 804. Toujours il avait passé ce saint temps avec dévotion, avec une grande mortification d'esprit et de corps; il le jugea très-opportun pour se préparer non-seulement à la solennité de Pâques, mais encore et surtout aux joies éternelles. Désormais une seule chose devint l'objet de ses vœux, de ses désirs; il demanda instamment à Dieu la grâce de mourir le jour de la Pentecôte. Cette grâce lui fut accordée. La nuit de la fête de l'ascension, Alcuin fut pris d'une grande faiblesse, perdit connaissance, tomba en paralysie, et le jour de la Pentecôte, l'office des matines étant terminé, à l'heure même à laquelle il avait autrefois coutume de se rendre

(1) Ibid. Epist. CVI. p. 157. —

à l'Église avec son disciple Sigulfe, il rendit son âme à Dieu. C'était le 19 du mois de mai de l'année 804.

Sa mort.

Le bruit de la mort d'Alcuin se répandit comme un éclair dans la ville de Tours; l'archevêque de cette ville, arriva promptement au monastère. Aussitôt qu'il fut en présence de la dépouille mortelle du grand homme, il lui baisa les yeux avec respect et les arrosa de ses larmes; quoique Alcuin, ennemi de toute pompe extérieure, eût choisi, de son vivant, le lieu de sa tombe en dehors de l'Église, le prélat ne doutant point qu'il ne jouissait de la béatitude céleste, ordonna qu'on l'ensevelît avec le plus grand honneur dans l'enceinte de la basilique de St. Martin. Si les âmes d'Alcuin et de St. Martin, disait-il, sont réunies dans le ciel, il convient que leurs corps reposent dans la même demeure (1). Tout près du tombeau on grava sur une plaque de cuivre attachée au mur, l'épitaphe qu'Alcuin avait composée lui même. Cette épitaphe respire la foi et l'humilité, en voici la substance : « Voyageur, arrête un peu » ici, souviens-toi que ta figure je l'avais, que ton esprit » je l'avais également; je fus un voyageur fameux dans » la vie, c'est pourquoi souviens-toi de nourrir plus ton » esprit que ta chair, car celle-la périt; pourquoi désirerais-tu de vastes terres, quand tu vois que ce petit » réduit contient mon pauvre corps? Pourquoi te couvrirais-tu de la pourpre de Tyr, lorsque quelques vers » avides dévoreront ta poussière : comme les fleurs périssent sous le vent menaçant, ainsi périra ta gloire; » mon nom était Alcuin; j'aimai la sagesse et la science, » donne-moi quelques prières (2). »

(1) Froben. t.I. *De vita b.flacci Albini commentatio,* cap. CXLIV. p. LI.

(2) Hic, rogo, pauxillum veniens subsiste viator,
Et mea scrutate pectore dicta tuo :
Ut tua deque meis cognoscas fata figuris,

CHAPITRE ONZIÈME.

REVUE GÉNÉRALE DES OUVRAGES D'ALCUIN.

Nous connaissons les diverses phases de la vie d'Alcuin; nous savons quelle a été son activité sociale et littéraire, à quels événements politiques il a été mêlé; nous avons montré, autant que le permettaient les limites de notre travail, l'origine, le fond, le caractère des nombreux ouvrages qu'il écrivit; il nous faut maintenant réunir dans un même cadre tous les traits épars de sa physionomie, afin que nous puissions le juger avec plus d'exactitude et de vérité historique.

Quelle fut l'œuvre d'Alcuin.

L'œuvre à laquelle Alcuin consacra sa vie, est une des plus belles, des plus glorieuses dont l'histoire fasse mention. Chez aucun peuple, dans aucune nation, on ne trouve rien de plus grand, de plus noble. Dissiper les ténèbres épaisses que trois siècles de maux et de désordres avaient amassées sur l'Europe, faire rentrer le mon-

Vertitur en species, ut mea, sicque tua.
Quod nunc es, fueram, famosus in orbe viator;
Et quod nunc ego sum, tuque futurus eris.
Quapropter potius animam curare memento,
Quam carnem : quoniam hæc manet, illa perit.
Cur tibi rura paras? Quam parvo cernis in antro
Me tenet hic requies : sic tua parva fiet.
Cur tyrio corpus inhias vestirier ostro,
Quod mox esuriens pulvere vermis edet?
Ut flores pereunt vento veniente minaci,
Sic tua namque caro, gloria tota perit.
Alchuin nomen erat sophiam mihi semper amanti,
Pro quo funde preces mente, legens titulum.

Ibid. *beati flacci Alcuini abbatis vita.* cap. XV. num. XXXII. p. LXIX.

de occidental dans la voie du vrai progrès, de la véritable civilisation, c'est-à-dire dans la science et la foi, voilà quelle fut sa mission. La Providence avait préparé de longue main les moyens qui devaient faciliter l'accomplissement de cette mission. Pendant que la hache des soldats barbares démolissait pièce à pièce l'empire Romain, et renversait dans la poussière tous les monuments de la culture intellectuelle des peuples latins, elle s'était choisi un pays qui fut comme l'arche dans laquelle les lettres profanes et sacrées se réfugièrent. Ce pays, c'était l'Irlande. L'Église d'Irlande, fille de l'Église Romaine (1), conserva purs et intacts tous les éléments du savoir. Ses communautés religieuses furent comme les colonies et comme les postes avancés de la civilisation latine. Elles conservèrent la science en même temps que la foi, et leurs écoles imitaient ces écoles Romaines de la Gaule, d'où étaient sortis tant de flambeaux de l'Église : Honorat, Cassien, Salvien, Sulpice Sévère (2). Elles se jettent avec ardeur et intelligence dans les études que les sociétés du continent avaient du abandonner. Partout elles multiplient les livres; partout elles restaurent les textes sacrés et profanes; elles forment des bibliothèques dans lesquelles, à côté des Pères latins et grecs, surtout St. Cyprien, St. Jérôme, St. Augustin,

(1) Il ne faut pas répéter, comme on l'a trop dit, que l'Eglise d'Irlande, nourrie des doctrines de l'Asie, repoussait l'autorité des papes... Si les fondateurs des monastères irlandais rappellent souvent, par les dispositions et par les termes de leurs règles, les institutions de l'Orient, c'est à Lérins et dans les écrits de Cassien qu'ils les connurent, c'est de Rome que Patrice tient sa mission, c'est d'elle qu'il a reçu la langue de sa liturgie, les dogmes qu'il enseigne, les observances qu'il répand. Ozanam, *la civil. chrét. chez les Francs.* ch. IV. p. 91.

(2) Ibid. p. 93. —

St. Grégoire-le-Grand et S. Cyrille, on voit Virgile, Tite-Live, Juvencus et Sédulius. C'est le mérite des Irlandais d'avoir su populariser l'antiquité, d'avoir, pour ainsi dire, entrelacé le rameau d'or d'Homère dans la couronne légendaire de leurs saints (1).

Mais l'Irlande ne pouvait seule posséder longtemps la connaissance et la passion des lettres classiques; elle ne pouvait conserver toujours le monopole de la science. Le mouvement littéraire qu'elle avait déterminé et entretenu pendant plusieurs siècles avec tant de succès, se communiqua à l'Angleterre. Benoit Biscop, Théodore et Adrien, profondément versés dans l'antiquité profane et sacrée, obéissant à l'impulsion des pontifes Romains, initièrent la jeunesse anglo-saxonne aux connaissances divines et humaines. Leurs leçons furent suivies avec régularité, enthousiasme. Leur méthode claire et simple produisit les résultats les plus heureux. La gloire de l'Irlande pâlit bientôt devant les clartés naissantes du génie anglo-saxon (2). D'un côté Bède, dans sa cellule de Jarrow, imprime à la science un caractère de régularité, d'universalité inconnu jusque-là; il embrasse à la fois, dans sa pensée, le monde physique, moral et intellectuel; de l'autre, l'archevêque Egbert introduit toute la littérature de l'antiquité dans l'école épiscopale d'York, pour lui donner tout l'éclat de l'enseignement public.

Arrivant immédiatement après ces deux grands hommes, alors que l'Angleterre était encore inondée de leurs lumières, Alcuin s'attache à reproduire fidèlement leur pensée, leur doctrine. Il recueille avec discernement l'héritage de la science, pour le transmettre avec auto-

(1) Ibid. p. 421. —
(2) Ibid. p. 453. —

rité. Doué de talents extraordinaires, il crée l'unité, la synthèse de l'enseignement romain de l'Irlande et de l'Angleterre; il le résume dans ses tendances les plus positives, les plus pratiques et lui communique plus d'activité, de vie, d'expansion. Devenu chef de l'école d'York, il dirige d'abord dans les longues études classiques les Anglais, les Flamands, les Frisons qui viennent suivre ses cours, puis leur ouvre le sanctuaire de la théologie. Comme professeur, il est l'oracle de la science; son nom est dans toutes les bouches; il remplit l'Europe du bruit de sa réputation. Les rois, les princes, les évêques anglo-saxons se mettent en rapport avec lui, le prennent pour leur Mécène; chacun d'eux veut l'entendre, chacun veut obtenir quelque chose de ses richesses intellectuelles.

Il réunit dans un vaste système toutes les connaissances des siècles qui l'avaient précédé et les répand dans l'Europe centrale.

En même temps qu'Alcuin réunit dans un vaste système toutes les connaissances des siècles qui l'avaient précédé, Charlemagne, sur le continent, établit l'unité matérielle des peuples. A la tête des Francs, des Goths, des Lombards, il fait ce que Dioclétien, Constantin, Julien, n'avaient pu faire avec les vieilles légions romaines; il arrête les invasions des barbares du Nord, fait rentrer l'ordre, la régularité, la vie dans l'homme et dans la société; il fixe les limites des nations jusque-là en fluctuation continuelle. Mais l'empereur comprit que l'unité matérielle, sans l'unité intellectuelle, morale, n'était qu'un temple bâti sur le sol mouvant. Il comprit qu'il fallait régénérer l'Occident par les lettres, par l'étude. Obéissant à cette grande pensée, il s'empresse de recueillir les hommes les plus distingués que les circonstances ont semés autour de lui. D'abord il jette ses regards sur l'Italie, mais il n'y trouve que des instruments faibles, incapables de réaliser les plans tels qu'il

les avait conçus. Alcuin seul possédait les qualités nécessaires pour faire sortir l'Europe centrale du chaos de l'ignorance. Mais comment l'attirer en France? l'Angleterre consentirait-elle à voir s'éloigner de ses rivages celui qui faisait sa gloire, son triomphe? Une coïncidence heureuse tranche la difficulté. Les deux génies de la civilisation se rencontrent à Parme, en Italie; ils se comprennent, s'unissent étroitement l'un à l'autre et, en 782, Alcuin vient se fixer à la cour du grand roi, où il fut réellement l'anneau qui, en Occident, relia la chaîne de la tradition littéraire brisée par les barbares.

Son plan pour opérer la régénération du monde occidental.

Placé en face d'une société composée d'éléments différents, disparates, que les aventures militaires ou le sort des batailles avaient juxta-posés, Alcuin sentit combien sa tâche était difficile. De quelque côté qu'il se tournât, il ne rencontrait qu'obstacle, opposition. Le langage des occidentaux était grossier, incorrect; leur vie s'écoulait au milieu des plaisirs matériels, physiques. Nulle part en France, il n'y avait plus de trace de culture intellectuelle. Les livres, l'enseignement profane et religieux, avaient disparu derrière la fumée des villes brûlées par les enfants du Nord. Du premier coup d'œil, Alcuin jugea que pour sauver l'Europe, il fallait autre chose que les idées et les lumières d'un individu; il comprit qu'il fallait nécessairement mettre la société romano-germanique en contact avec les peuples qui, dans l'antiquité, avaient porté la civilisation au plus haut point. Prenant la langue latine, langue essentiellement catholique, pour base de son enseignement, il rouvre les sources des sciences profanes que les ruines amoncelées sur le continent avaient empêché de couler; il rattache les principes et les garanties de l'ordre scientifique, aux principes entrevus, aux garanties

cherchées à travers les siècles. Partout, il réhabilite les traditions des grands siècles philosophiques et littéraires. Son plan est nettement conçu, sa méthode est rigoureuse; chez lui tout est logique, systématique. Régénérer la forme et la pensée littéraire de l'Occident, voilà le but de tous ses efforts, de tous ses travaux, son unique point de mire. Pour la forme, il étudie le paganisme, les classiques d'Athènes et de Rome; pour le fond, il s'inspire du Christianisme, des ouvrages des Saints-Pères; en cela il imite Pantenus, Origène, Clément d'Alexandrie, St. Basile, St. Jérôme, St. Augustin. En lui commence enfin l'alliance de ces deux éléments dont l'esprit moderne a si longtemps porté l'incohérente empreinte, l'antiquité et l'Église, l'admiration, le goût de la littérature païenne, et la sincérité de la foi chrétienne, l'ardeur à sonder ses mystères et à défendre son pouvoir (1).

A l'exemple de Boëce, de Cassiodore, de St. Isidore de Séville, Alcuin corrige et restitue les manuscrits de l'ancienne littérature, restaure les écoles, ranime les études et enseigne. Esprit profond, il fait de la conservation des lettres, non une satisfaction de vanité, mais une affaire de conscience. Avec lui, l'étude cesse d'être un jeu d'esprit, elle devient un devoir d'état. Il compose des traités de grammaire, d'orthographe, de rhétorique, de dialectique où il fait preuve d'une lecture immense et d'une critique sûre; où il porte, dans l'explication des principes fondamentaux de l'enseignement, une nouveauté de vues et d'aperçus qui est déjà d'un moderne. Conservant avec scrupule les moules que l'art classique a modelés, c'est dans ces moules qu'il jette, pour ainsi dire, l'intelligence des Germains; il ne craint

Son système.

(1) Guizot, *hist. de la civil. en Fr.* 23e leç. p. 329. —

point de leur ouvrir les pages séduisantes des philosophes grecs et des poètes romains; sous sa plume, Homère, Pythagore, Aristippe, Aristote, Platon, Diogène, Horace, Virgile, Lucain, Sénèque, Quintilien, Pline l'ancien, châtient leur langage, disciplinent leur pensée. En maître habile, il leur donne l'empreinte d'une éducation savante, les initie d'une manière successive, méthodique, à toutes les sciences profanes qui alors se résumaient dans les sept arts libéraux, savoir : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Mais où ces sciences aboutissent-elles ? Elles aboutissent directement à la théologie; c'est là leur centre commun. D'après le système d'Alcuin, la théologie est le mobile suprême des études; elle est reine; les autres connaissances ne sont que ses humbles servantes, ses dames d'honneur; les arts libéraux ne sont que des degrés, des échelons par lesquels l'intelligence parvient à l'intuition du bien et du bon moral. Alcuin est théologien traditionaliste de profession; l'atmosphère où il vit, où vit le public auquel il s'adresse, est essentiellement théologique (1). C'est dans les croyances religieuses et dogmatiques qu'il tient en quelque sorte renfermée la fermentation des idées. Sous sa direction, la littérature entre dans l'ordre des vérités supra-sensibles; elle se rapproche le plus près possible de Dieu. Au milieu de tous ses sujets d'étude, sa première préoccupation, le fond de ses pensées philosophiques, c'est la connaissance de l'homme. Il vivifie le paganisme latin par l'inspiration chrétienne; en même temps qu'il persuade, qu'il éclaire l'intelligence, il moralise la volonté. Sans cesse, il est occupé à puiser, à recueillir dans les Saints-Pères les principes

(1) *Guizot*, etc. Ibid. —

qui doivent agir fortement sur les populations soumises au sceptre de Charlemagne. Toujours il vise au juste exercice, à l'exercice religieux des facultés rationnelles de l'homme (1). Avec lui la vertu n'est plus au dessous de la science, ces deux choses s'unissent étroitement, marchent ensemble et concourent au même but. En face de César, Alcuin crée un enseignement moral qui, en s'insinuant dans la vie civile, la modifie profondément et sanctifie les éléments constitutifs de l'Europe moderne. Cet enseignement moral où l'élément pratique l'emporte essentiellement sur l'élément spéculatif, métaphysique, il le donne, il le prodigue à toutes les classes de la société européenne. La passion non de cacher, mais de populariser la science, voilà ce qui constitue sa grandeur littéraire; il ne ferme point les portes de l'école, il les ouvre et y pousse le clergé, la noblesse, les moines et les hommes d'état; il n'a plus de doctrine ésotérique, comme Pythagore, Platon et Epicure; comme eux, il ne partage plus les hommes en deux classes, l'une d'initiés, l'autre de profanes. Un même mouvement scientifique et religieux emporte le gouvernement et les peuples.

A tous égards, Alcuin est le véritable saint de l'enseignement sous Charlemagne. On peut, à juste titre, l'appeler le Rollin de l'époque Carlovingienne. Comme Rollin en effet, mais d'une manière plus relevée, plus scientifique, plus rigoureusement universelle, il consacre

(1) Quelques esprits superficiels feront un grief à Alcuin d'avoir donné la préférence au bien sur le beau littéraire; mais c'est précisément dans ce triomphe de la pensée sur la forme qu'il faut voir, non la fin, mais le commencement d'une littérature véritable. En agissant de la sorte, Alcuin protége les restes de la civilisation romaine et féconde les germes de la société nouvelle.

l'alliance des bonnes études et des bonnes mœurs, des belles lettres et des beaux sentiments. Comme lui il est pour le mélange du profane et du sacré et exerce l'apostolat auprès de la jeunesse. L'un et l'autre nous montrent jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent. C'est la foi à la Providence, à l'immortalité, à la vertu, c'est la croyance pure et sublime qui brilla sur la vieillesse et toute la vie de Rollin, qui a répandu dans ses récits un charme singulier de douceur et de gravité (1). C'est aussi la foi chrétienne qui anime, vivifie, ennoblit les pensées d'Alcuin. A York, à Paris, à Aix-la-Chapelle, à Tours, c'est sous son inspiration qu'il parle, qu'il écrit et qu'il enseigne. C'est elle qui répand dans ses ouvrages cette conviction, cette onction qui pénètre, touche, émeut. Partout il l'inculque aux Occidentaux comme la base de toute science, comme le principe du progrès intellectuel; il fait prévaloir ses maximes dans les conseils de Charlemagne. Placé au-dessus des princes et des rois, sauve-garde des empires, c'est au Christianisme, d'après Alcuin, qu'appartient la direction de la société parce qu'il est l'expression de la pensée de Dieu et par conséquent la vérité même. Or le Christianisme procède par la douceur, par la confiance, jamais par la force, par la violence. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de l'organisation religieuse de la Germanie païenne, Alcuin s'empresse d'écarter l'intervention du glaive pour laisser agir l'Église. Il annonce un état meilleur où la pensée disposera de l'épée. Il veut que le pouvoir temporel soit soumis à la loi de l'Évangile; il met la puissance

(1) Villemain, *Cours de littérature française*. p. 83.

séculière au service du Christianisme et pose ainsi le principe d'où sortit toute la politique du moyen-âge. Que son union, que ses rapports de confiance avec le maître de l'Europe présentent un beau spectacle historique ! que les résultats que cette union produit sont grands ! Charlemagne rallie les peuples romano-germains sous un seul et même gouvernement politique, la monarchie, Alcuin les rallie sous une seule et même doctrine, la doctrine catholique. Charlemagne subjugue les corps, et les fait marcher dans l'ordre le plus rigoureux, le plus parfait; Alcuin ouvre les âmes à la vérité, éclaire les intelligences, les transforme et les fait briller du double éclat de la science et de la vertu. A côté de l'empereur qui décrète, il y a l'homme qui instruit. La royauté et l'Église se tiennent étroitement par la main; elles se communiquent mutuellement leurs conseils, leurs lumières. Les deux puissances restent distinctes, elles sont séparées, mais c'est par un trait d'union; elles marchent d'un même pas dans le chemin de la civilisation. Sous leur conduite, l'esprit humain prend de l'étendue et de la variété, de la régularité et de l'ensemble. Partout il y a sécurité et progrès. L'ordre règne dans le présent et il y a mouvement vers l'avenir. Placé, par la liberté d'enseignement, sous l'influence immédiate et constante du principe religieux, l'Occident triomphe de toutes les causes de désordre, d'anarchie et de ruine qu'il recelait dans son sein depuis la chute de l'empire romain et l'invasion des barbares.

L'érudition d'Alcuin, sous quelque rapport qu'on l'envisage, est vaste et profonde; il embrasse à la fois le monde profane et le monde sacré. D'un côté, il remet sur la scène les philosophes, les historiens, les poètes les plus distingués de la Grèce et de Rome, de l'autre, Son érudition.

il reproduit toute l'histoire ecclésiastique, toute la dogmatique chrétienne. Dans sa lutte contre l'Adoptianisme, il professe la théologie tout entière, telle qu'elle était sortie des grandes controverses de l'Arianisme, du Nestorianisme et du Pélagianisme. Il étudie l'Écriture-Sainte comme Pierre Lombard et Saint Thomas devaient l'interpréter, en y distinguant le sens littéral, allégorique, moral, et anagogique. On peut dire qu'il devance la Scholastique, en appliquant la subtilité de la logique grecque, des catégories d'Aristote à la discussion des dogmes chrétiens. Sa doctrine est sûre, dégagée de toute erreur; elle est frappée au coin de l'orthodoxie la plus rigoureuse, la plus pure. L'Écriture-Sainte et la tradition, l'Église et les Saints Pères, voilà les deux routes qu'Alcuin suit continuellement. Il réhabilite avec scrupule, d'une manière exacte, les principes de St. Augustin, de St. Jérôme, de St. Ambroise, de St. Jean Chrysostôme, de St. Cyrille, de St. Athanase, de St. Grégoire de Naziance, de St. Fulgence, de St. Hilaire, de Lactance et du vénérable Bède.

Son style.

Quant au style d'Alcuin, il est plus difficile de le juger. Cette difficulté a deux causes : la première vient de ce que, dans ses traités, il y a plusieurs endroits qui ont été altérés et faussés par les copistes; la seconde de ce qu'Alcuin varie son style selon la diversité des sujets qu'il traite et des auteurs dont il imite l'expression. Les ouvrages qu'il écrivit lorsqu'il était à la suite de la cour, sont moins polis, moins limés; ceux du cloître montrent plus d'ordre, plus de calme, quelque chose de plus élevé. C'est surtout d'après ses lettres, ses ouvrages dogmatico-polémiques et ses poèmes qu'il faut juger la manière d'écrire d'Alcuin. Or, dans les lettres, le style est pur, l'expression choisie, parfois solen-

nelle; dans les livres contre Elipante et Félix, il est grave, modeste, sérieux, propre à réfuter et à corriger les hérétiques; dans les deux poèmes *De la vicissitude des choses humaines, et des pontifes d'York*, il y a du génie, du goût, un certain feu poétique. Alcuin imite la forme des classiques, et se rapproche des écrivains ecclésiastiques les plus purs et les plus corrects.

La gloire d'Alcuin était intimement unie à celle de l'empire, mais l'empire ne dura pas longtemps; il n'eut qu'un éclat momentané, fugitif. Bientôt l'unité de patrie et de pouvoir fut brisée; les peuples de l'Europe s'isolèrent de nouveau, se créèrent d'autres relations, prirent d'autres positions sociales. Le nom d'Alcuin disparut-il au milieu de ce morcellement et de ces ruines? Ne resta-t-il de ses efforts et de ses travaux qu'un pur souvenir? Loin de là, les hommes qui ont soutenu, éclairé l'humanité dans des temps difficiles, dans des époques de malheur, ne meurent jamais avec leur siècle Toujours leurs pensées se propagent à travers les âges; toujours leur enseignement agit sur les générations futures. L'influence d'Alcuin sur la destinée des lettres en Europe depuis Charlemagne jusqu'à nos jours fut grande et profonde. Dans l'histoire de la littérature française en effet il y a comme le dit très-bien M. Ampère (1), trois renaissances : la première date d'Alcuin; la seconde qui tombe à la fin du XI[e] siècle, ouvre le moyen-âge; la dernière est la renaissance du XV[e] et du XVI[e] siècle.

Or la première renaissance est la mère des deux autres (2). Alcuin a rétabli la chaîne de la tradition litté-

(1) Ampère, hist. de la litt. en Fr. pendant les 12 pr. siècles. t. III. ch. II. p. 33. —

(2) Si au XV[e] et au XVI[e] siècle, on avait suivi les vues d'Alcuin, l'esprit humain, au lieu de rétrograder, aurait marché en avant en se développant sous l'influence des principes de la véritable civilisation.

raire; désormais les anneaux de cette chaîne ne se sépareront, ne se briseront plus. La grande œuvre de l'unité intellectuelle des nations de l'Occident à laquelle il s'est dévoué pendant toute sa vie, se maintiendra, se propagera jusqu'à ce qu'elle se réalise politiquement par l'organisation de la république chrétienne sous le gouvernement des papes. Au milieu des divisions entre les princes français, de la faiblesse de leur gouvernement, des dévastations des barbares, ses disciples transmettront l'estime et l'amour des lettres, les écoles qu'il a fondées resteront des centres d'activité scientifique. La société changera souvent d'état et de formes; l'intelligence ranimée traversera désormais sans se ralentir toutes ses révolutions (1). C'est ainsi que le mouvement littéraire de la France, partant d'Alcuin et de Charlemagne, se répand dans tout le moyen-âge et arrive jusqu'aux temps modernes.

(1) Guizot, hist. de la civil. en France, 24e leç. p. 337.

Vidit Facultas Philosophiæ et Literarum,
J. Moeller, Fac. p. t. Decanus.
N. J. Laforêt, Fac. p. t. a Secretis.
Vidit Rector Universitatis,
P. F. X. De Ram.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ALCUIN EN ANGLETERRE. 735-782.

CHAPITRE TROISIÈME.

ALCUIN A LA COUR DE CHARLEMAGNE. 782—790.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ÉRECTION D'ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PRIMAIRE ET MOYENNE.

CHAPITRE CINQUIÈME.

ALCUIN RETOURNE EN ANGLETERRE. — 790.

CHAPITRE SIXIÈME.

ALCUIN REVIENT EN FRANCE; — SA FIXATION DÉFINITIVE DANS CE PAYS, DE 792 OU 93 — 796.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ALCUIN ET ÉLIPANTE.

CHAPITRE HUITIÈME.

LES LETTRES D'ALCUIN.

CHAPITRE NEUVIÈME.

ALCUIN ABBÉ DE TOURS : DE 796—804, ÉPOQUE DE SA MORT.

CHAPITRE DIXIÈME.

DERNIERS TRAVAUX D'ALCUIN.

CHAPITRE ONZIÈME.

REVUE GÉNÉRALE DES OUVRAGES D'ALCUIN.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Pages	lignes	lisez :
2	32	triomphe
16	19	tout
20	note 1	Hist. litt. de la France.
52	6	leurs
56	6	amertumes
61	9	Rome
72	7	rhétorique
82	29	Ménalcas
132	18	adoptés
146	16	clairement
147	5	constitues
206	15	salutaire

